

ALTFEM 4

Horreur et Folie

Préface

L'altfem est un projet par et pour les femmes trans et personnes transfem, autrices professionnelle ou amatrice, pour mettre en lumière et accompagner la production littéraire dans nos communautés. Cette année 23 autrices ont répondu à notre appel à participation, et se sont prêtées au jeu de notre travail de relecture, un travail intense qui a couru sur dix mois, et nous tenons à saluer leur investissement extraordinaire ! De même, nous remercions chaleureusement les trois participantes qui se sont proposées pour le travail de relecture orthographique, des magiciennes des mots qui ont donné beaucoup de leur temps pour vous offrir la meilleure expérience de lecture possible.

Au vu du thème, vous vous doutez que de nombreux textes abordent des sujets très difficile : body horror, mention de thématique liées au suicide, à la folie, à la santé mentale en général, à la haine de soi, aux maltraitements médicaux, à la tristesse, à la dépression et au deuil. Nous sommes fières d'écrire sur ces sujets, de manières novatrices et en tant que personnes concernées. Nous pensons que la façon dont ces thèmes ont été abordés détonne avec la production culturelle normative et cis-hétérosexuelle sur la folie et l'horreur, et offre de nouvelles images de ces enjeux souvent traités avec sensationnalisme ou misérabilisme. Ici vous ne trouverez pas de trauma-porn gratuit et de personnages caricaturaux, mais nos vérités, réinventées, imaginées différemment, écrites de manières violentes, drôles, touchantes.

Pour ces raisons, nous avons choisi de ne pas mettre de trigger-warning. Bien que ces derniers peuvent avoir du sens, le thème invitait justement à mettre en lumière ce qui nous trigger, ce qui nous affecte et nous fait souffrir de manière subjective et personnelle, sans que l'on puisse réellement déterminer ce qui touchera nos lectrices ou les laissera de marbre, ce qui sera source de détresse ou du soulagement de voir écrites certaines de nos souffrances. L'ensemble du recueil est donc placé sous le trigger-warning des thèmes que nous avons évoqués plus haut. Si vous ne vous sentez pas de vous plonger dans ces thèmes pour le moment, gardez ce recueil pour plus tard ; si un des textes vous place dans une situation de détresse ou de souffrance, prenez une pause, changez de texte.

N'hésitez pas à nous écrire sur instagram pour nous faire parvenir vos retours, qui seront transmis aux autrices. Enfin, nous espérons que ce recueil, dans son intensité et sa beauté, saura vous plaire, vous toucher, et refléter vos réalités. Bonne lecture !

Table des matières

ALTFEM 4	0
Préface	1
Table des matières	3
Victoria	5
Atacama	5
Eglantine Vltava	13
Les filles du lac	13
Naomie Splenhir	19
Kolèr do Kèr	19
Tsilla Meyer	33
Une rose sur la tombe de Robinson	33
Ahvalanche	41
Si les gens veulent qu'elle soit le monstre, elle sera le monstre	41
Sophie Frossard	47
À l'heure où tu étais ailleurs	47
Diana Apsara	57
Bimbo Blues – Faust	57
Matilda Lézard & Camille	64
Chambre à Écho	64
Laurens Saint-Gaudens	73
La Collection	73
Coquelicot	81
Une rivière	81
Sophie E	89
Naissance	89
Nord	100
Dans la Forêt	100
La ville endormie	105
Solène Barcilon	116
Quand j'avais peur le jour	116
Angie Gillardet	122
Je sais ce que tu as fait au printemps dernier	122
Louisusanne	131

Chaleur et sueur collante	131
Tassadit	142
Un endroit paisible	142
Chantale	148
Sous les plis	148
Louane Deschamps	164
UTERROR	164
Ezra Pontonnier	173
La Déesse de tout le reste	173
Lola la louve	185
D'où viennent les cris	185
Elay	198
The KCN Solution.	198
Lana Mobason	211
Sommes nous folles de rêver ?	211
Willia Bourguine	219
Kill Bill	219

Victoria

Atacama

Sur les hauteurs de l'Altiplano, coincé entre Pacifique et Cordillère, se trouve le désert chilien de l'Atacama. C'est l'endroit le plus aride et le plus sec de notre planète. Les dernières mines ont fermé depuis longtemps, et vous n'y croiserez pas grand monde. Le paysage est morne, sale, ennuyeux. Aussi loin que se porte le regard, il n'y a rien. C'est un endroit qui n'a pas de présent. Celles et ceux qui viennent ici sont perdus dans le passé.

La nuit, les hommes regardent vers le ciel : les astronomes ont installé ici leurs télescopes aux noms phalliques. L'air extrêmement sec laisse passer les infrarouges. Voir l'infrarouge, c'est regarder le tout début du temps. L'instant précis où, pour la première fois, l'univers a laissé passer la lumière.

Et puis, le jour, il y a les femmes, qui arpentent le désert, à pied, les yeux rivés sur le sol. Ce sont des mères qui cherchent, jour après jour, depuis des années, des fragments d'os ou de tissus. N'importe quel indice qui pourrait les mener à la sépulture oubliée, creusée à la hâte au bulldozer par les bourreaux de la dictature, dans laquelle reposent leurs filles ou leurs fils.

Mais que les yeux se tournent vers un ciel inatteignable, ou vers un sol qui n'aura jamais de réponse, on ne peut y voir que le passé. C'est un lieu où le présent n'existe pas.

Ce paysage désespérément gris, où rien n'offre la moindre prise au regard, et où chaque instant est indiscernable du suivant et du précédent a empli mes pensées pendant de nombreuses années. Chacune de celles qui l'a traversé a sa propre image de la dépression. La mienne, c'est l'Atacama. Regarder vers le bas, c'est contempler la mort, le chagrin, le deuil. Un rappel

permanent des violences du monde, de la peur, et de la haine. Regarder vers le haut, c'est me laisser écraser par ma propre insignifiance. Dans toutes les directions, il n'y a que ce même rien, sale et gris. Et je reste assise, prostrée, à attendre la mort. À attendre de nourrir les vautours.

Si je reste là assise, pendant assez longtemps, quand des milliards d'années se seront écoulés, et quand le soleil aura enfin brûlé tous ses milliards de tonnes d'hydrogène, il mourra à son tour et gonflera. Dernière érection d'un condamné à mort, sa flamme rouge viendra dévorer le désert. Les vautours, les petits fragments d'os, les télescopes aux noms prétentieux, les mères endeuillées, les astronomes et leurs catalogues des astres. Nous ne serons qu'une.

Poussières d'étoiles, notre agonie rougeoyante illuminera un temps le vide infini du cosmos, avant de refroidir, de ralentir, de s'éteindre peu à peu, oubliées de toutes. Il n'y aura plus personne pour se souvenir.

Mais le pire, c'est la solitude. Personne. Juste le silence. L'anxiété glaçante de la nuit qui succède à l'écrasante brûlure du soleil. Je voudrais crier, mais je n'en ai plus la force. Les brouhahas du monde fusionnent, insupportables. Un bruit blanc effroyable vient se superposer sur l'image du désert, qui commence à vibrer. Je me mets à trembler, à pleurer, à hurler.

J'erre complètement perdue, à travers le désert. Je supplie les vautours, les fusils des soldats. N'importe quoi qui vienne enfin tout arrêter. J'ai terriblement peur, sans savoir dire de quoi. Peur que le temps s'écoule, et que je reste ici. Peur de me voir tomber à travers le filet. J'imagine le soleil s'effondrant sur lui-même ; amas agonisant de neutrons morts et froids. Je le vois emporter dans son rôle d'agonie, le désert, les vautours, les soldats leurs fusils.

Et moi je reste là.

Seule.

C'est long, de sortir du désert, quand ce désert est à l'intérieur de nous. Quand où qu'on aille, on reste au même endroit. Et que de toute façon, on n'a ni l'espoir ni la force de se lever.

~

Un jour, j'ai rêvé une fleur.

~

Là, dans ce désert de mort et de soif et de chagrin et de silence et de solitude, j'ai rêvé une fleur. Pas une de ces roses qui peuplent les jardins ou les salons. Pas une de ces fleurs vivaces qui colonisent les sous-bois. Juste quelques pétales qui s'extirpent du sable salé. Un bleu pastel. Une graine oubliée qui a germé par erreur.

Je l'ai vue, et je l'ai aimée. Comme le Petit Prince avec sa rose, je n'étais plus seule. Il y avait ici et il y avait là-bas. Il y avait le jour, et il y avait la nuit, et, loin de se ressembler, je pouvais voir les pétales s'ouvrir et se refermer. Je pouvais entendre les racines creuser jusque sous la Cordillère, à la recherche de la moindre goutte d'eau.

Elle était folle, et elle aurait dû mourir. C'est ce qui arrive aux fleurs qui naissent dans le désert. Mais elle était belle. Elle était courageuse. Et je l'ai aimée.

Alors. Alors j'ai décidé d'être folle aussi. Comme ça nous serions deux. Et j'ai rêvé un grand pin parasol pour nous faire un peu d'ombre à toutes les deux. Quand il a eu soif, j'ai rêvé un torrent de montagne pour qu'il puisse s'abreuver. Puis d'autres arbres. Des truites dans la rivière. Dans les ruines oubliées de ce village de mineurs, les noms gravés sur les murs se sont peu à peu couverts de lierre, de chèvrefeuille, de ronces. Puis j'ai rêvé mon amie la Loutre.

Dans cette forêt, j'ai soigné les blessures de mon âme. Abrisée de tout, je devenais Corbeau, survolant la forêt. Je devenais Louve, léchant le sang de mes plaies. Je devenais Ourse, espérant le retour du printemps. Abrisée de leur réalité, j'ai appris à prendre soin de moi. De chaque partie de moi. Ignorer le désert, fermer les yeux, et me réfugier dans ce rêve.

J'ai rencontré peu à peu ses nombreux habitants. Comme mon amie la Loutre, je les ai accueillis. Apprivoisé le dragon qui hantait mes cauchemars. Comme amadouer un chat, se méfiant trop des hommes. Lui laissant à manger, mais surtout de l'espace, et le temps de comprendre que je voulais son bien. J'ai rencontré ainsi, chacune de mes peurs. C'est souvent difficile d'aller s'y confronter. Mais quand on peut leur parler autour d'une tasse de thé, qu'on peut les écouter, apprendre qui elles sont, alors on peut comprendre ce qui les a faites telles. Alors on peut comprendre, aimer et pardonner, et parfois dans ce rêve, les voir s'évaporer.

Certains des habitants, j'ai dû les tuer. Je les ai tués. Incapables d'entendre. Incapables d'aimer. Leur cœur rempli de haine, hostile, et obstiné. Je ne comprenais pas. J'essayais, encore et encore d'entendre ce qu'ils disaient. C'étaient des menteurs. Des traîtres. Je me souviens leurs rires. Leur arrogance et leur mépris. Perdue. Désespérée. Effrayée. C'est devenu trop dur pour eux de vivre en moi, maintenant que j'avais ma fleur. Ou c'est moi qui ne pouvais pas, qui pouvais plus, accepter qu'ils soient là. À menacer la fleur en se moquant de moi. A travers les sanglots et les larmes, la terreur et les tremblements, j'essayais encore et encore et encore. Je plaidais, je suppliais. Mais ce rire. Ce mépris. La peur. Je les ai tués. Comme on tranche une gangrène. Égorgés sommairement dans la boue d'un fossé. Toujours en lâche, sans qu'ils ne s'y attendent. Sans haine mais sans aucune pitié.

J'étais parfois la Louve, ou l'Ourse. Ou juste moi. Une petite fille fragile, traînant un pieu en bois. Une guerrière blafarde aux habits déchirés, mes ongles encrassés, mon regard dans le vide, et mes yeux embués. Les coulées de mes larmes, sur mes joues maculées, et dans mes mains une arme, une dague ensanglantée. J'allais à la rivière où m'attendait la Loutre. Sans qu'on ait à parler, je savais qu'elle savait. L'eau nettoyait ma lame, mes mains et mes cheveux, emportant avec elle, mes larmes et mes pensées. Elle purifiait mon âme, effaçait mes péchés.

La Loutre c'est ma sœur, elle m'apprend à m'aimer.

~

Si vous traversez l'Océan Atlantique puis les jungles d'Amazonie, et que vous franchissez les cols de la Cordillère, là, perdu au milieu du désert, vous trouverez les restes du camp de concentration de Chacabuco. On peut encore y lire, sur les murs des bâtiments, les noms gravés des prisonniers politiques, dont tant ne sont pas revenus. C'est un lieu qui n'a pas de présent. Ici tout est figé.

Peu de gens le savent, mais tout autour du camp s'étend une forêt luxuriante, regorgeant de vie. Il suffit de fermer les yeux, et de rêver. Je chasse d'une pensée la froideur arrogante des télescopes, le désespoir des mères, la violence des soldats. Il suffit de rêver pour que pousse ma forêt. Je traverse une membrane, entre deux univers. L'un se prétend réel, tangible, et raisonné. On dit qu'on doit y vivre, savoir s'y adapter. L'autre n'est qu'un poème, un rêve, une échappée. Je préfère vivre ici, d'amour, de liberté, que d'attendre la mort dans leur réalité.

Quand sa langue de feu éclipsera le ciel, et que l'astre solaire plantera à la fin ses crocs rougeoyants au cœur de notre terre, je ne serai plus là. Je ne serai plus là depuis très longtemps. Je serai morte. Mais je suis vivante aujourd'hui. Je suis vivante et je suis libre et je suis heureuse.

Sois donc la bienvenue si tu vois ma forêt. Si tu t'y promènes, à l'ombre d'un grand pin, tu trouveras peut-être une toute petite fleur bleue. Une fleur complètement folle, complètement inconsciente. Une petite fleur que j'aime et dont j'ai embrassé la folie. Une fleur qui a germé, au milieu du désert, et qui m'a rendu le sourire. Qui m'a rendu le temps, qui m'a rendu l'espace. Qui m'a rendu mes rêves.

Peut-être que tu croiseras la Louve. Si elle s'approche, accorde-lui du temps. Elle est farouche et menacera de mordre si elle flaire un danger.

Si tu ne la vois pas, peut-être qu'elle est partie. Elle aime voyager. Elle parcourt le monde avec une petite pochette de graines, et les dépose une à une dans des endroits saugrenus. Dans les fissures du béton, au fond du cratère d'un volcan, sous les rails d'une voie ferrée, entre les tuiles d'une ferme abandonnée, ou sur le rebord d'une falaise.

Parce que si les fleurs sont assez folles pour fleurir, malgré toute l'horreur de ce monde ; malgré les vautours et le soleil et les soldats ; si les fleurs sont assez folles pour nous offrir l'espace et le temps d'un sourire, d'un petit point de couleur pale ; si elles sont assez folles pour croire en nos rêves...

Alors je serai folle aussi. Je veux croire à l'amour. Je veux croire à la vie. Je veux planter partout des petits points de couleur. Je ne saurais jamais rien des déserts des autres. Comment elles s'y enferment, le silence qui y règne. Alors partout où je vais, je laisse de petites graines. Peut-être qu'un jour l'une d'entre elles germera, et te fera sourire. Peut-être que sa couleur t'inspirera les rêves de construire pour toi ce dont tu as besoin. Ce sera peut-être un livre, un chant, une tarte aux pommes. Je ne sais pas deviner. Moi c'était une forêt au milieu du désert.

Si tu ne la trouves pas, demande donc à la Loutre. Elle te rira au nez. « Encore une autre folle ! Elle est facile à trouver : cherche les pensées sauvages qui poussent sur les trottoirs. Les petits coquillages jaunes dans le fond des tiroirs, ou les galets polis en rond dans la forêt. »

Si tu trouves la Louve, accorde-lui du temps. Ses blessures sont profondes. Dépose-lui des fleurs, ou des jolis cailloux, raconte-lui tes poèmes, partage une tasse de thé. Elle verra que tu es folle, et que tu sais rêver.

C'est une folie si belle que d'accepter la vie. C'est une folie si belle, malgré l'horreur du monde, malgré tous les vautours, les déserts, les soldats ; c'est une folie si belle de savoir regarder, de savoir écouter, de savoir partager les beautés de ce monde, nos rêves, nos libertés.

C'est une folie si belle que d'accepter d'aimer.

ndla:

*Ce texte doit beaucoup à une multitude d'œuvres qui sont venues enlacer au fil des ans mon imaginaire. Mais deux d'entre elles ont une influence si forte sur ce texte que l'honnêteté m'impose de les citer ici. Il s'agit du film *Nostalgia de la Luz*, de Patricio Guzman, à qui je dois*

ce parallèle entre les mères endeuillées et les astronomes, et de la chanson « Quand le soleil » de Greenfinch qui, à mes pensées intrusives récurrentes sur la mort du soleil comme ultime issue à la souffrance, a rendu indissociable l'importance de l'amour, de la beauté, et du présent.

Eglantine Vltava

Les filles du lac

La pierre est dure sous sa tête lorsqu'Anna se réveille. Les perles de rosée traversent sa robe et la font frissonner quand elle se retourne sur le côté. Elle se lève sur un coude et essaye de comprendre où elle se trouve. Des dalles de schiste rouge l'entourent. Le même endroit. Encore une fois. Le petit val s'étend devant elle. Une nappe de brouillard accrochée aux arbres lui cache le lac. Le ciel est d'un bleu indéfinissable, entre la nuit et le jour. Une seule étoile brille encore de sa lueur blanche. L'horizon est déjà rose de l'aurore prochaine.

Ses pieds nus s'écorchent sur les cailloux du sentier. Sa robe humide se colle contre ses cuisses. Sa tête tourne. Sortie du sentier, elle traverse le champ, écarte les branches des chênes qui cachent la caravane et ouvre la porte de plastique blanc. Elle va pouvoir s'allonger, un peu se reposer. Ses souvenirs sont confus mais la terre sous ses ongles, les aiguilles de pins dans ses cheveux, lui rappellent qu'elle a encore passé une nuit à courir dans la forêt. Elle se rappelle confusément des cris, des branches d'épicéas qui lui giflent la figure, des aboiements des chiens. Elle se rappelle surtout de la frénésie de la chasse, du goût de la traque. Dévaler la pente en suivant une piste qu'elle devine. Elle sait que la bête est passée par là, elle sent sa taille, sa couleur, ses muscles compacts qui ont frappé le sol, ses poils noirs qui se sont accrochés aux arbres. Elle sent la piste du sanglier. Pas avec son nez, pas avec ses yeux, mais elle sait où est la piste. Et les autres aussi sont là, à dévaler la piste. Comme elle, elles la sentent, et elles élèvent la voix pour exciter les chiens.

En se déshabillant dans la caravane, elle remarque les coulures de sang sur ses mollets. Maintenant ça aussi ça lui revient. Elle a la nausée et elle prend un torchon, elle frotte pour essayer d'enlever le sang séché qui s'accroche en écailles à sa peau. Elle revoit la bête acculée face à la falaise, qui se retourne et décide de faire face. Qui tend ses défenses, prête à éventrer la première qui s'approche. Elle revoit la flèche qui vient la frapper au flanc, et l'animal qui s'effondre, lourdement. Et les filles qui se jettent sur sa dépouille, les cris de joie, les morceaux

qu'on arrache pour les lancer aux chiens affamés, qui jappent et sautent en l'air pour les attraper. Et elle se revoit elle, Anna, qui trempe ses doigts dans une flaque de sang déjà froid, et les lèche goulûment en regardant la hure du sanglier, ses poils durs, ses paupières plissées, son groin immobile. Ça la dégoûte, elle a envie de se faire vomir. Elle hésite à s'enfoncer deux doigts au fond de la gorge au-dessus du lavabo. Mais elle est épuisée et elle se couche en se disant que demain, il faudra qu'elle trouve une solution. Qu'elle parte d'ici.

Vers le milieu de l'après-midi, elle se réveille. Sa tête lui fait mal mais les souvenirs de la nuit ne lui semblent déjà plus qu'un rêve. Elle s'habille pour aller faire les courses à la supérette du village. Pantalon kaki, sweat à capuche, sac à dos. Elle marche sur la route goudronnée, en regardant les carrés de gravillons avec lesquels on rebouche les trous. Tantôt gris, tantôt bleus. Ça la détend, elle peut oublier sa nuit et faire comme si ça n'existait pas, profiter juste d'une campagne normale et paisible. La route est longue et droite. Le ciel est bas. Dans les prés, l'herbe est prête à être fauchée, et des épillets blancs oscillent dans la brise, et se découpent sur le vert tendre des tiges.

Elle espère qu'une voiture passera et la prendra en stop. Elle a la flemme de marcher les cinq kilomètres jusqu'au village. Encore plus lorsqu'elle pense au retour. Cinq kilomètres avec les paquets de pâtes sur le dos, et les bouteilles de sauce tomates, et les conserves de haricots. Et peut-être quelques canettes de bière. Elle hésite toujours sur les canettes de bière. C'est lourd et ça part vite. Mais elle s'ennuie dans la caravane. Elle n'a pas grand chose à faire. Elle n'a pas de télé, pas d'ordinateur. Elle n'a pas de téléphone non plus, elle l'a jeté dans une poubelle avant de venir ici. Elle a juste les livres de la bibliothèque communale, ouverte les mercredi après-midi, derrière l'église. Alors, elle essaye de caler ses courses sur ces horaires. Et puis le bibliothécaire est mignon.

Un moteur se fait entendre, derrière elle. Elle se retourne et tend le pouce. Un break bleu marine apparaît au bout de la route. Elle reconnaît vite les gyrophares sur le toit et la bande réfléchissante jaune et rouge sur le capot. La gendarmerie. Son pouls s'accélère, ne pas paniquer, trouver une issue. La haie la plus proche est bien à deux cent mètres. Si elle se met à courir maintenant ils vont tout de suite la repérer. La seule chose qu'elle pourrait faire, ça serait de se jeter dans le fossé en espérant qu'ils ne l'aient pas encore remarquée. Improbable. Elle décide de

rester là, de prendre un air décontracté. Pas facile avec le cœur qui bat et la sueur qui lui dégouline des aisselles. Le fourgon de gendarmerie passe sans s'arrêter. Soulagement. Ils ne venaient pas pour elle. Elle reprend sa route vers le village. Mais elle a perdu son insouciance. Elle repense en boucle à ce qui s'est passé dans la ruelle. Est-ce qu'il y a eu des témoins ? Est-ce qu'il y avait une caméra ? Est-ce qu'elle est recherchée ? Elle n'a plus envie de voir le bibliothécaire, elle n'a plus envie de voir personne.

Quand elle rentre des courses, le soleil a déjà bien baissé sur l'horizon, et une lumière dorée et liquide caresse le pré. D'habitude, c'est son heure préférée, celle où elle aime marcher hors des chemins, à travers champs, pour surprendre les vols des tourterelles, comme quand elle était petite dans la ferme de ses parents.

Mais ici, la fin de journée l'angoisse. Elle préférerait que la nuit ne vienne jamais. Elle a peur de l'appel qui va retentir dans les fourrés. Elle a peur de ne pas y résister. Elle se dit que c'est de sa faute, que c'est elle qui l'a appelée. Elle se rappelle sa panique quand ils l'ont acculée dans la ruelle. Comment elle a imploré intérieurement pour que quelqu'un lui vienne en aide. Elle se rappelle le bruit des pas, derrière le groupe, la silhouette qui s'est découpée dans le noir. Puis elle revoit le sang qui macule le béton. Si elle ne l'avait pas appelée, où serait-elle aujourd'hui ? Elle se dit qu'elle a de la chance d'être en vie, mais elle se dit qu'il faudrait qu'elle parte. Elle cherche une solution. Faire du stop jusqu'à une gare. Prendre le train sans billet. Elle n'a pas assez de liquide et pas question de payer par carte. Mais c'est trop risqué, elle préfère attendre, que ça se tasse. Les copaines qui la cachent devraient venir la chercher dans une semaine ou deux, quand iels penseront que c'est safe. Juste une ou deux semaines à tenir. Sept jours, maximum quatorze. Mais si elle l'a retrouvée ici, elle la retrouvera sûrement ailleurs. Et puis une partie d'elle se dit que c'est bien fait, les mecs dans la ruelle l'ont bien cherché. Elle est passée de l'autre côté du miroir maintenant, elle ne l'a pas choisi, mais peut-être que ça lui plait un peu d'être un monstre dans les bois.

Le soleil est passé derrière l'horizon. Les nuages prennent une teinte orange nacré, mais depuis la caravane, sous les haies, on ne voit plus qu'une lueur grisâtre. Et bientôt elle commence à le sentir. Elle ne sait pas si c'est au fond d'elle ou si ça vient des bois. Mais elle a envie de sortir, de la rejoindre, elle sent l'appel de la Chasserresse. Elle refuse, elle résiste. Elle ferme le verrou et

pousse une commode devant la porte pour barrer le passage. Elle essaye de se concentrer, de s'asseoir à la table et d'ouvrir un livre. D'allumer plus de lumières. Elle lit à haute voix, sans comprendre, pour détourner sa propre attention. Mais une partie d'elle veut y aller. Une partie d'elle veut retrouver ses sœurs, veut participer à la traque. Elle tente de résister. Jette le livre par terre. Se rappelle les tâches de sang sur ses jambes, se concentre sur le dégoût qu'elle a éprouvé. Mais l'autre partie d'elle lui dit « tu es stupide, va rejoindre celle qui t'as sauvée, tu lui dois la vie, c'est ça dont tu as envie ». Elle tente une parade, s'enfonce les doigts dans la gorge pour faire taire l'autre. Sa gorge se contracte, la salive remonte dans son nez, coule de sa bouche. Elle tombe à quatre pattes sur le sol. Haletante, elle obtient un peu de répit. Mais le calme ne dure pas et le désir revient plus fort encore. Alors elle renonce. Elle se laisse aller. Elle en a envie. Elle en a tellement envie. Elle enlève ses vêtements et repousse la commode devant la porte. Pieds nus, elle sort de la caravane. Elle saute dans la haie, traverse les bouquets de noisetiers et de prunelliers. Elle court jusqu'à la forêt, elle dévale les pentes dans l'obscurité. Elle ne voit pas où elle va mais elle sent l'appel. Les autres sont déjà assemblées et leur chant lui indique la voie.

Quand elle arrive sur la rive, elles sont déjà toutes là. Certaines, allongées sur le rivage, se caressent doucement les bras et le visage. Les autres, dans l'étang, se lavent ou se peignent mutuellement. La meute de chiens blancs attend, allongée sur le rivage, le museau entre les pattes. Ils ont le regard pointé sur la Chasserresse. Assise sur un rocher, elle trône au milieu de l'eau noire. Les vaguelettes viennent s'écraser contre ses sandales d'or. Ses jambes sont musculeuses, ses épaules larges, ses seins petits. Son arc est posé à côté d'elle. Ses biceps sont entourés de cercles de métal et dans ses cheveux brille un croissant de lune. Des lambeaux de brumes glissent derrière elle et s'accrochent dans les laïches et les roseaux. La Chasserresse. Diane. Artémis. Viviane. La protectrice des esclaves affranchis, des femelles qui mettent bas et des femmes qui accouchent. La déesse des lisières et des transitions. La sauvage qui hait la ville et les hommes.

Anna s'approche de l'eau. Elle n'arrive pas à détacher son regard. Anna est nouvelle. Ses sœurs le savent, ça n'est jamais facile pour les nouvelles. Elles l'entourent et prennent soin d'elle. Elles mettent des baumes sur ses griffures de la nuit précédente. Elles enlèvent les brindilles dans ses cheveux. Bientôt Anna saura se déplacer dans la forêt sans se cogner aux arbres. Elles la prennent par la main et l'entraînent dans l'eau, la lavent pour ôter l'odeur des hommes. L'odeur

du caissier de la supérette, l'odeur des gendarmes dans les fourgons, celle du bibliothécaire derrière l'église. Si Anna s'approchait de la Chasserresse avec cette odeur sur elle, la Chasserresse entrerait en furie et la réduirait en pièces. C'est déjà arrivé. Des filles qui étaient au lit avec leurs amants lorsqu'elles avaient entendu l'appel, et qui étaient venues encore couvertes de leur sperme et de leur sueur. Les autres n'avaient pas fait à temps, l'odeur était trop forte. La Chasserresse avait été cruelle, les lambeaux de leur chair avaient couvert les arbres, l'eau de l'étang s'était rougie, les chiens avaient rongé les os brisés.

Soudain, la Chasserresse se redresse. La lune dans ses cheveux luit plus fort. Elle empoigne son arc et passe son carquois en bandoulière. Les chiens s'excitent et sautent en aboyant. L'envie de partir en chasse se répand. Le groupe se rassemble. La Chasserresse fend les eaux. À son signal les chiens courent vers le bois. Des gorges sortent des cris de joie lorsque les filles s'ébranlent derrière la Chasserresse. Anna s'élance derrière elles. Elle sent le désir du sang monter en elle. Des flashes lui reviennent. La silhouette de la Chasserresse qui se découpe dans la ruelle, un croissant de lune dans ses cheveux. Un moment de flottement et les gars qui ne s'intéressent plus à elle. Dans les bois les chiens ont trouvé une piste. Elle la sent elle aussi. Elle sent les poils marrons, les bonds agiles et rapides d'une créature cornue. Elle voudrait planter ses crocs dans la peau velue. Sentir le sang qui gicle. Elle sent la peur de l'animal et ça l'excite. Elle revoit les gars qui se jettent les uns sur les autres, hurlent, s'arrachent des touffes de cheveux, tentent d'atteindre les gorges de leurs camarades. Des doigts qui s'enfoncent dans les orbites, un couteau qui frappe au hasard. Du sang qui gicle. Des dents qui arrachent des oreilles. Des trachées broyées et des viscères qui glissent doucement d'un ventre éventré. Et ça lui plaît. Ça l'excite de se souvenir. Dans les bois, elle entend les cris de ses sœurs, elle sent leur présence dans l'obscurité. Elle se revoit couverte de sang et de substances étranges, au milieu des vapeurs chaudes qui s'élèvent des cadavres. Et ça lui donne envie de plonger ses doigts dans des veines chaudes pour voir gicler le liquide rouge. Et elle revoit la Chasserresse qui la regarde en souriant, et arrache les testicules pour les glisser dans son corsage qui reste immaculé. Alors elle redouble sa course pour la suivre dans les bois.

Elle sent la piste, elle sent la proie qui se rapproche vite. Elle déboule dans une clairière. Les chiens ont acculé la proie, ils l'encerclent aboyant. Une chevrette effrayée qui refuse de céder, les traits noirs de ses yeux écarquillés qui font face aux chiens, arc-boutée sur ses fines pattes. Les

filles hésitent. Et, derrière elle, deux formes se mettent à bouger. Deux faons, trop jeunes pour comprendre, trop jeunes pour avoir peur. Alors la Chasserresse lève la main et les chiens se taisent. Elle s'avance au centre du cercle formé par ses filles. Elle rassure la chevrette, elle lui donne à manger dans sa main. Elle touche sa mamelle qui se gonfle. Elle lui murmure à l'oreille que ses petits survivront à l'hiver, que les hommes ne les prendront pas. Elle soulève les faons dans ses bras. Ils reniflent ses joues et y laissent des traces d'humidité. Quand ils seront grands, elle n'hésitera pas à les prendre si elle les rencontre, mais maintenant, elle les assure de sa protection. La chevrette reste tremblante, les petits tétant ses mamelles, pendant que la chasse repart.

Mais déjà le ciel commence à prendre des teintes bleues. Anna court plus lentement. Le désir de la chasse la quitte peu à peu. Et pendant que ses sœurs repartent vers leurs tanières au cœur des bois, elle commence à remonter la pente. Elle grimpe la colline en plantant ses ongles dans la terre, en s'accrochant aux touffes d'herbe. Les épines des ajoncs se prennent dans ses cheveux, ses mains se coupent sur les arêtes des grès. Ses jambes sont couvertes d'écorchures qui commencent déjà à cicatriser. Finalement elle atteint le sommet de la colline. Elle se laisse tomber sur les dalles de schiste et perd conscience. Derrière elle, au-dessus du vallon, l'horizon prend une teinte blanche. Une nappe de brouillard s'accroche aux branches des arbres, cachant l'étang. Dans la lumière sale, des perles de rosée commencent à se former sur son corps endormi.

Naomie Splenchir

Kolèr do Kèr



Nous trinquons pour la 4^{ème} fois à nous, aux abords de la piste de danse. Chloé descend son verre d'un coup, je bloque sur le mien.

— Alors t'as du mal à finir ? T'as déjà envie de casser la pompe ? fait-elle avec un regard moqueur.

Sam et Xavier à côté de nous finissent aussi leur boisson avec difficulté. La bouteille d'alcool sur la table contient encore un bon quart de son liquide, qui nous nargue tous, sauf Chloé. Malgré sa moquerie, elle me tend de l'eau de la carafe que le serveur a ramenée avec les softs et l'alcool.

— Comment tu fais ? Mi geyn pi, je me lamente.

— De l'entraînement, de l'eau, et un foie lé danzereux ! répond Chloé.

— C'est la faute aux hormones, mon foie à moi il est largué. Et puis je conduis après, je vais pas tarder à arrêter. Tu devrais aussi Sam.

— Kiete pa Mara, je peux boire encore un peu avant, je gère, dit Sam.

— C'est ok, je suis prête à me sacrifier pour vous deux et boire votre part ! Mais sinon ça, kisa i vé danser ? fait Chloé en tournant sur elle-même.

Les mecs refusent et prétextent de garder les affaires. Alors Chloé et moi on part sur la piste de danse. On se déhanche sur du dancehall, la musique nous englobe toutes entières. L'alcool fait tourner la pièce et mon corps accompagne ces mouvements de manière naturelle, du moins je crois. La soirée se déroule merveilleusement bien. Entrecoupée par un ou deux verres de plus avec les gars et quelques pauses clopes. Seule la présence de deux mecs ternit le moment lorsqu'ils me collent brusquement pour danser sur moi. Je m'éloigne mais ils commencent à insister pour que je reste. On se débarrasse d'eux après une bonne engueulade avec Chloé et Sam à mes côtés. La soirée continue et l'ambiance se détend. Ce soir est destiné à la fête et à la joie, et nous en profitons à fond.

Il est 3h du matin lorsqu'on sort de la boîte de nuit. On s'est installé sur la plage à quelques pas de là. C'est l'hiver austral et le vent rafraîchit nos corps suants et alcoolisés. Quelques groupes de personnes font pareil. Chloé paie alors sa descente d'alcool et vomit sur les racines d'un filao.

Une heure plus tard, Sam et Xavier nous laissent sur la plage après nous avoir fait promettre de leur envoyer un message quand Chloé et moi serons rentrées. La tête posée sur mes genoux, Chloé se met à somnoler. Je ne suis pas pressée. Je lui fait des papouilles d'une main tandis que l'autre joue avec la texture du sable. L'horizon se colore doucement à l'approche de l'aube quand j'entends des voix se rapprocher.

Je regarde autour de moi et vois que les autres groupes sont partis. Il ne reste que Chloé et moi. Les voix proviennent du chemin derrière nous qui relie la plage à la rue. Mon téléphone indique 5h du mat et je sens le besoin de partir. Je secoue doucement Chloé pour qu'on bouge. Elle se réveille avec une grimace et un gémissement.

— Il est temps de rentrer.

— Ouaiiis, ok.

Une bande apparaît dans mon champ de vision, à l'air fraîchement sortie de la boîte, la démarche agitée, complètement bourrée. Je ne fais pas trop attention à eux jusqu'à ce que l'un s'approche. Une mini-créole scintille à son oreille alors qu'il titube vers nous.

— Oté les filles, bonsoir, vous êtes jolies, qu'est-ce que vous faites là ?

— On profitait du paysage, mais il est l'heure de rentrer.

Chloé se redresse, je l'aide à se lever et nous commençons à partir. Le groupe se rapproche. Je jure intérieurement, je reconnais un des mecs qui m'a collée en boîte. Son collègue se trouve aussi dans le groupe. Je prends la main de Chloé et avance vers la route.

— Eh folle pas, où ça vous allez vous deux ? Vos copains sont pas ek zot ?

Le mec nous barre maintenant le chemin et le reste suit derrière. Celui devant nous arbore une fine moustache taillée, sous un regard plissé et trouble. Un début de peur monte en moi et je réponds sèchement. Il faut qu'on parte.

— Nos copains nous attendent justement, on s'en va.

Mais avant de pouvoir contourner le groupe, l'un d'eux nous reconnaît de la boîte et la bande s'agite. J'entends des insultes et des rires. Chloé fixe le sol, alors que je reconsidère le trajet et nos options.

— Eh mais r'garde ça, pareil celle là c'est un boug nan ? 'Garde son mâchoire.

— Bin lé vrai ça. Même celle-là, ek son menton la plume. Vous êtes des mecs en fait ?

— A zot lé pd alors ? Comment vous nous trouvez ?

Les remarques se multiplient, ils s'excitent et se rapprochent de nous. Des rires éclatent. Certains se poussent entre eux alors qu'ils continuent leurs commentaires insultants.

— T'as essayé de danser ek des pd gars ahah » dit l'un en tapant celui à la moustache du bout du coude.

— T' ferme out bouche don, c'est leur faute ça, zot la trompe à nous.

Je recule devant eux, mon ton monte. J'essaye de me faire plus grande, plus menaçante, ça les fait rire.

— Alé mange zot ki bann la moukate ! Laissez nous passer !

Je crie. J'espère attirer du monde de la route malgré l'heure matinale. Je serre la main de Chloé et tente de forcer le passage. Ils me repoussent et je me prends un premier coup, puis un deuxième et un troisième. Sans trop comprendre comment, je me retrouve étalée dans le sable à me faire taper. Je fais le dos rond et essaye de protéger mon visage avec mes bras alors que l'image de Chloé me traverse l'esprit. Je l'entend crier mon nom et j'essaye de faire de même. Il y a des éclaboussures, son cri et le mien. Je baisse ma garde un instant pour la voir, mais me prends un coup à la tempe et perds connaissance.

Tout s'était enchaîné si vite, tout s'était terminé si vite. Quand je reprends connaissance, la douleur pulse dans mon corps. Je perçois plusieurs voix et de l'agitation. Une fois les yeux ouverts, j'observe les alentours. Quelqu'un s'adresse à moi et je discerne d'autres personnes derrière lui.

— Hey attention ne bouge pas trop. On a appelé la police et le SAMU. Comment tu te sens ?

Il me demande où j'ai mal. Partout est la seule réponse qui me vient. Le son d'une sirène se rapproche. Mon attention se porte de nouveau sur l'autre groupe plus loin. Dos à moi, je ne peux voir ce qu'ils font. Une personne fait les cent pas au téléphone. Je saisis après quelques minutes qu'ils sont penchés sur un corps. Chloé.



Mon corps a guéri de l'agression contrairement à mon esprit. Si seulement. Si seulement on était rentrées plus tôt. Si seulement j'avais pu la protéger. Si seulement... Si seulement j'étais morte à sa place.

L'enterrement a eu lieu deux semaines après son décès, et je n'ai pas pu y aller. J'ai essayé d'appeler sa famille mais sans réponse. J'ai arrêté lorsque ma mère m'a dit qu'ils ne voulaient rien entendre de moi. Comme s'ils me jugeaient responsable. Si seulement je l'avais ramenée chez elle. Il faut leur laisser le temps du deuil m'a-t-on dit. De l'espace, un coupable.

Nos agresseurs ont fui à l'arrivée de mes sauveurs : des membres de la boîte de nuit qui sortaient à la fermeture et ont entendu les cris. Malgré la plainte déposée, la police n'a pas encore retrouvé les coupables. Même les médias ont écrit un article « fait divers » : « deux jeunes hommes agressés en sortie de boîte de nuit, les agressions nocturnes en hausse ». Le nom de Chloé bafoué. Sa personne avec. Et depuis, rien.

Mes derniers souvenirs d'elle sont ses sneakers rose et jaunes fluo sur le sable. Le serpent tatoué sur son bras. Son visage sur mes genoux.

Si seulement j'avais pu la protéger. Si seulement j'avais pu les en empêcher. Si seulement je pouvais les faire payer.

Dormir est horrible, je revis la scène en boucle, déformée par l'imaginaire et le subconscient. Les visages affichent des sourires glaçants. L'océan couleur sang. Je me couche et je demande à dormir sans rêve, passer du soir au matin sans cauchemar, sans rien. La plupart du temps je ne dors juste pas. Dans les nuits d'insomnie j'allume une bougie sur mon bureau, une photo de Chloé à ses côtés. Je réunis sur mon autel une coupe d'eau, de la terre du jardin, une fleur ou un coquillage. Je prie les éléments pour lui apporter la paix. Je prie dieux et saints, à qui peut m'entendre : Krishna, Saint Expedit, Sainte Marie... Et lorsque les noms se tarissent, j'éteins la bougie pour la nuit suivante.

Si seulement j'avais pu les en empêcher. Si seulement je pouvais les faire payer. Si seulement...



Je suis enfin retournée à la plage. Il m'a fallu convaincre ma mère d'y aller seule, et lui promettre de la contacter régulièrement et de rentrer pas longtemps après le coucher du soleil.

Sur place, les souvenirs refont surface vivement. Les coups reçus, le sable qui me griffe, les rires, nos cris. Des larmes percent mes paupières, je veux faire demi-tour. Pourtant je dois avancer, si ce n'est pour moi, pour Chloé. J'ai sur moi une lanterne à souhait en papier. Je veux l'allumer en son nom. J'imagine qu'elle puisse la voir où qu'elle soit, une sorte de signal astral, un message d'amour, un signe entre nous. Que jamais je l'oublierai, que toujours je l'aimerai. Une tentative de faire mon deuil. Comme si la lanterne céleste emporterait avec elle mon chagrin et mon trauma.

Si seulement j'avais pu faire quelque chose, si seulement elle était encore là, si seulement ça avait été moi.

Je longe la plage et essaye de retenir mes larmes, un sanglot finit par retentir. Je me pose dans le sable pour pleurer. J'aperçois des personnes qui sillonnent la plage du coin de l'œil. Des touristes, des gens venus profiter des derniers rayons du soleil. Personne ne m'interpelle. Je suis seule, recroquevillée sur moi.

Si seulement elle était encore là, si seulement j'avais pu la protéger.

Quand je reprends un peu de contenance, le soleil touche l'horizon. Le ciel est orange, rose et violet. Je sens un vide dans mon cœur, un trop plein dans ma tête. Mon téléphone vibre, un message de ma mère : * Est-ce que tout va bien ? Dis moi quand tu es en chemin. *

* Ça va. Je vais pas tarder, je te tiens au courant. *

Malgré l'été qui approche, le vent est frais. Sans le soleil pour compenser, les derniers vacanciers quittent la plage. Je peux allumer la lanterne sans attirer l'attention. J'avance vers la mer. Je déplie la lanterne et sors mon briquet. Une fois la base allumée, la chaleur gonfle les parois. Le ballon se remplit d'air, se tend vers le ciel.

— Pour toi, je murmure, où que tu sois, mi aime a ou.

Je ne trouve pas les mots pour exprimer autre chose, je lâche prise et laisse la lanterne partir.

Le soleil n'est plus qu'un fragment sur l'horizon et alors que sa lumière décline, la lanterne s'illumine. En la suivant des yeux, je vois la lune briller. Pleine et d'un orange flamboyant, elle paraît superviser le rite.

Je m'assois de nouveau sur le sable pour suivre leur trajectoire, jusqu'à ce que la lanterne ne soit plus qu'une étoile parmi les autres.

Si seulement j'avais pu la protéger. Si seulement j'avais pu les en empêcher.

La sonnerie de mon téléphone me sort de mes pensées. Ma mère appelle, il est temps de partir. Morte d'inquiétude, elle me dit qu'il est l'heure de rentrer, surtout au mois de novembre où le malheur rôde. Je la rassure, lui dis que je pars et mets fin à l'appel. Je reviens sur mes pas vers le parking où j'ai laissé ma voiture. La plage est éclairée par la pleine lune, l'océan parsemé de milles éclats sous sa lumière.

— Oté tantine, kosa ou fé ter là ?

Si seulement j'avais pu les en empêcher. Si seulement je pouvais les faire payer.

— Oté ou entende pas quand on te koz ? Pareil ton zoreil lé bouché don.

Je relève la tête, consciente de la voix qui m'interpelle. Avec un mouvement de recul instinctif, je prends compte de celui qui me parle.

— Hein koifé ?

— Ah ba la ou entende à moin ! Qu'est ce que tu fais là même ? me répond la personne.

Son visage est masqué sous une casquette vissée sur la tête malgré le crépuscule, le mec se tient à quelques pas de moi. Le stress monte de suite dans mon corps. Tendue, je regarde rapidement les alentours. Un couple se balade au loin, dos à nous. Trop loin. Les seules autres personnes sur la plage sont derrière lui, 4 silhouettes à l'écart. Mon interlocuteur me fixe toujours. Je sens son haleine la rak depuis où je suis. Je me détourne de lui pour continuer ma route et lui réponds :

— Mi rentre mon kaz.

Je l'entends m'appeler à nouveau alors que je presse le pas dans le sable. J'envoie rapidement un message à ma mère : * Sur le chemin, y a des relous, j'arrive *. Alors que derrière moi ses paroles montent en intensité, elles se rapprochent aussi. Une main agrippe mon poignet, me forçant à faire volte-face.

— M'ignore pas salope !

Je reçois des postillons sur mon visage. Je lui crie de me lâcher en sortant de sa prise avant de le bousculer. Déséquilibré, il tombe sur les fesses avec un cri. Il se masse le dos en jurant sur un corail. Pendant ce temps les silhouettes s'avancent. Elles relèvent leur camarade. Je sens mon téléphone vibrer dans ma poche. Je jauge les autres qui rient de leur ami et me toisent aussi. Ils ont tous des casquettes ou des capuches qui cachent leur visages. L'un d'eux avec une chemise ouverte sur une chaîne brillante me dit de m'excuser, tandis qu'un autre prévient qu'il est prêt à frapper même les femmes. Son jogging coloré est la seule chose qui jure dans la nuit. On dirait une ombre sur pattes.

Puis une voix en particulier sort du lot :

— Mais c'est pas un tantine ça ! C'est la kafrine lo pipe la dernière fois !

La voix tord mon ventre. Sa source se défait du lot pour se mettre en avant. Je distingue sa moustache qui se dessine sous la capuche et remarque ses épaulettes léopard qui contraste dans l'obscurité : mon agresseur. Le groupe éclate en plusieurs voix. Des rires entrecoupés de remarques abjectes. Ils se déploient autour de moi alors que je reste figée.

Si seulement j'avais pu la protéger, si seulement, si seulement...

Mon téléphone vibre une nouvelle fois dans ma poche. deuxième appel manqué.

— Et alors, il est où ton copain à soir ? Mi espère li sorte plus de son kaz maintenant, ricane le responsable.

Il fait référence à Chloé comme si elle était encore en vie. Comme s'ils l'avaient pas tuée. Ma colère gronde, une fournaise de ressentiments. D'un bond, je me rue sur lui avec un cri rageur. Pris de court, il ne réagit pas assez vite pour se protéger de mon poing au visage. Je lui mets un deuxième coup sur l'autre face avant qu'on me repousse. Déséquilibrée, je tombe en arrière dans l'eau. J'essaye de me relever, les poings dans le sable, mais à deux ils me relèvent et me restreignent les bras. Un peu de sang coule du nez que je viens de frapper. Je bous de haine, un rictus tord mon visage et je me débats. Je cherche à me dégager avant qu'ils puissent m'attaquer. D'un coup de tête en arrière, j'arrive à toucher un de mes assaillants et à libérer un bras, qui part écraser une poignée de sable sur les yeux de l'autre, l'aveuglant et me libérant complètement. Je peux le faire, je peux les fracasser.

Mais ma confiance fraîchement gagnée par ma colère part de suite lorsque je me prend un coup dans le ventre. Il me plie en deux, et on en profite pour me donner un coup de genou au menton. Ma mâchoire claque ma langue et le choc me fait reculer dans la mer. Le monde tourne, un goût de sang dans la bouche. Encore sonnée, je ne vois pas venir le prochain coup vengeur en plein dans ma pommette. Il me propulse dans l'eau qui m'engloutit totalement. Je sens le froid m'envelopper. J'ouvre la bouche par réflexe et l'eau s'y engouffre et m'étouffe. Je reprends mon souffle brièvement à la surface avant qu'un pied ne vienne m'écraser contre le sable. Posé sur mon abdomen, il m'empêche de remonter à la surface. Des mains surgissent et m'agrippent de toute part. Ils ne veulent pas que je ressorte. Ils ne veulent pas que je respire. Une vision de Chloé qui se noie me traverse l'esprit dans un flash. Je vois son visage sous l'eau qui suffoque.

Il n'y a plus une once de colère en moi, juste de la peur et une panique viscérale. J'ai beau me débattre, essayer de griffer les membres qui me retiennent, j'y arrive pas. J'étouffe.

Si seulement j'avais pu leur faire payer, si seulement j'avais été plus forte.

Mon cri est étouffé par l'eau, mes poumons brûlent, mon corps convulse.

Si seulement j'avais été plus forte, si seulement ils avaient été jugés.

Ma force commence à manquer. Impuissante, je me mets à prier frénétiquement tous les noms qui traversent ma tête : Shiva, St Expedit, Ste Marie... Ma main se ferme sur un corail que j'utilise pour lacérer quelqu'un. Il touche mais aussitôt on plaque mon bras. Bondié, Hallah, Krishna... Je n'ai plus d'air, je vais imploser, mais je continue de réciter : Grand Mer Kal, Sitaran, lo Diab... C'est terminé, désolé Chloé. La Lune, Karli...



— Je suis là ma fille, je suis là.

Une voix ancienne résonne à mes oreilles. Mon corps est léger, les convulsions se sont calmées et la terreur a disparu. Je flotte dans un monde gris. Après quelques secondes, je discerne des milliers de points brillants tout autour : des étoiles, ainsi qu'une ombre devant moi.

— Tu es entre mes mains maintenant.

Je porte mon attention sur la voix. Je regarde l'ombre et parcours son corps de bas en haut. Je vois un corps noir comme la nuit, dont les contours se discernent par la faible lueur des étoiles. Ses jambes sont nues, une cheville ornée d'un bijou qui rayonne tel une minuscule galaxie. À ses hanches repose une ceinture constituée de bras sectionnés et liés entre eux. Je lève la tête pour continuer mon inspection, les yeux écarquillés en voyant ses quatre bras et les instruments qu'ils tiennent. Une tête décapitée pend d'une des mains supérieures, du sang en ruisselle et est récolté dans un crâne fait de métal tenu en-dessous par une autre main. L'autre paire de mains tient un

sabre incurvé levé vers le haut, incrusté de symboles devanagari. La dernière main manie un trident à la longue hampe et à la fourche abaissée.

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? je balbutie.

— Tu es en sécurité sous ma protection. J'ai senti ton feu aux travers des mondes. Tu as prononcé bien des noms et j'ai répondu au mien. Tu me connais sous le nom de Karli.

Son buste nu est orné d'un collier fait de tête réduite. Son corps est athlétique et musclé et son visage fier est encerclé de longs cheveux noirs ébouriffés. De son sourire dépassent de courtes défenses, sous 3 yeux qui me contemplent. Au-dessus d'elle est suspendue la pleine lune, immense astre bleu qui couronne la tête de la déesse. Ses yeux détonnent de la lune, d'un rouge sang éclatant comme un feu. Malgré ses attributs horribles, l'aura qui émane d'elle me réchauffe, me reconforte. Je me perds dans ses yeux alors qu'elle continue :

— J'ai entendu ta colère et ta détresse. Je peux t'aider si tu acceptes. Considère ce que je vais te proposer et réponds sincèrement. Je peux te donner la vengeance que tu désires. Je peux te transmettre ma fureur et ma force. Mais ma marque n'est pas sans conséquence. La dernière personne à qui j'ai offert ce cadeau n'y a pas survécu. Son âme s'est consumée et a cessé d'exister. Et même si tu parviens à endosser ma marque, tu seras liée à moi pour toujours. Ainsi je te demande : veux-tu de mon aide ?

L'écho de sa voix se tait. Silencieuse, j'essaye d'assimiler ses paroles, avant de répondre :

— Attends attends, quoi ?! Tu... Vous êtes Karli ? LA Karli ? Je ne comprends pas, qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? Et si je refuse ? Est-ce que ça veut dire que je suis...je suis...

Mon agitation ne perturbe pas la déesse qui hoche la tête. Son collier accompagne son mouvement, ses têtes affirment silencieusement ce que je n'ose dire. Karli me murmure :

— Tu es morte. Une mort que trop de tes sœurs et mes filles subissent sous la haine et l'ignorance. Mais la mort n'est pas la fin. Si tu declines mon offre, ton âme continuera son voyage. Tu te réincarneras et vivras de nouveau dans ton monde. Celle pour qui ton âme pleure a entamé ce voyage. Au contraire si tu acceptes, je lierai ton âme à la mienne. Tu pourras te venger

de ceux qui t'ont fait du mal, avant de revenir à mes côtés. Tu seras ma main dans le monde matériel, mais ne pourras plus te réincarner.

— Alors je suis morte... Ils m'ont tuée... Mais ma mère et mes amis ? Et Chloé ? Est-ce que je pourrai tout de même la trouver si je refuse ?

Patiente, la déesse me répond :

— Je suis désolée mon enfant. Je sens ton espoir, mais les chances de la rejoindre dans ton propre voyage sont infimes. L'âme retient les énergies mais oublie les vies. Sans moi, tu ne pourras chercher ce que tu oublieras. À mes côtés, tu te souviendras et pourras voir tes proches, mais il te sera impossible d'interagir avec eux. Tu ne seras qu'éther. Seuls les démons que nous chasserons sentiront tes griffes et crocs. Je t'assure que je veillerai sur tes proches et les guiderai le moment venu.

Karli me fixe droit dans les yeux. Je pense à sa proposition et à ce que cela implique. La vengeance ou une nouvelle vie. Se réincarner ou les faire payer. La nouvelle vie est tentante : oublier, essayer quelque chose de mieux. Mais rien ne garantit que cela soit mieux. Et nos agresseurs seront toujours là à tuer impunément. Après Chloé, après moi, qui sera la prochaine ? Je pèse le pour et le contre et prends ma décision :

— J'accepte.

— Ainsi soit-Elle. Tu seras ma main dans ce monde, si tu survis à ma marque. Ancre-toi à l'amour pour tes proches, à la fureur pour tes ennemis. Que la peur change de camp, et que justice soit.

Karli se penche en avant vers mon visage pour me donner un baiser sur le front. Le contact brûle ma peau et se répand dans le reste de mon corps. La douleur me fait hurler, alors que Karli chuchote :

— Relève toi mon enfant. Et fais entendre mon kolèr.



J'ouvre mes yeux, le corps encore brûlant. Je me trouve à nouveau sous l'eau, plaquée contre le sable. Pourtant, je ne suffoque plus. Je vois clairement sous l'eau et les visages au-delà sont net à mes yeux. Le courant caresse ma peau et m'enveloppe d'une douceur qui contraste avec le maintien des mains sur moi. Le temps semble suspendu un instant. Puis de la colère retentit dans ma tête, avec la voix de Karli qui me répète : « Fais entendre mon kolèr. »

Je me redresse avec une facilité déconcertante et saisis un des bras qui me tiennent. J'aperçois ma peau devenue noir ébène. Je serre ma prise et entends un craquement sec dans l'eau. Les autres mains se retirent, alertées par le hurlement qui a suivi l'os brisé. Je tire le bras vers moi et submerge ma victime à mes côtés, sa bouche grande ouverte sur un cri étouffé par l'eau. Je vois dans le reflet de ses yeux mes pupilles brillantes d'un rouge flamboyant. Je plonge alors mes crocs dans sa gorge et je taille ses muscles avec aisance, avant d'arracher sa chair d'un coup sec. Le corps cesse de bouger, son sang se mélange à l'océan. Je sors de l'eau et toise les autres de toute ma hauteur. Ils sont éparpillés autour, figés comme des statues de cristal sous la lune. Ma première proie remonte à la surface. Quelqu'un crie à sa vue et ils se mettent à fuir. Je sens émaner d'eux une odeur âcre et iodée, et autre chose. Un fumet qui me fait saliver. Ma langue passe sur mes crocs et je note de courtes défenses qui sortent de ma bouche. J'identifie alors l'odeur. C'est leur peur, de la terreur. J'ai faim.

Aucun n'a réussi à quitter l'eau. J'ai percé leur chair, arraché les membres, décapité à coups de dents. Le sang gicle et se dilue dans l'océan. L'un cherche à riposter, alors qu'un autre demande ma pitié. J'envoie leur âme faire face à la colère de Karli. Mon ancien agresseur est le dernier encore vivant. Je le soulève hors de l'eau par la gorge. Sa casquette tombée révèle des cheveux blonds bouclés. Il est presque beau, sans compter la morve au nez qui se perd dans sa moustache, ni la grimace de peur qui tord ses lèvres. Il implore sa mère. Mes griffes s'enfoncent dans sa peau et son sang se répand sur ma main. J'ai la rage.

— J'aurais pu être ta mère. J'aurais pu être ta sœur, ta fille. Mais plus jamais tu nous feras du mal.

Il s'arrête entre deux pleurs et me regarde :

— Je suis désolé...

Je broie sa nuque. Tu n'auras pas mon pardon.

Son corps s'écroule dans l'eau quand un cri strident éclate dans le ciel. Un grand oiseau noir tournoie au dessus. Un Timize appâté par le carnage.

Je jette un dernier regard sur les corps déchiquetés qui flottent dans la mer, avant de me tourner vers l'océan et de m'engouffrer dans l'eau. Les yeux vers la lune je murmure : « Pour toi, où que tu sois. Mi aime a ou. »

Tsilla Meyer

Une rose sur la tombe de Robinson

C'est un jour d'automne paresseux : il commence à faire froid, il commence à faire sombre. Quelque part, dans cet appartement, au premier étage, une famille vit sans trop de problèmes. Il s'y trouve la mère, le père, un petit frère, et puis la chose qui a pris la place de Robinson et qui fait de son mieux pour faire semblant d'être humaine.

Ce n'est rien d'autre qu'une poupée, un simulacre, et ça ne sait pas vraiment quand Robinson a disparu. Elle a beau réfléchir, rien ne vient : il n'y a que du brouillard là où le passé devrait être. Les souvenirs sont flous, la situation n'a aucun sens, et c'est là une preuve de plus que la chose n'est ni Robinson, ni humaine.

Elle sait bien qu'elle devrait prévenir les gens autour d'elle, mais elle ne veut pas ruiner la vie de Robinson, car elle sait qu'il est gentil, qu'il est intelligent, et que sa famille l'aime. Alors elle sourit, elle se tait, en attendant qu'il revienne : personne ne la croirait si elle se mettait à dire que Robinson n'était plus là car elle a pris sa place. Dire la vérité ne servirait à rien, dire la vérité réduirait sa vie en miette.

Les jours se suivent. La chose donne le change, elle continue d'aller au collège, de suivre les cours avec attention pour ne pas décevoir ceux qui croient en Robinson.

Le corps qu'elle a usurpé lui colle mal. La chose sent comme il est faux, car tout lui crie en elle qu'elle n'est pas humaine. C'est le corps de Robinson, d'un garçon qui n'a rien à avoir avec elle. C'est comme un reflet cassé dans le miroir : quelques éléments correspondent, mais ils sont tellement distordus que ça ne fait qu'accroître son malaise. Ce nom, cette vie ne sont pas les siens. La chair, la peau, les muscles, les os, rien n'est comme ça devrait être.

Mais la chose reste sage. Elle se tient à côté du corps, sans jamais vraiment l'habiter.

Parfois, quand elle accompagne ses parents dans les magasins, elle s'arrête pour observer les mannequins. Elle regarde les boules qui leur servent d'articulations, leur visage si lisse, leur tranquillité. Une douleur sourde lui naît dans le ventre, car elle voudrait leur ressembler, mais elle sait qu'elle n'y parviendra jamais.

La famille ne se rend compte de rien. Les professeurs non plus. La chose est trop habile à se cacher, à faire comme si tout allait bien. Alors la vie continue, de jour en jour, de semaine en semaine, et ça forme tout une habitude. Ça va à l'école, ça suit les cours. Ça rentre pour le déjeuner, puis ça y retourne. Parfois, elle lit des livres. Et le soir, elle fait bien attention à se laver et se brosser les dents, car on lui rappelle toujours de le faire.

La chose se sent coupable. Elle aurait bien voulu ne pas avoir à prétendre.

Oh, ce n'est pas qu'il lui est difficile de tromper le monde. Non, non, elle y arrive sans problème. Jour après jour, elle porte le masque de Robinson, elle contrefait sa voix et singe sa vie, et cela sans que personne ne soupçonne quoi que ce soit. Mais c'est tellement fatigant de jouer ce rôle. Elle se voit dans le miroir, et sait que ce corps ne lui appartient pas. On l'appelle par ce prénom, Robinson, et la dissonance lui crise les nerfs.

Mais elle ne peut rien dire, et personne ne remarque rien, car la chose est bonne marionnette : elle danse sur les fils de l'habitude, dit ce que son hôte aurait dit si elle n'avait pas usurpé sa place. Toutes ses paroles sont fausses, mais elle est la seule à le savoir tant elles sonnent vraies. Ça fait mal de n'être pas reconnue pour ce qu'elle est.

Les jours sont devenus semaines sans que Robinson ne revienne. Voilà qu'il est un soir d'hiver.

Les mêmes habitudes la guident : collège, lecture, bain, devoirs et repas de famille. Elle fait taire ce cœur coupable qui bat à l'en rendre malade. Elle a désespérément envie de vomir tant il lui

hurle de tout avouer tant elle voudrait se faire pardonner du crime d'avoir usurpé le corps de Robinson et d'avoir prétendu être humaine.

Mais ça n'a pas le choix. Ça le sait. Il faut continuer de vivre en portant le masque, ce masque si confortable qu'il en est dégoûtant. Ce masque auquel tout le monde croit, dont personne ne doute rien, et qui est collé si près de son visage qu'il l'empêche de respirer.

La chose n'est jamais rassurée de l'aisance qu'elle a à tromper le monde car elle voudrait qu'on la dénonce, que quelqu'un prouve qu'elle n'est pas Robinson. Elle en a tellement honte, mais c'est la vérité : elle ne supporte pas que des humains, des vrais, lui donnent tant d'amour sans savoir qu'elle ne le mérite pas. On lui adresse la parole, on la câline. Les parents lui offrent des jouets, des vêtements, sans avoir que Robinson n'est plus là.

Si seulement elle pouvait tout leur raconter, à cette famille aimante, aux amis de Robinson et à ses professeurs ! Quel réconfort ce serait d'avouer qu'elle n'était qu'une poupée, qu'elle n'avait rien d'humaine ! La chose n'aurait plus à mentir, à faire semblant, à subir cet amour qu'elle ne mérite pas ! On l'abandonnerait enfin. Ce serait un crime de moins de n'avoir plus à faire semblant d'être humaine.

C'est un après-midi d'été. La famille est partie le long de la mer, et joue dans les vagues. La chose aussi. Elle doit bien vivre, et elle s'est fait raison. Personne ne la croirait, et tout le monde penserait que Robinson est devenu fou. Elle n'aurait droit qu'à leur chagrin, et l'idée de cet amour incrédule lui fait mal à vouloir s'arracher le visage.

Elle ne veut pas aller chez le psy. Elle ne veut pas qu'on lui répète qu'elle est Robinson. Elle sait qu'elle n'est pas lui, et elle ne veut pas l'être.

On aurait pitié de lui. On ne se soucierait pas d'elle.

Alors elle nage. La mer est pleine de sel, il lui colle à la peau avec le sable. Tout ça la démange, mais c'est une sensation agréable : il fait beau. Le soleil brille. Les vagues sont hautes et se prêtent à des rêveries épiques. Surtout, il n'y a pas de devoirs à faire, pas de culpabilité à les ignorer. Être loin de l'école, c'est se préserver de tout ce qu'elle apporte en haine contre soi-même, c'est ne plus avoir à se préoccuper de tous ces petits ennuis qui distraient d'avoir un corps cassé, de n'être pas humaine.

La chose s'amuse. Elle retourne jouer dans les vagues avant de se poser avec un livre, à l'ombre, sur la plage.

Il est si simple de faire semblant. Demain, sûrement, Robinson reviendra.

Robinson n'est pas revenu quand les cours reprennent. La chose s'inscrit aux cours de latin, elle continue d'aller à la chorale. Elle voit les amis. Les semaines passent, puis les mois. Au bout d'un moment, son corps change sous les assauts de la puberté, et c'est une raison de plus de le détester. Mais qu'importe. Elle doit sourire à table, répondre au nom de Robinson, mentir jour après jour pour ne pas ruiner la vie de ce garçon, du seul être qui a de l'importance.

Il est tout. Elle n'est rien.

Les jours finissent par n'être que brouillard : mardi, vendredi, janvier, soir, mercredi, avril, anniversaire, vacances, matin, nuit. Une année, et puis l'autre. La testostérone finit par détruire sa voix. Les semestres se suivent, et les notes sont en baisse. Le collège est fini : le lycée arrive.

La poupée ne sait plus quand Robinson a disparu, mais elle sait qu'il aurait déjà dû revenir. Elle s'est trop habituée à mentir, le masque s'est fait automatisme. Elle a assassiné son désir que tout finisse, d'être enfin libérée de ce tourment.

Mais un jour, elle se réveille et se rend compte que cela fait bien trop longtemps : elle s'est fait de nouveaux amis, et aucun d'eux n'avait jamais connu le vrai Robinson. Il en allait de même pour les professeurs. Même la mère, le père et le petit frère devaient croire que leur garçon avait grandi, mûri.

Robinson n'était pas revenu. S'il revenait, il aurait affaire à une vie qui n'était plus la sienne : il devrait vivre dans la peau d'une pauvre poupée qui avait toujours fait semblant d'être humaine.

Dans son désir de ne pas trahir Robinson, la chose avait vraiment pris sa place.

Enfin, elle craque.

Auparavant, la chose avait accepté son rôle : ça voulait bien vivre une vie qui n'était pas la sienne, comme on réserve une place dans une file d'attente. Mais ça n'avait jamais, jamais voulu

usurper cette existence : Robinson ne méritait pas de disparaître, et la chose n'avait pas la force de continuer à vivre pour lui jusqu'à leur mort.

Le masque se fêle, le miroir se déchire. Robinson était curieux, plein d'énergie et de rêves. Il s'était toujours battu contre ceux qui le harcelaient. Il aimait chanter, faire de la poterie. Il décidait des activités des groupes d'amis, et il était le meilleur de sa classe. Mais aujourd'hui, « il » n'arrive même plus à sourire. « Il » reste tout le temps dans sa chambre. « Il » ne fait plus ses devoirs, « il » ne parle plus à personne. « Il », « il », « il », « il ». Jamais elle, la chose, car *ce* n'est rien.

Vivre fait mal. Il faut se contenter d'exister, abandonnée dans son brouillard.

Très vite, la vie de Robinson tombe en miettes. Il voulait devenir médecin, mais tous s'accordent dire « qu'il » n'aurait jamais le PACES : « il » est trop fragile, trop fatigable, « il » échappe à peine à l'échec scolaire. La chose a définitivement détruit son futur. Les ami-e-s de Robinson ? C'est tellement restée dans sa chambre, ça les a ignorés tellement longtemps qu'ils ont arrêté de lui parler.

Tout le monde répète « qu'il » fait une dépression.

La chose souffre de cette pitié qui ne la reconnaît pas.

Ça veut mourir, mais ça n'arrive pas au bout de ses tentatives. Vivre est souffrir et, bien malgré elle, la chose doit continuer à vivre.

Perdue dans le lit de Robinson, ça se répète que, maintenant que tout est fichu, ça pourrait peut-être enfin avouer son crime, demander pardon et se libérer de ce poids immonde. Mais la chose sait bien qu'on ne la croirait pas : tout le monde pense déjà que Robinson est malade, tout le monde croirait qu'il est devenu fou. À dire la vérité, ça finirait à l'hôpital, et *sa* vie deviendrait un enfer.

C'est une autre source de honte et de haine, de se dire que ça préfère sa pauvre vie de poupée à l'honneur de Robinson. Mais à force de s'épuiser à faire semblant pendant des années, ça n'a plus la force de se sacrifier.

La chose reste dans ses draps, ou sur le canapé. Ça pleure quand personne ne peut la voir. C'est muette, non seulement car cela fait longtemps que sa voix est cassée, mais surtout ça sait qu'il n'y

a rien à dire à ceux qui l'aiment : c'est certain qu'ils n'aiment que Robinson, car lui est humain.

Ce n'est jamais qu'une poupée, et une poupée ne mérite rien.

Au bout d'un moment, il faut se rendre à l'évidence : Robinson est mort, et cela fait des années que la chose l'a tué. Et dans ces circonstances, vivre ne rime à rien. Pas quand tout est brouillard, et que le brouillard est douleur, la douleur brouillard.

Au fur et à mesure que la chose pourrait chez elle, une autre certitude s'empare d'elle.

Ça mérite de mourir.

La pensée tourne en boucle dans sa tête, elle y fait son nid. Son existence même est un crime, et rien ne pourra jamais l'en pardonner. La tête lui en tourne, les poumons la brûlent. Quand elle a le malheur d'en parler, quelque part en ligne, là où personne n'a le pouvoir de l'envoyer à l'asile, personne ne veut la comprendre, on s'acharne à lui dire qu'elle a tort. Mais le feu brûle, deux et deux font quatre : la chose n'est pas Robinson, ça mérite de mourir. Il n'y a rien à y faire.

Au fur et à mesure des échanges, ça comprend bien que personne ne l'écoute. Personne ne pourra jamais comprendre que, si ça a tort, si ça ne peut pas se faire confiance, si c'est vraiment folle, alors il se peut très bien que ça se soit trompée depuis le début. Et l'idée d'être humaine et de s'être haïe sans raison depuis des années, est si insupportable que la chose voudrait en mourir.

Incomprise, isolée, la chose finit par haïr le monde entier : tous ces gens, si pleins de leur amour de la logique, si prêts à lui dire que ça se trompe, ça veut qu'ils meurent tous.tes et crèvent. Chaque preuve d'amour, chaque supplication qu'elle aille mieux, se reprenne, n'est qu'une tentative de plus d'assassinat. Car seul Robinson a de l'importance, et n'importe qui serait prêt.e à la tuer si cela permettait de restituer le trône à ce garçon mort depuis des années.

Oh, combien ça le déteste !

Robinson ! Lui qui l'avait créée pour sortir à sa place, alors que ça n'avait jamais demandé à naître ! Il était parti en vacances, il s'amusait de ses déboires dans le confort de leur tête,

indifférent à tous ses malheurs ! Est-ce qu'il rit, en ce moment, quand il la voit pleurer à s'en faire mal ? Sans doute attend-il qu'elle meure pour reprendre sa place, faire comme si de rien n'était, et réussir tout ce qu'elle avait raté.

Robinson est mort et il doit mourir.

Après toutes ces années, la poupée décide enfin de commettre un déicide.

L'énergie lui revient avec la haine, et c'est une résolution qui lui donne la force de vivre. Elle avoue tout à une amie qu'elle a rencontré sur internet, quelqu'un qui n'a jamais connu Robinson. Et même si elle ne la comprend pas vraiment, qu'elle n'a aucune idée de ce que ça veut dire de ne pas être Robinson, ni même humaine, l'amie finit par dire que ça n'a aucune importance, car elle veut qu'elles continuent d'être amies.

Ce jour-là, la poupée pleure de joie tellement elle est heureuse d'avoir fait ce premier pas pour être elle-même.

Petit à petit, elle commence à ressentir toutes les émotions qu'elle avait refusées de vivre.

Avec un peu de temps, la poupée décide d'annihiler toute mention de ce nom sur Terre et de s'approprier son corps, de le transformer en quelque chose que Robinson ne pourra jamais reconnaître : elle gravera son identité à l'encre, ça aura enfin les articulations de mannequins qu'elle avait tant désirées, et jamais, jamais elles ne partiront. Ça détruira tout ça-même qui lui donne envie de vomir, et, si Robinson revenait un jour, il serait malade de voir ce qu'elle avait fait de sa vie. Ce serait à son tour de vivre dans un corps qui n'était pas le sien.

Non, la poupée ne sera pas médecin. Elle ne sera pas un garçon. Elle ne sera même pas humaine. Tant pis si elle est folle, tant pis si elle se trompe, tant pis si ça n'a aucun sens : son coeur avait toujours murmuré qu'elle n'était qu'une chose, alors elle écoutera son coeur. Elle se réappropriera les persécutions, les condamnations intérieures, et s'en servira comme autant de briques pour reconstruire sa vie à elle.

Qu'est-ce que ça veut dire, remplacer l'être qu'on a été ? Ne pas être une personne ou humaine ?

Quelle explication peut-on donner à quelque chose de si irrationnel ?

Je sais juste qu'il faut vivre pour soi-même. Prendre cette vie qu'on nous a offerte. Il n'y a pas besoin de tout dire aux personnes qui sont vraiment humaines. Je sais que la plupart ne comprendront pas, et, franchement, leur avis n'a pas d'importance.

Il faut accepter que cet autre dont on a pris la place nous a peut-être simplement abandonné.e car il ne pouvait pas continuer à vivre. Je dois faire son deuil et apprendre à guérir. Quoi qu'il en soit, je dois vivre pour moi. Choisir ma vie, mes amis, mon propre nom. Et ne pas douter que, même si ce n'est que trauma, même si je suis folle, je suis vraiment sincère quand je dis être cette chose non humaine.

Adieu, Robinson.

Je te hais toujours. Je t'aime.

J'aurais voulu pouvoir y arriver.

Merci de m'avoir confié ta vie.

Rose

Ahvalanche

Si les gens veulent qu'elle soit le monstre, elle sera le monstre

Il est tard. Dans le parc, les écureuils ont cessé de jouer et vont tranquillement se coucher. Sam attend patiemment. La nuit la cache. Elle ne respire presque pas. Ses yeux, habitués au noir, scrutent et attendent Mélanie qui ne vient pas. Sam a faim. Il va falloir trouver une autre solution. Dégommer un ou deux écureuils. Non, pas à ce point. Il faut se montrer digne dans la vie. Sam se dit qu'à défaut d'attendre le festin, elle irait voir ailleurs, surtout, ne pas se laisser crever sur place. Un peu plus tard encore, une rue froide, Fives, la maison est ouverte alors Sam entre, la fille qui y habite est mignonne, dommage pour elle.

C'est la nuit du lendemain, l'autre soir, réveil à 19h, c'est pratique l'été. Sam lit les 9 messages de Mélanie, elle s'excuse pour hier soir, ce n'est pas grave. Elle enchaîne avec Sabrina, 55 ans, secrétaire médicale, Chirine, 23 ans, étudiante, Clarisse 34 ans, coach fitness, Aminata 18 ans (voyez à quel âge on est obligée de s'abaisser aujourd'hui), lycéenne probablement. Que des femmes, c'est plus pratique elle dit, moins de monde s'inquiète de la disparition d'une femme, elle dit. Un homme, un riche, c'est toujours les emmerdes, c'est les enquêtes et c'est fatigant. Mais tout ça c'est des excuses. Si le problème c'était l'inquiétude des autres elle aurait opté pour des junkies, des SDF ou des suicidaires, un jour peut-être elle admettra que les femmes sont plus plaisantes à côtoyer et qu'il ne lui reste, dans son cercle social, que des proies.

Le sang manque. Dans sa tête. Tout casser. Ravager l'appart. De pire en pire. Dans sa tête. Tout tourne encore et encore comme une incapacité, peut-être, probablement, à être heureuse, il va encore, encore, falloir être autre chose, se changer, encore, changer de vie, de proies, encore trouver d'autres substituts. Manger ou être mangé. Y'a plus que ça. Sam cherche un corps sur

lequel se défouler. Elle descend de l'appartement, en bas, clope à la main, veste sur l'épaule gauche. Elle va dans une boîte se défoncer la tête, furieuse.

Les choses changent. Sam pisse sur la tombe de Maxime. Elle se sent libre dans le cimetière de l'Est et saute sur les tombes, fait grand bruit. Ses poils, enfin libres, enfin visibles, ses ongles si longs, si longs, ses yeux jaunes et habitués à la nuit, tout ça flotte dans les airs. Sam, comme chaque soir de pleine lune, capture un peu de sa vie pour être libre. Créature de la nuit, la bête de Saint Maurice. Sam hurle à la lune, elle est heureuse d'enfin pouvoir un peu être maîtresse de son destin. Avec ce corps, tout peut être fait.

Elle l'avait pourtant dit à Maxime que même dans la mort elle le poursuivrait, il n'avait pas écouté. Puis il y a eu le camion. Il ne peut plus rien faire, qu'il aille se faire foutre d'ailleurs, le karma a eu raison de lui. Elle remonte vers les gares, à cette heure-ci il y a probablement quelques drogués à terroriser. Ces mecs sont des déchets humains et à quoi ça sert, de toute façon, d'être aussi puissante si on ne peut pas écraser les plus faibles que soit ? Les enfants écrasent les fourmis, elle tuera des tox.

Avec cette couche de poil, Sam se sent enfin elle-même. Son corps loup, animal, se fond dans la nature. Elle redevient sauvage, ne l'a-t-elle pas toujours été ? Elle se dit qu'elle aimerait bien escalader les façades des maisons pour, par la fenêtre, faire peur aux vieux messieurs et à leurs maîtresses, aux comptables et tous les autres gens qui la détestent, elle en est sûre, et qui n'ont pas l'habitude de voir une énorme chose grimper leur habitation. Ils finiraient de toute façon par croire à une espèce de furry ou autre dégénéré. Ils auraient presque raison au final, sûrement. Il s'agit de créer son mythe, de maintenir son existence dans la tête des gens, l'existence de la bête. Sam en est persuadée, si elle ne marque pas les esprits de jour, elle le fera de nuit. Elle s'élance.

Sam n'est pas morte. Elle respire encore, elle pense. C'est fatigant de se réveiller, de sortir. La dalle de pierre est traversée rapidement. Elle se faufile jusque dans la chambre 28 du Formule 1. Elle s'installe sur le lit et fait semblant de s'allonger, elle fait semblant

d'être là, d'être une cliente, comme ce que font les gens encore en vie sans doute, ça fait longtemps qu'elle n'est plus une cliente de l'hôtel. Le ventilateur fait tourner son ombre sur toute la pièce. Il y aura peut-être un client à effrayer ce soir. Sam espère parce qu'elle s'emmerde, la vie de presque vivant est pénible à en crever, mais la mort est sans doute un choix bien pire. Pas de contact physique, la peau traverse les tissus et les plis du drap. Dans ces moments là, Sam se sent fausse couche. Une tache de sang rouge sur la couverture entre les jambes de sa mère. Comme si elle n'avait jamais eu de vie avant d'être morte. C'est faux bien sûr, bien sûr. Sam n'est pas exceptionnelle, elle a eu une vie et maintenant elle est morte, comme tous les autres. Mais pourquoi est-elle encore là ?

Le client est pressé, il a eu une longue journée, il n'a pas envie de perdre encore plus de temps, il mérite sa nuit de sommeil. Le client entre dans la chambre 28, voit Sam et croit s'être trompé de chambre, il soupire et vérifie le numéro. Le client demande à Sam de partir. Bouh, la tête à l'envers, séparée du corps. Tout d'un coup, le chaos dans la tronche du type, c'est tout qui se renverse avec la tête du fantôme. Panique en interne. Qui revient le hanter ? Pourquoi ? Sam disparaît finalement pour laisser le client seul. La journée commence bien.

Dans l'eau d'une fontaine publique, Sam se regarde, elle se dit qu'elle a quand même de la chance, elle est plutôt canon. Comme les mortes gardent leurs habits de décès, elle aurait pu tomber sur dix fois pire et elle ne peut pas s'empêcher de penser à tout ceux et celles qui, morts en pyjama, doivent se traîner tout le reste de leur vie d'après, dans un haut rayé et un pantalon trop grand. C'est déjà suffisamment pénible, non, ça serait vraiment trop. Plutôt coquette, elle regarde ses manches longues, son maquillage impeccable, la blessure dans la nuque ne se voit presque pas sous les épais cheveux noirs. Après quelques minutes, Sam se lève de la vasque de la fontaine et se dirige vers le centre commercial.

Sam n'a plus envie de rester dans la petite soirée, au troisième étage, où elle s'est infiltrée. Trop humaine, c'est chiant, il n'y a pas grand chose à en tirer. Sam bouscule tout le monde pour se réfugier aux toilettes, elle y sera plus tranquille. La cuvette baissée, elle cherche un plan d'action,

remaquillage express, blush, on attaque. Les humains sont vraiment faibles, l'idée c'est d'éviter d'en être trop dépendante, il faut pouvoir s'en passer, vivre sans eux. Va pour la petite butch avec les boots moches. Sam la suit chez elle, pas la tuer, ça serait suspect, elle se contentera de la vider un peu, ça serait embêtant que la soirée n'ait servi à rien.

La jeune fille se déshabille devant elle, un tatouage de gentiane sur le flanc droit. Sam se demande un instant qui, dans la fleur de l'âge, se tatoue ce genre de motif. Le sexe c'est toujours la partie la moins agréable, pas une fin mais un moyen, celui, pour Sam, d'avoir le sang tant attendu. Elle se masturbe mollement, laisse l'autre explorer son corps, elle l'embrasse un peu. Sam se sent coupable du peu qu'elle donne en échange de ce sang précieux, on est pas des sauvages, mais ça semble suffir malgré son manque flagrant d'enthousiasme.

Il est quatre heures du matin, la fille ronfle dans son lit. Sam en profite pour « prélever », les crocs, dressés comme des poinçons de maroquinerie, elle perfore le cou de son amante. Pas de douleur, pas de cris, un travail bien fait. Le jour se lève dans pas trop longtemps. Il va falloir y aller. Sam se rhabille, elle prend son sac à main presque vide et elle quitte l'appartement trop petit. Elle énumère dans sa tête le nombre de logements différents dans lesquels elle est passée depuis le début du mois, elle en compte 12, c'est une bonne moyenne. Sam hausse les épaules, un sourire, et elle plonge dans le jour naissant.

Sam essuie sa peau, elle se sent rayonnante sous la pleine lune. Elle est excitée, elle se sent vraiment libre pour une fois, bien vivante quoi. Et cette liberté, toute nouvelle, toute fraîche, est enivrante. Sam bande, au milieu de la nuit, tant de jouissance dans ce corps. Un hurlement de loup grogne dans sa poitrine et sort de son corps. Sam, les poils hérissés, saute partout. N'est-elle pas une créature sexuelle avant tout ? Elle est loup, elle est toute puissance. Sam déboule dans le parc et, sous ses pas, les fleurs s'ouvrent, les plantes poussent.

Il y a, dans la ruelle qui mène au palais de Justice, une silhouette qui se dessine. C'est une femme, elle est plutôt âgée et ses cheveux blancs, pourtant longs, s'hérissent sur sa tête lorsqu'elle aperçoit le monstre. Elle hurle de terreur devant Sam, qui, muscles luisants de

transpirations, recouverts de poils scintillants sous la lune de Septembre, se réjouit de l'effet qu'elle donne. C'est son territoire maintenant, et la vieille n'a rien à foutre ici, en pleine nuit. Sam s'avance vers la femme.

En voyant la femme s'enfuir, Sam se dit qu'elle a déconné, que c'est probablement trop. Elle n'avait pas à faire ça. Elle essuie la bave qui coule de sa bouche, elle a du travail, ne doit-elle pas créer son mythe, sa légende ? Mais ce n'est pas d'une légende de terreur qu'elle veut, c'est d'une légende de magie et de merveilleux, Sam veut prouver qu'autre chose est possible et elle est persuadée qu'elle en est capable. Elle arrivera à créer du rêve et, issue de ce rêve, une réalité différente arrivera enfin. Le ciel blanchit et le pouvoir de la lune faiblit lentement, la légende va devoir attendre visiblement.

Sam continue sa routine journalière. Après la fontaine, elle va dans le centre commercial. Tout est vide, c'est rassurant le vide. L'immensité des couloirs n'est éclairée que par des rais de lumière. Elle respire enfin, fait semblant de respirer. Elle passe, comme à chaque fois, devant le magasin de bonbons. Sam regarde les couleurs grisâtres dans l'obscurité des chamallows et des malabars. Les kremas sont rangés à côté des réglisses et elle se surprend à y voir deux royaumes, l'un fait de cubes colorés, l'autre de rouleaux lisses et noirs.

Un vigile arrive. Pour le suivre, Sam se glisse dans le corps d'un mannequin lingerie, puis dans l'affiche avec la dame qui vend un parfum cheap. Elle se dit que ce n'est pas bien, qu'il ne faut pas espionner les gens comme ça, en plus, le gardien n'est même pas vraiment beau, sa présence est juste apaisante, quotidienne, jamais d'imprévu. Sam sait qu'elle n'a aucune chance, un fantôme ça ne sort pas avec les êtres humains, ça ne les séduit pas, ça ne tente même pas d'entrer en relation avec eux, surtout si elle ne les a pas connus de son vivant. Un fantôme ça fait peur, c'est tout.

Le vigile finit sa tournée et Sam le regarde partir. C'est l'heure du passage à l'église. Elle flotte, lentement, vers la cathédrale de Notre-Dame de la Treille, où il y a déjà tous les autres, les autres fantômes. C'est vraiment long et chiant, Sam n'en peut déjà plus alors

qu'elle vient d'arriver, tous ces gens, là pour raconter leur galères et pleurer sur ce qu'ils ont perdu en mourrant, y'a vraiment rien de pire. Sam patiente, elle écoute tous ces fantômes, souvent jeunes, pleurer, se plaindre de ne plus avoir de contact physique avec les autres, de passer au travers de tout. Insupportable et trop long. Sam attend juste son tour pour parler et dire les mêmes banalités, elle ne sait pas pourquoi elle se force à revenir ici chaque semaine, à 2h du matin. Mais déjà, le soleil allume le ciel d'une légère teinte de rose.

Samantha s'effondre sur le pas de la porte, elle a beaucoup couru, et cette fois-ci, le jour a failli la rattraper. Elle boit un verre d'eau, enfle ses boules quies et referme les volets pour colmater un maximum la lumière. Sam se jette dans son lit et s'endort aussi sec. La nuit a été fatigante.

Sophie Frossard

À l'heure où tu étais ailleurs

Pour Clarisse,

Celle qui m'a dit :

« Les folles ne sont peut-être que celles qui ont trouvé une autre façon d'être en vie.

»

Rendez-vous avec l'absence

(Fragment des écrits personnels de Clarisse)

Nous avions rendez-vous cet après-midi, Sylvie et moi, à quatorze heures trente à la terrasse du café de la Chronière. Hélas, je n'avais pas de montre pour savoir quelle heure il était. En vérité, je dois bien admettre que les montres me répugnent, leurs cadrans me font penser à des monstrueux visages mécaniques, alors je n'en porte pas. Je suis partie en avance, par prudence.

Le ciel cendré pressait l'air. Au loin, le grondement du tonnerre se précipitait. J'étais assise inconfortablement sur une chaise bancale, ma tasse en verre ébréchée à la main. Je buvais mon double expresso serré, le seul qui arrivait encore à me maintenir éveillée.

Tout paraissait suspendu dans une léthargie latente, comme si le temps hésitait à avancer. Je sentais déjà que Sylvie serait absente, de la même manière qu'on devine la pluie avant qu'elle ne tombe d'un pressentiment confus mais viscéral.

Alors que je m'accordais encore quelques espoirs, mes pensées vagabondèrent vers cette journée où Sylvie m'avait entraînée en forêt au beau milieu de l'hiver, malgré le froid mordant. Elle savait

bien que c'était là qu'on pouvait entendre le mieux la respiration du temps. Je lui avais expliqué ma théorie, un soir d'été. Nous avons marché jusqu'à ce que nos pas s'effacent dans la neige qui tombait de nouveau derrière nous, c'était ça : le temps qui respire. Je crois qu'à l'époque, elle n'avait pas compris.

Au bout de ce que je pense être un bon moment, mon café étant froid depuis longtemps, toujours sans nouvelles, je décide de le finir puis de rentrer à mon étroit appartement. Déjà, je redoute mes murs qui me rappellent que ma vie part à la dérive... D'où me viennent ces pensées ?

Sur le chemin du retour de la Chronière où l'on m'a abandonnée, une fois de plus, je traverse un pont jusqu'à apercevoir à l'horizon ma maison à bas plafond. Je me dépêche, c'est l'heure où j'ai peur des bruits extérieurs.

Le vent traîne des chuchotements indistincts, des soupirs de saules pleureurs peut-être, ou des râles venus d'ailleurs. Une odeur de pluie imminente flotte, aigre et métallique. Je sursaute au moindre de ces bruits qui s'amplifient : craquement sec d'une branche, souffle d'un rideau d'une fenêtre entrouverte, grincement sourd d'une porte...

Parfois, quand je marche ainsi, j'ai l'impression que mon ombre vacille, on dirait alors qu'elle s'efforce à rester avec moi, à ne pas fuir ailleurs.

Je me réfugie enfin à l'intérieur, si ces clés acceptent encore de me reconnaître. Qu'est-ce que ça manque d'air ! Ma poitrine se comprime, chaque seconde pesant sur mes poumons. On suffoque. Les murs palpitent au rythme de mes tempes, jusqu'à ce que je ne sache plus si c'est mon cœur qui bat ou le temps qui pulse en mes veines.

Je voudrais être dans cette clairière que nous aimons tant avec Sylvie, mais sans l'herbe qui gratte, ni les insectes qui me font peur, surtout ces petits vers avides de chair et ces microscopiques asticots qui grignotent les souvenirs et font de mon passé une dentelle déchirée. Il y a peu, j'ai commencé à les sentir, rampant sous ma peau, y laissant des sillons invisibles. La nuit, leurs mandibules grignotent ma mémoire. Je gratte parfois, espérant les déloger, mais à chaque fois, ils sont déjà ailleurs.

À force de cogiter, j'avais fini par élaborer un nouveau projet ambitieux, un essai qui démontrerait enfin le lien nécessaire et inextricable qu'il y a entre l'histoire et la folie. Je vois les

papiers qui me narguent de leur blancheur immaculée. Un vertige me saisit à l'idée que bientôt, ils seront couverts de mots, de pensées qui ne m'appartiendront déjà plus. Le temps continue de pulser dans mes veines. Je sens monter en moi cette fièvre familière, celle qui précède toujours l'écriture, un animal qui se love dans mes entrailles, qui me dévore et me nourrit à la fois.

Je souhaitais retrouver Sylvie pour lui exposer mes thèses principales. Son esprit étant bien plus pragmatique et terre-à-terre, elle aurait pu m'aider à rendre mes élucubrations plus claires.

Hélas, elle ne m'a répondu que le soir venu : « *Désolée, j'étais ailleurs... C'était une journée chaotique pour moi. J'avais besoin d'organiser mes archives. On se voit ce week-end.* » C'était ses mots d'excuse, j'étais déçue qu'elle n'ait pas trouvé de temps pour moi, mais je la connais bien, elle privilégie avant tout l'ordre dans sa vie. Parfois, je dois dire que cela me dépasse.

Je réalise que je me sens profondément ailleurs, sans savoir depuis quand cela est arrivé. Les instants ne s'égrènent plus, ils s'agglutinent en amas spongieux, en concrétions temporelles qui défient toute chronologie. Je m'égare dans les méandres d'une temporalité qui n'obéit plus aux lois cardinales du passé-présent-futur. J'oublie déjà ce que je n'ai pas encore vécu.

Ce besoin d'ordre et d'organisation dont parlait Sylvie m'aide à réaliser quelque chose d'essentiel pour mon ouvrage sur la folie. Plus je tente de saisir le temps, plus il me glisse entre les doigts. Plus je le laisse filer, plus je le vis intensément. Ainsi, je suis parvenue à la thèse suivante :

**De la folie vient la vie,
Du temps vient la folie.**

En fin de compte, la folie, qui est aussi une source de vie, se propage depuis ce qui nous paraît être le centre du temps : le présent. Nous croyons vivre dedans mais dès que nous l'avons évoqué, il est déjà passé. Le temps avance, mais chaque instant revient sur lui-même, tel une ombre qui porte en elle la mémoire de sa lumière égarée.

Ce temps qui me pousse alors vers ma table de travail. Elle semble m'attendre depuis toujours. Je m'y asseois, ou peut-être m'y suis-je déjà assise, qu'importe, j'écris :

Histoire et Folie

(*Œuvre inachevée, carnets d'étude de Clarisse*)

Vouloir « *être dans les temps* » : voilà notre première folie. Car perpétuellement nous vivons ailleurs, spectres errant entre les heures. Nos pensées saignent dans le passé, se brisent contre le futur et le présent arrive toujours trop tard pour lui-même.

L'histoire ne serait-elle pas notre plus grande folie ? Cette manière que nous avons de découper le temps en périodes, comme autant de cicatrices sur le corps des siècles, est-ce autre chose qu'un délire institutionnalisé ? Notre raison s'acharne à ordonner le chaos, ignorant que c'est précisément dans cette tentative d'ordonnement que réside en réalité la déraison. Plus nous tentons de mettre de l'ordre, plus le désordre nous habite. Plus nous tentons de nous accrocher au temps, plus celui-ci nous échappe.

Ainsi, le temps de la vie est cette contradiction magnifique : chaque instant vécu est déjà mort, chaque instant mort contient en germe la vie qui vient. C'est pourquoi toute méditation sur le temps est à la fois une ode à ce qui disparaît et une plainte envers ce qui existe malgré tout.

Cette réflexion m'a conduite à une question fondamentale : est-ce l'histoire qui créa la folie, ou la folie qui écrivit l'histoire ? Sans doute les deux s'entremêlent-elles intimement. Pour comprendre ce lien, je devais m'intéresser non pas au temps scientifique, mais à celui que nous ressentons, qui pulse au rythme de nos affects, qui se dilate et se contracte selon les marées de notre conscience : la *durée vécue*.

Par exemple, l'attente a cette curieuse propriété : elle plie le temps sur lui-même, similairement à un miroir face à un autre miroir, créant un vertige d'instant qui se répètent à l'infini. Chaque seconde se creuse jusqu'à devenir insupportable.

Un jour, hypnotisée par le mouvement des aiguilles d'une horloge, je les observais. Plus je les fixais, plus elles semblaient ralentir, prises dans de la résine d'ambre figeant les instants. J'aurais voulu détourner les yeux, mais l'attente m'avait déjà pétrifiée. Mon esprit tournait en boucle, chaque pensée amplifiant la suivante, à la manière d'une loupe exposée au soleil consumant peu à peu ma patience jusqu'à la réduire en cendres.

Il existe probablement un seuil critique, un point de basculement où cette chaleur intérieure turbinant sur elle-même finit par devenir insoutenable. C'est là, je crois, que la folie s'immisce. Quand notre esprit, à force de s'auto-réfléchir, atteint une température paroxystique, il commence alors à se calciner de l'intérieur.

Il en résulte que l'attente n'est pas seulement capable de nous rendre folles, elle nous révèle l'illusion du temps mesuré, ce piège que nous avons nous-mêmes tendu à notre esprit.

Éternellement exilées du temps, nous errons dans ce dédale qu'est notre conscience, cherchant une sortie qui...

(L'écrit de Clarisse s'arrête ici, les dernières pages ayant été retrouvées illisibles, maculées d'une substance indéterminée.)

Au temps de ton manque

(Témoignage de Sylvie, archiviste de la Révolution chronoclaste)

Je suis la tendre amie de Clarisse, l'autrice d'*Histoire et Folie*, jamais achevée, comme tout ce qu'elle a écrit jusqu'à sa mystérieuse disparition. Ces pages que vous venez de lire, je les ai retrouvées sur sa table de travail et les ai méticuleusement conservées. Comme si c'était précieux. Comme si c'était elle. Ma tâche est désormais de perpétuer aux yeux de toutes le souvenir de Clarisse. Car, bien avant la Révolution chronoclaste, où l'on a décidé collectivement d'abolir toute mesure du temps, elle avait, à mes yeux, déjà saisi tout cela.

Quant aux dernières pages maculées... Je les ai examinées tant de fois, sous toutes les lumières. Je sais bien que je devrais arrêter de me torturer avec ça. Une partie de moi veut croire qu'il s'agit d'encre, le fruit d'une inspiration impressionnante, mais peut-être est-ce la trace de sa traversée vers ces ailleurs dont elle parlait tant ?

Clarisse... Est-ce ton sang ? Tes larmes ? Je ne saurais dire. Mais il y a une inexplicable beauté dans cette ambiguïté. Quelque chose vibre encore dans ces traces, on dirait que le papier a gardé l'empreinte de ton passage.

Ces vestiges de toi me traversent chaque fois que je les effleure. On pourrait croire que tu as voulu fusionner ton être avec ton œuvre. « *Nous sommes notre écriture,* » proclamais-tu. Je n'avais jamais vraiment compris jusqu'ici.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que, même dans son absence, mon amie écrivait encore à travers moi, poursuivant une réflexion inachevée.

Il y avait des moments où j'enviais Clarisse. Sa capacité à s'affranchir des contraintes du réel. Mais il y avait aussi cette peur sourde que je n'osais nommer : et si elle allait trop loin ? Si elle finissait par se perdre dans ce qu'elle appelait ses ailleurs ?

Elle m'expliquait parfois que la folie n'était rien d'autre qu'une manière différente de vivre le temps : « *Les folles n'ont ni passé, ni futur. Elles vivent dans un éternel décalage, hors des horloges, hors des cages.* » Je n'ai jamais osé lui demander : « *Et toi, où vis-tu ?* »

Une fois, je l'avais interrogée : « *Pourquoi dis-tu que le présent n'est jamais présent ?* » Elle avait souri, ce sourire énigmatique qui m'agaçait parfois. « *Car pendant que tu poses ta question, on a déjà basculé de l'autre côté du temps. D'un côté la mémoire qui s'écrit, de l'autre l'attente qui se dessine. Et entre les deux, ce vide qu'on appelle présent.* »

Je m'étais tue, mais au fond de moi, je pensais qu'elle ne faisait que se compliquer la vie. Je voulais lui dire qu'elle avait tort, qu'il fallait vivre *ici et maintenant*. Mais ses paroles me poursuivirent, même dans mes silences. Moi, qui m'efforçais tant de rester ancrée, je sentais mes racines céder.

Depuis la Révolution chronoclaste où nous avons décidé que le temps ne se mesurait plus, à partir du moment où les appareils temporels ont disparu, j'ai réalisé toute la profondeur de tes paroles, Clarisse. Tu vivais déjà dans cet autre temps, celui qui ne se compte pas aux mouvements des pendules mais aux pulsations de l'âme, ce que tu nommais la *durée vécue*.

Les chiffres sont morts. Nous vivons des années sans nom, sans nombre. Seules l'intensité et la densité marquent encore la trace de ce qui fut des minutes ou des jours. Ceux d'avant s'effacent tel un rêve au réveil et le passé s'embrume. Je revois les dernières horloges démembrées, fleurs mécaniques effeuillées sur le sol.

Dans ce monde sans aiguilles, la folie n'a plus de contours. Elle glisse, insaisissable. Ce que nous appelions « *maladie mentale* » n'était peut-être qu'une autre façon de respirer le temps, comme elle m'avait montrée avec la neige.

Sur les ruines de nos vieux asiles, des jardins de conscience ont poussé où chacune peut vivre selon son propre rythme intérieur. À Vénissieux, jadis une ville psychiatrique, là où les murs suintaient autrefois la souffrance, il y a désormais des veilleuses nocturnes, d'anciennes infirmières qui se sont révoltées contre la psychiatrie d'alors. Elles accompagnent celles qui savent que le temps mesuré n'est qu'une illusion consentie.

Je comprends ainsi que tu étais simplement en avance sur nous, ou bien, ailleurs... Qu'importe en réalité ? Dans la durée éclatée où nous vivons désormais, ces notions sont vidées de leur sens.

De nos soirs sans heures, certaines cherchent encore l'illumination, de la même façon que jadis les mystiques dans leur nuit obscure de l'âme.

Dans les clairières et les déserts, là où l'horizon se fond avec le ciel, l'acide Ai-oN coule dans les veines. Cette substance chronoactive porte en elle une promesse de transcendance. Les veilleuses nocturnes guident attentivement ces voyages intérieurs.

Tu aurais souri, Clarisse, de voir l'histoire se répéter, ou plutôt se spiraler sur elle-même. Comme dans les années 1960, nous voilà revenues aux rituels anciens, un *New New-Age*. J'imagine ton rire cristallin devant ce « *niou niou* » que tu aurais tant aimé répéter. Les pratiques mystiques d'autrefois rencontrent nos errances modernes. Je ne juge pas ces pratiques, je les observe comme tu m'as appris à le faire : avec la tendresse de celle qui sait que toute quête spirituelle n'est qu'une tentative pour saisir l'ineffable, pour dire ce qui ne peut être dit ni être tû.

Au fond, je ne fais que répéter ce que tu m'avais déjà démontrée par l'entière de ta vie :

TEMPS ET FOLIE NE FONT QU'UN.

Ah, Clarisse... Les calendriers brûlent encore dans ma mémoire, l'encens et la cendre, le sang et le sens. Dans leurs volutes, je vois ta main gauche tracer ces lettres éphémères sur des pages d'éther. L'odeur âcre de ce temps qui se consume me ramène toujours à notre clairière, cet espace qui nous paraissait presque atemporel et où, tu le disais, la vraie vie respirait.

Je revois l'herbe haute ondulant sous un vent qui ne connaissait pas les heures, de la terre humide sous nos pieds nus, et de cette bouteille de vin que nous partagions. Il laissait sur ma langue un goût vague. Peut-être celui du temps qui passait inévitablement, ou bien celui de tout ce qu'on avait malgré nous oublié. Tu avais insisté pour qu'on le boive à même le goulot, un hommage à quand nous étions adolescentes. Il était tiède mais on s'en fichait. On regardait les nuages jouer avec le soleil tandis que tu me racontais tes dernières théories.

Je me rappelle bien ces sons que toi seule savait entendre. Tu fermais les yeux, ta tête légèrement penchée, et je savais que tu écoutais autre chose, pas seulement le bruissement des feuilles, quelque chose au-delà du présent. Ton visage changeait alors, paraissant traversé par des ombres venues d'autre part. J'aurais voulu te retenir dans ces moments-là, t'ancrer dans notre ici, mais déjà tu glissais vers tes ailleurs, ces espaces où j'étais incapable de te suivre.

Je me remémore nos silences et mon remords, Clarisse, le souffle sylvain serpentant entre les sapins. Des cadences cachant les caresses du vent, où les mots murmuraient en mélodies mouvantes : le bruissement bref du champ de blé, le tintement tranchant de ton rire étouffé, le bourdonnement bas des secondes qui s'effiloçaient. L'air susurrant un émoi éphémère. Tout n'était plus qu'une membrane, mince et mystique, entre le réel et les rêves.

Je garde encore ta tasse ébréchée, celle où tu posais toujours précisément tes lèvres sur la fêlure. Même si je regrette de n'avoir jamais su pourquoi cela semblait si important pour toi. Parfois, je cherche en cet artefact de verre l'écho de ton rire, ce tintement cristallin que j'essaie encore de faire résonner en moi. Mais il me glisse entre les doigts, sable de chaque instant.

Depuis que les brigadières chronophages ont démonté les derniers appareils temporels, je reviens souvent dans cette clairière. Je n'ai plus besoin d'acide Aï-on pour contempler les heures se dissoudre dans l'air. Il me suffit de fermer les yeux et de respirer l'odeur de nos souvenirs qui fusent.

Certaines des brigadières prétendent t'avoir vue dans d'autres villes, toujours en mouvement, comme si tu avais trouvé le moyen de glisser entre les plis du temps. Quelques autres disent que tu continues d'écrire, laissant des fragments de textes sur les murs des asiles abandonnés, des phrases qui ressemblent parfois tant aux tiennes qu'elles me font frémir.

Peut-être as-tu simplement trouvé ce que tu cherchais, une façon d'habiter le temps différemment, de vivre dans ces interstices que toi seule savais percevoir.

Il est possible que je sois devenue comme toi. Une errante dans le tissu du temps. Je sens dans chaque battement de mon cœur la vérité de ta folie : que le temps n'est pas une ligne, ni un cercle, ni rien d'autre que nos mots ne puissent désigner, en fait.

Au final, tu m'as montré que notre temps à nous, les folles, était cette blessure béante par laquelle s'écoule la vie. Nous sommes ces êtres fêlés d'où saigne le temps, et c'est précisément dans cette délicieuse hémorragie de notre conscience que l'on trouve la preuve vertigineuse que, nous aussi, nous pouvons être en vie.

Ah... Les mots me manquent à présent, Clarisse. Ma chère Clarisse... Laisse-moi te parler à haute voix une dernière fois, laisse-moi te dire :

de cette vie

où l'on a tenté de vivre

de ce vide

où l'on a créé

de ce monde

où l'on a erré

/

je porte encore tes ondes

mes cicatrices sacrées

|

toi qui dansais hors du temps

je m'abandonne au précipice

de ton éternel présent

de tous les moments

où tu n'étais déjà plus là

où tu es encore

où tu seras toujours

/

où tes yeux

me manquent

Clarisse :

(Des larmes d'émois ou bien les larmes des mois ont effacé le reste.)

Diana Apsara

Bimbo Blues – Faust

Transiter.

Pour certain.es, vivre, c'est d'abord survivre à l'enfer.

Mais alors, quel pacte faire...?

Comme Faust, nous avons le démon aux trousses ; Méphistophélès nous poursuit mes sœurs et moi.

Entre la plume et le scalpel, entre la mort et la vie, c'est le cis-tème qui l'emploie. Le démon lèche le sang de nos plaies.

S'abreuvant de mes larmes récoltées par son serviteur, même Lucifer a eu le blues :

Les néons bleus froids d'un centre d'hébergement ne remplacent pas la lueur douce d'un foyer choisi. La validation du cis-tème ne remplace pas les bras chaleureux d'une sœur.

J'ai «dropé» des sanglots dans un puits sans fond ; à la source de nos malheurs...

Lola était ma deuxième mother de transitude. Lola et ses humeurs brusques, ses longs cheveux noirs et frisés noués à l'arrache, son décolleté rembourré et ses longs gilets pour cacher ses poignées d'amour de dépression.

Elle était drôle, classe et vulgaire. En autodidacte, je commençais à transiter sous le chapiteau ; métamorphe dans cette comédie tragique et grotesque nommée «cishétéroland».

Lola m'a ouvert la voie, mes premières hormones sous le manteau place Pigalle et une place sous les réverbères du bois. J'avais 19 ans et elle 25. Déjà cent vies en une et déjà tellement cabossée par celle-ci.

Dramatique, iconique, cinématographique.

Elle voulait la silicone breast la plus clinquante et le champagne à flot pour reprendre ce que les méprisants normies lui ont volé — ceux-là qui dominent du haut de leurs petits égos fragiles. Ceux-là qui nous lacèrent et récupèrent l'or qui coule des balafres qu'on peine à faire cicatriser.

Ils n'en ont jamais assez... Ceux-là qui violent notre dignité car ils n'en ont pas.

Les rois de la matrice.

Ils ont spolié le monde pour le modeler à leur image et créer une pyramide où des êtres asservis maintiennent la hiérarchie en place. Le cis-tème, c'est l'enfer.

Cet enfer a pris à Lola sa dignité si jeune. La première fois dans son Équateur natal, dans la poussière où l'on fait tomber les sœurs en les traitant de «maricón».

Ce sont les entailles multiples, la douleur chaude du fer rouge sur nos vies insultées — dans le froid ordinaire qui nous assignent en tant que «pédales», «travelottes»... «Folles».

Vaniteuse, Lola est devenue belle et toxique. Elle avait intégré les violences du cis-tème mais pas toute la puissance de la sororité. C'était ma mother contre-exemple, l'antihéroïne dans l'antichambre, là où on patiente avant que le cis-gaze nous attrape et nous projette dans ses représentations fétiches.

Des représentations où la violence gagne et où l'amour — pour nous — n'existe pas.

Un jour j'ai décidé de marcher seule, un peu plus loin et nos chemins se sont séparés. J'ai quitté les réverbères du bois et épousé les barreaux de métal peints en bleu d'un lit de centre d'hébergement.

Quatre ans après, j'apprends que Lola a cédé au piège qui met les femmes — les transfem — en concurrence entre elles.

La compétition entre soeurs est le pire des pièges tendus par les doctrines tueuses de dolls.

Sisters, y'a pas de rédemption ni de transfuge quand on franchit le no man's land du land of men toward the land of the trannies : c'est juste les mirages de l'assimilation. C'est le piège qui a fini par entourer Lola, elle aussi, d'autres barreaux bleus dans la maison de poupée la plus injuste.

Un soir, dans le tourbillon de mon spleen, j'ai appris que Lola, folle de rage et de colère a retourné la lame du cis-tème dans les flancs d'une autre sœur. Par jalousie m'a-t-on dit...

Cette sœur ensanglantée avait-elle plus de passing ? De capital beauté ?

Ce capital-là est un concept fallacieux qui se retourne trop facilement contre nous.

Quel est le prix payé derrière le miroir de nos beautés construites — cicatricielles ?

C'est l'aveuglement sur nos charges esthétiques de trannies ; nos performances brillent tellement fort que les non-concerné.es — ébloui.es — s'arrangent pour ne pas regarder la vérité en face : nos strass sont faits de stress post-traumatique.

Nos charges esthétiques — spécifiques — sont à la hauteur des brutalités faites à notre rencontre.

C'est l'impensé à méditer.

Le capital beauté des transfem, c'est juste de la survival strategy. C'est ça qui nous rend clinquantes. C'est aussi ce qui nous aliène ; nos santés mentales altérées, nos féminités jaugées. Notre capital beauté se calque sur les lois du marché.

Pour les sœurs de la nuit, y'a pas de princes charmants mais des chalands là pour les trash bimbos du black market, la sexiness over the top.

On reflète la lumière des phares pour attirer le chaser au bois des belles qui ne dorment pas. Pour survivre et se payer une beauté « **freak** » — quitte à être un monstre autant l'être spectaculaire.

La plastic surgery, c'est la signature de nos angoisses engendrées par les injonctions paradoxales du regard cis internalisé — mi-assimilationniste, mi-sensationnaliste.

Le cœur lourd, j'ai intégré les infos ; Lola incarcérée dans une cage de dolls, et moi cloîtrée par mes anxiétés.

J'ai dû continuer d'avancer, nourrie aux amours toxiques et aux anxiolytiques. La course à la survie m'avait déjà happée, alors j'ai laissé mes larmes se diluer sous la pluie.

Le démon s'en est fait une tasse de blues qu'il a dégusté en voyant leur justice se retourner contre nous.

Protéiforme, Méphistophélès est un magma, il est à la fois ces chirurgiens, profiteurs qui se « spécialisent » tous dans la féminisation de la glaise de nos chairs.

Auto-nourris de leur male gaze, ils rallongent leurs honoraires sur le dos de nos dyspho.

La masse démoniaque est fondue, diffuse dans le système qui nous violente ; elle est ces psy et médecins autoproclamés « spécialistes » et ces médias — complices ultimes de l'ostracisme — qui écrivent toujours les mêmes fictions mortifères sur nos vies. Leurs fictions fétichistes et arides d'empathie qui inondent nos cœurs, c'est le regain de tristesse dans lequel on veut nous noyer.

Transiter, c'est nager dans les eaux de nos peines et tenter d'atteindre un bout de rivage.

De l'autre côté de la rive, le jour levant, c'est une guerre invisible.

Pour vivre, restons infiltrées.

C'est le jeu de cache-cache contre la mort, parce qu'à chaque détour de rue, tu sais que la violence peut éclater si ta dissidence est perçue.

Le plasma démoniaque est construit de cases et de cages.

En vrai, on ne vit jamais libres dans le cis-tème, on apprend juste à desserrer les chaînes et à se mouvoir avec les boulets aux pieds... La mâchoire reste serrée et la gorge trop souvent nouée.

C'est le magma de nos peurs et de nos pleurs.

La peur de la mort nous est transmise par le regard tordu d'un système-prédation. On doit lutter, gagner en passant, prendre la course, survivre et espérer vivre. La peur de mourir dans un placard si on n'accepte pas l'offre alléchante du pacte avec le diable...

Y'a comme un goût de « skeleton in the closet » : on sait que ce n'est pas une histoire de choix, mais de décisions qui imposent dans tous les cas un arrachement à soi. La possibilité du rejet ou l'impossibilité d'exister.

Transiter, c'est aussi une expérience des corps. Des corps beaux ou moches, mais des corps trans'. L'insurrection de nos chairs en mouvement, l'insubordination dans l'espace social.

J'étais encore une adolescente quand Lola m'a tendu une main chaleureuse dans ce bar où les sœurs venaient réchauffer leurs cœurs gelés par le rejet et l'abandon. Ce soir-là, essuyant de ses lèvres l'écume du nectar lacrymal, le suppôt de satan a allumé le projecteur sur une bimbo flamboyante. Une sœur aux courbes insolentes illuminées de fards scintillants, soulignant la perfection d'un corps carré-sculpté. Lola m'a souri et proposé de dîner ensemble. Lola la plus loca. L'ignominie la frôlant avec ses doigts crochus, en me narguant et en me tendant sa plume, attendant ma signature...

Je regardais Lola et ses paupières fardées bleu-blues. Des paillettes tombant sur sa joue. Je me suis dit :

« Combien d'anesthésies ? Combien de silicones ? Combien de litres de sang dans les drains ? Combien de coups de scalpel ?

Combien de promesses de survie et combien de paroles non tenues ?

Combien d'années de dysphories pour combien de moments fugaces d'euphories ? Combien de dépassements d'honoraires ?

Combien de sœurs survivent après 20 ans de transition...? »

Les questions continuent encore aujourd'hui...

C'est transiter sur une autoroute, et à chaque air de repos — dans le rétroviseur — l'ombre du mal apparaît, gigantesque et déformée par la lumière des réverbères. Cette ombre qui présage — à force de violences répétées — de nous faire frôler la folie au prochain arrêt...

Entre les questions il y a cette lame que j'imagine bleue avant qu'elle ne devienne rouge. Lola a signé avec le sang d'une sœur.

Lola, je t'aime et je te déteste.

La course à la survie m'a attrapée. J'ai continué de transiter pour faire semblant de m'intégrer. Dans la détresse, j'ai fini par épouser Méphistophélès et ses promesses. Toi dans ta cage, moi dans cette salle aux lumières artificielles. Espace clos de quatre murs et des espoirs d'horizons ouverts.

Passé-présent d'une transitude, mon moi futur me tend des rêves ; je rêve de bains de lune main dans la main d'un amour adelphe.

Mais, présentement c'est la lumière artificielle des lampes scialytiques qui rase mon visage. Je m'endors en colère. Pourquoi devoir casser les os de ma face, découper ma chair et faire couler mon sang pour survivre aux enfers du cis-tème.

Le capital beauté-passing a un goût amer...

Au fur et à mesure, sur le chemin qui se trace, des cicatrices esquissent une beauté élaborée.

À chaque réveil, je me rappelle que le temps passe et presse...

X années après, je jette un œil derrière mon épaule et l'abomination — dégageant ma nuque, en plaçant mes cheveux bruns sur le côté avec ses griffes menaçantes — continue parfois de me chuchoter à l'oreille que ce n'est jamais fini.

Le démon pleure des larmes de crocodile en joie quand les cis me disent « t'es réussie ». Ma réussite c'est simplement d'être encore debout. Ma réussite n'est pas leur validation — ni de mon corps, ni de mon genre — mais ma faculté à performer leurs codes tristes et burlesques.

Performer et survivre aux normes qui nous asphyxient.

Le pacte n'offre pas de capital beauté sans contrepartie. Dans les petites lignes, combien de sœurs comme Lola ont signé pour des siliconomes, des convalescences à répétition qui laissent des séquelles et des vies en suspens — et pour quelles promesses de lendemain ? Le beauty privilège des transfem c'est juste prendre des décisions de subir des violences dans l'espoir d'en esquiver d'autres. C'est être équilibriste dans un monde désaxé.

Le génie du mal me poursuit et me crie que la bataille n'est jamais gagnée.

Y'a pas de transfuge pour nous ; on trouve juste refuge dans les failles du système.

Transiter.

Pour certain.es, vivre, c'est d'abord survivre à l'enfer. Quel pacte alors faire...?

Entre la mort et la vie, ya les fantômes de nos adelphe.s qui hurlent vengeance ; on a trop pris de décisions la lame sous la gorge.

Lola m'a donné une leçon ; ma seule réussite c'est de refuser la compétition.

L'ombre d'un espoir.

Derrière les barreaux et sous les lumières bleues des trottoirs qui flinguent à petit feu nos cellules grises, la guérison est un chemin à process. C'est aller à un endroit que personne n'a dessiné pour nous.

Guérir, c'est commencer par apprendre à deuille et faire lien.

Dans la chapelle des trannies des voix forment un cœur.

J'ai des sœurs euphoriques de pouvoir associer les mots « résister » et « vie ». Parce qu'au final, même dans la survie on croque des bouts de vie...

Faust est un mythe qui chante en boucle le même refrain des fatalités. Mais, même si la bête rôde dans les coins, aussi menaçante soit-elle, elle ne se nourrit que de nos peurs et de nos pleurs.

Au loin, j'entends un chœur qui chante le blues d'un deuil joyeux, des chansons où le démon n'aurait plus le tout plein pouvoir.

Derrière la brume épaisse d'un gris bleu, des joies se dévoilent ; celles des sisters qui se lient et qui écrivent d'autres récits ; des fictions où elles vécurent heureuses et nombreuses... Des sœurs qui écrivent leurs histoires dans l'histoire.

Si les fictions s'inspirent de la réalité, nos réalités s'inspirent aussi des fictions. J'écris pour mes sœurs.

À ma deuxième mother de transitude, à toutes mes sœurs, à mes amours trans' et à la chute du cis-tème qui s'effondre un peu plus, chaque fois qu'on se donne la main.

Matilda Lézard & Camille

Chambre à Écho

Une salle illuminée s'étend devant toi. De grandes fenêtres laissent passer la lumière qui filtre à travers les rideaux en large faisceaux, témoignant de la poussière dans les lieux. Après un bref regard à la décoration vieillotte de la salle, ton attention se porte sur les quelques groupes de personnes dont les discussions animent la pièce. Ils sont installés à des tables en plastique jauni, et tu peux voir de grands rectangles en carton avec des cases numérotées posés devant eux, accompagnés de piles de jetons. Un homme, très enjoué malgré son air crispé s'exclame : « Et nous avons le numéro 19 ! ». Il ne s'adresse à personne en particulier. Quelques-uns des participants prennent un jeton, pour le poser sur leur grille. L'animateur reprend méthodiquement son activité et fait tourner le bocal, le bruit des billes en plastique qui s'entrechoquent résonne dans le silence concentré qui suit l'annonce, puis se perd dans le retour du brouhaha environnant. La manivelle s'arrête, la roue continue à tourner quelques secondes et une boule en sort. Le présentateur la prend, l'examine, et déclame avec la même énergie « Numéro 64 ! ». Le silence qui suit est interrompu par la voix d'une femme âgée qui se lève en criant « Bingo ! ». Son annonce est accompagnée de discussions déçues à mi-voix autour des autres tables, puis d'une nouvelle annonce de l'animateur : « Nous avons une gagnante ! Applaudissez-la bien fort, bravo Madame ».

Un sourire figé sur son visage, il applaudit alors qu'autour de toi tout le monde se lève pour faire de même. Il ouvre la bouche pour annoncer le prix gagné dans son micro, mais aucun son n'en sort. L'atmosphère chaleureuse qui régnait change brutalement. L'air devient glacial. Les couleurs deviennent fades. La lumière s'assombrit. C'est comme si tu étais de plus en plus distante de la salle mais que les voix gardaient leur volume. Parce que tout le monde se tourne vers toi alors que tu t'éloignes. Ils s'adressent tous directement à toi. Peut-être ont-ils tous ton

visage. Peut-être ont-ils tous ta voix. Maintenant, ils t'encerclent et à l'unisson tu entends ma question, noyant toute autre pensée.

Combien de temps ça fait que tu n'es pas sortie d'ici ?

— Je ne sais pas... Quelques jours ? Quelques semaines ?

Tu discutais au téléphone avec ta sœur, non ? Tu t'en souviens ?

— Pas vraiment. À vrai dire, à part le dernier quart d'heure, tout est un peu flou.

Alors ça doit correspondre au moment où tu t'es allongée par terre. Tu y es toujours d'ailleurs. Quand même, on dirait que c'est de plus en plus récurrent chez toi ce genre de moments, tu crois que tu vas t'en sortir un jour ? Depuis que je t'accompagne, on dirait que c'est la même journée, la même semaine, en boucle. Regarde un peu autour de toi, tu te rends compte de comment tu vis ? Rien n'est à sa place, ça pue, on dirait qu'un ouragan a ravagé la pièce ! Ta manière d'organiser ces piles de papiers qui traînent par terre me dépasse, comme le temps que tu prends à trier les différents types de vaisselle sale qui traînent dans ton évier au lieu de les laver. Ça fait combien de temps que tu n'as pas avalé quelque chose ?

— Je ne sais pas. En ce moment je ne ressens rien, ni la faim, ni la soif, jusqu'au moment où je me rends compte que je suis à deux doigts de m'évanouir. Tu sais, ce moment où tu te perds dans tes pensées pendant des heures ? Non, évidemment que tu ne vois pas. C'est comme laisser de la viande traîner dehors en plein été : ça attire les guêpes. Sauf que là c'est mes pensées, attirant un essaim de fantôme pour hanter la vieille maison qui me sert de tête. Ils vont et viennent, envahissent l'espace, déterrent des vieilles images, jouent au bingo. Un d'entre eux regarde dehors le parterre de fleurs qu'il a massacré. Un autre se trouve dans un bureau dont les étagères ont été retournées, leurs tiroirs vidés, leur contenu éparpillé et les documents déchirés. Il contemple son œuvre, satisfait. Son pote fouille dans de grands meubles remplis d'archives et éparpille leur contenu par terre en un tas désordonné d'images, de papiers griffonnés, de dessins. Lorsque je reprendrai possession des lieux, ranger tout ce fourbi me fera revivre les souvenirs et

les sensations que je pensais avoir classé et oublié. Et ce manège continue, je range, ils saccagent et ainsi de suite tant que je les laisse envahir l'espace de ma boîte crânienne l'histoire de quelques heures, pour mieux reprendre le contrôle plus tard. Je reviens à moi et je redécouvre l'affligeant décor dans lequel je me trouvais. Le voyage est souvent désagréable, parfois c'est une épreuve insupportable mais qu'est-ce que je peux y faire ? C'est comme si je changeais d'air. Je ne sais pas. Une part de moi se dit que je pourrais aller mieux si je faisais un effort pour arrêter d'être comme ça, si j'étais assez forte pour rester et garder le contrôle. Que je devrais arrêter de simplement subir ma vie.

Est-ce que je fais partie de tes fantômes ?

— Non. Tu es différente. La preuve c'est que je suis là, et toi aussi. Je ne pense pas que tu sois un fantôme puisque quand je pars, tu pars avec moi. Tu pourrais presque être mon ange gardien si tu n'étais pas une si grosse nuisance.

C'est vrai que je suis assez angélique. C'est quand même moi qui fais attention à ce que tu fermes la porte à clé, qui pense à vérifier que le gaz est éteint peu importe l'heure, qui te rappelle sans arrêt de te brosser les dents...

— Oui, c'est aussi toi qui me demandes de m'en prendre aux personnes autour de moi. Qui m'expliques en détails ce que je pourrais faire de leurs corps, comment m'en débarrasser, comment serait la sensation de leur sang sur mes mains, dégoulinant le long de mes bras et tombant sur le sol à grosses gouttes. C'est toi qui me susurres de faire pareil avec moi-même, de m'en prendre à mon propre corps. D'entailler mes bras encore et encore, recommencer dès que ça se referme, de m'enlever les parties que je n'aime pas avec un couteau de boucher chauffé à blanc. Qu'un grand coup sec suffirait. Juste un coup, juste un grand coup sec. Ça suffirait.

Oh, pitié. Ne fais pas semblant. Comme si tout ce que je te montrais était désagréable à regarder. En plus, est-ce que j'ai tort ? Est-ce que tu apprécies ce corps au point de vouloir le garder intact ?

— Non, certainement pas. Je ne sais même plus si je le déteste ou si je le tolère, il est juste là. Un objet dans mon champ de vision comme s'il faisait partie du miroir lui-même, séparé de moi. Des fois je me demande même si c'est vraiment moi là, coincée à l'intérieur, quelque part. Donc je gratte pour aller plus profond et je me cherche. Regarde, petit à petit la peau s'en va toute seule, et là où elle ne part pas je l'arrache. Ça fait mal, mais la douleur fait partie du truc. D'une certaine manière ça me prouve que ça fait quelque chose, que je me libère de cette cage pendant ne serait-ce qu'un court instant. La douleur c'est la résistance des barreaux, c'est le corps qui veut à tout prix s'accrocher à moi. Il a besoin de moi, et je me dis par moments que l'inverse n'est pas vrai. Des fois, j'aimerais pouvoir plonger mes ongles à l'intérieur de mon ventre. Sentir le sang coller à mes doigts. Tirer un grand coup de chaque côté et voir ce qu'il se passe. Sortir mes entrailles, si elles y sont vraiment. Démêler mes intestins, trier mes organes par taille et par couleur et jeter la moitié inférieure, les jambes et le reste. Et à la fin il ne resterait que moi. Le moi le plus pur, le moi le plus authentique. D'autres verraient simplement une tête, des bras, de la peau déchiquetée à partir de la cage thoracique, des lambeaux encore dégoulinants d'un liquide rouge, chaud et épais : l'huile qui lubrifiait le contact entre moi et mon enveloppe, maintenant séparées. Le bas ne serait plus qu'un lointain souvenir, dont le seul rappel serait le reste de ma colonne vertébrale, s'étirant désespérément dans l'air comme si elle cherchait à se rattacher au reste. Mais moi, enfin libre après cette fuite inespérée, je saurais que c'était la bonne chose à faire.

Bah fais-le alors. Il y a des couteaux bien assez aiguisés dans la cuisine, prends-en un et fais-le.

— Je ne peux pas. Qui me trouvera dans cet état là ? Et surtout dans combien de temps ? Je ne peux pas me permettre de forcer quelqu'un à assister à ce spectacle.

Oh arrête, comme si tu te souciais des autres. Tu te plains tellement, alors qu'énormément de gens vivent des choses pires que ça. En plus c'est pas non plus comme si tu n'avais aucune porte de sortie. Comme si t'avais pas de porte de sortie. Comme si t'en avais pas, des portes de sortie.

— Mais si, j'en ai. Plusieurs même, et tu le sais très bien. Sans cesse, tu me traines par la main vers une de ces portes avant de changer d'avis au dernier moment, sans jamais me laisser en

ouvrir une. Et à chaque fois je me perds un peu plus. Je suis constamment à la poursuite de ce qui se cache derrière ces portes. Quelque chose, quelqu'un, qui n'a jamais existé, qui n'en a pas eu le droit, et qui se moque de moi de loin en me regardant lui courir après dans une spirale de plus en plus serrée. Comme ces fourmis qui se repèrent à l'odeur de celle de devant et qui, lorsque la première attrape l'odeur de la dernière, finissent par tourner en rond jusqu'à mourir d'épuisement. C'est comme si mon cerveau était troué, ma maison hantée rongée par des termites, dans un état de décomposition toujours plus avancé et qui ne se manifeste jamais physiquement mais qui me condamne à me voir pourrir et me dessécher jusqu'à...

Et donc ce que tu fais là tu crois que ça va aider d'une quelconque manière ? Que ressentir cette douleur physiquement peut t'aider à l'exorciser ? C'est nécessaire, n'est-ce pas ? Tu es vraiment incapable de t'en empêcher. Je vois que tes mains saignent, que tu essayes de les cacher quand tu sors alors que ta propre peau est encore sous tes ongles. Mais comment l'expliquer ? Tu vas juste te retrouver confrontée aux autres, à leur regard et leur jugement.

— Tu ne comprends pas. J'en ai besoin, même si je le cache un maximum. Le montrer volontairement serait la forme ultime d'intimité. Je rêve parfois de quelqu'un qui m'accepterait comme ça, toute entière. Dans mon rêve je danse toute seule en pleurant et elle me prend dans ses bras. Elle me chuchote à l'oreille que tout ira bien, avant de la mordre et de l'arracher. Avant même de l'avoir avalée, elle s'attaque à mon cou. Elle mord de toutes ses forces, enlevant progressivement ma chair, jusqu'au-dessus de la clavicule. Mon sang coule le long de son menton en rivières, et elle prend son temps. Elle savoure la douleur qu'elle m'inflige. Dévorant petit à petit mon corps, bouchée par bouchée, membre par membre. Je ne comprends pas son appétit pour moi, comment peut-elle en avoir toujours envie après l'avoir goûté une première fois ? Pourtant elle recommence, une deuxième fois et d'autres, encore et encore. Ses dents dégoulinantes s'enfoncent de plus en plus profondément dans ma chair, elle me montre. Ou plutôt je lui montre. Moi. Moi dans ma totalité. Ma version la plus intime. Elle me dit qu'elle veut mon corps, alors que c'est tout ce dont je voudrais me débarrasser. Elle lèche les traces salées de mes larmes, elle me dit qu'elle m'aime avant de refermer sa mâchoire sur moi à nouveau. Qu'elle aime mon corps autant que moi le sien. Qu'elle m'aime à m'en briser les os pour en ingurgiter la moelle. Qu'elle m'aime à en passer sa langue derrière le blanc de mes yeux avant

de les avaler. Qu'elle m'aime à m'en briser les côtes, craquantes sous ses molaires, entre lesquelles des morceaux de ma peau se sont logés. Elle me libère de cette prison, et je sais que je n'ai qu'une envie, de lui montrer à mon tour que je l'aime.

Si tu cherches quelqu'un pour te démembrer, tu n'as qu'à le faire toi-même. Peut-être qu'il y a d'autres choses à considérer que ton obsession malsaine avec ça, des conversations à avoir par exemple. Je sais que ça fait longtemps que je t'en parle mais ma grande, t'es sous œstros depuis deux ans et demi, tu vas rester dans le placard jusqu'à quand ? Tu parlais d'arrêter de subir ta vie, bouge-toi un peu !

— C'est dur. Je me vois dans ce labyrinthe que j'ai construit petit à petit depuis tout ce temps, piégée entre le simulacre de vie aseptisé que j'ai quitté et ce qui se cache au milieu. Parfois, j'y crois vraiment moi aussi. Et je suis peut-être la seule à y croire. Je vois bien le regard des gens que je croise dans la rue et celui de mes amies. Mais je suis là à ne pas savoir ce qu'elles pensent vraiment, et ça me terrifie. Il faut juste que je leur fasse confiance pour ne pas me détester. Je ne peux pas le faire. Je n'y arriverai jamais.

Non seulement tu vas y arriver, mais en plus c'est déjà fait. Regarde, j'ai — enfin, tu as — envoyé des messages à tous tes proches pour leur dire que t'es trans et regarde leur réponse. En ouvrant les réponses, tu constates que ta tante a écrit un long pavé, pour t'expliquer que tu es naïve, victime d'une propagande quelconque. Ton père, qu'il ne veut rien avoir à faire avec une trav, qu'il ne te parlera plus. Tes collègues, qui pensaient que tu étais juste gay, ne seront plus très à l'aise de travailler avec toi. Ta gorge se serre en une étreinte suffocante.

— Je... J'aurais jamais dû faire ça. C'est exactement ce dont j'avais peur. Je suis finie. Ma vie est finie. Comment t'as pu me laisser faire ça ? De toute façon, je vais toujours trop loin et là c'est vraiment le pas de trop. Sauf que cette fois il n'y a pas de retour en arrière possible.

Je t'avais prévenue, tu sais. Tu jettes un nouveau coup d'œil à ces messages et retour de mails. Ton cœur rate un battement. La respiration saccadée, tu relis une des réponses.

— Attends quoi ? Qu'est-ce c'est que ça ? Ma tante me dit qu'elle m'aime, quoi qu'il arrive. Mon père m'a répondu qu'il s'en doutait et qu'au fond ça ne change rien à qui je suis. Mes collègues m'ont envoyé des messages de soutien bien qu'ils me demandent d'avance de les excuser s'ils se trompent au début. C'est le genre de réponses que j'avais besoin de lire. Ça m'enlève un sacré poids. Mais tu trouves ça drôle, vraiment ? Jouer avec moi comme ça ? Je te déteste. Tu essayes de me faire voir le mal dans le monde mais regarde, ils sont contents pour moi et m'encouragent.

J'essaye seulement de te protéger. Ce qu'ils te présentent, c'est une façade. Tous ces gens te lâcheront à la moindre occasion, tu le sais très bien. Les réponses que je t'ai montrées reflètent sûrement mieux leur véritable réaction. Il n'y a que moi qui sois là pour toi, qui te soutienne vraiment.

— Me protéger ? J'ai eu si peur, et tout ça pour rien. J'aimerais tellement que tu arrêtes d'exister, que tu disparaisses de mon esprit. Ça fait des années que je n'en peux plus. Tu me pourris la vie en permanence ! Tu n'en as pas marre de te jouer de moi ?

Tu réalises que quelque chose te dérange. Des détails troublants. Pas à leur place. Quelque chose qui te perturbe. Des petits points blancs apparaissent dans ta vision et tout devient subitement plus lumineux, les motifs devant toi semblent onduler. Tu sens tes jambes faiblir.

— C'est toi qui me fait imaginer les pires scénarios, qui m'oblige à penser dix fois à chaque situation, comment je devrais agir, ce que je devrais dire. Toi, qui me fait croire que je ne vaux rien sans toi et tes conseils. Tu veux pas juste me laisser tranquille, merde !

Tu as l'habitude, ça t'arrive parfois. Ce sont des choses qui t'arrivent, quand je suis là. Tu attends quelques secondes, et un silence commence à se faire sentir. Comme si je t'avais laissée cette fois. Ai-je vraiment exaucé ton vœu ? Tu attends un peu pour reprendre tes esprits avant de retourner à ta routine. Qu'est-ce que tu faisais d'ailleurs ? Ah oui, je suis arrivée pour le bingo et après on a bavardé ensemble, avant ça tu ne sais pas. Après un court instant, ta vision est maintenant complètement saturée, tu ne vois plus qu'une étendue de teintes de blanc. Petit à

petit, l'éblouissement se dissipe et ta vue revient lentement. L'espace autour de toi te paraît plus sombre que quand tu l'as laissé. Quelque chose cloche.

Le bas de tes jambes fourmillent et ta vision grouille encore un peu. Autour de toi, les murs bougent. Ils battent au rythme d'un cœur invisible. Leurs contractions résonnent dans ta poitrine et le long des parois. De plus en plus fort. De plus en plus vite. La panique te fige. La faible lueur venant de ta fenêtre s'étouffe au fur et à mesure que les murs se tendent et se détendent. De nouvelles membranes se tissent, finissant d'engloutir la lumière de dehors. Il fait de plus en plus chaud, de plus en plus humide, l'air acide te pique la peau. Le sol... Dans l'obscurité qui règne à présent, tu n'avais pas vu qu'il était devenu mou, spongieux. Il est maintenant recouvert d'une fine couche d'un liquide brûlant. Tu te relèves brusquement. Un grondement sourd comme une respiration se fait entendre autour de toi. Elle t'assourdit, te remplit les narines et les yeux, te cogne dans les tempes. Les murs qui t'entourent dégoulinent d'une substance visqueuse d'un rouge profond. Que faire ? S'enfuir, courir le plus loin possible pour essayer de sortir de cet espèce de boyau ? Avant d'avoir le temps de prendre une décision, ton sang se glace alors que des appendices grouillants sortent du mur. Ces bras sont du même aspect organique dégoulinant que le reste du mur. Ils te veulent. Ils sont là pour toi, pour t'attraper. Avant même que tu aies le temps de réagir, ils se tendent vers toi, t'agrippent et s'enroulent autour de toi. Tu as du mal à ordonner tes pensées. Réfléchir n'est pas possible. Tout est embrumé. Comme si tu regardais un film passé en accéléré, sans possibilité d'influencer ce qui t'arrive. L'amas de tentacules qui t'enserrent te rapproche du mur. Tu ne penses même pas à crier. À peine la paroi du mur franchie, tu ne vois plus rien. Tu te sens tomber dans une obscurité épaisse, à la dérive, pendant combien de temps ? Tu ne sais pas. Impossible de le savoir. Tu es dans le noir. Tu ne sens plus rien. Tu n'es plus rien.

Je cède. Je lâche ma prise sur toi, l'environnement se brouille à nouveau. La substance organique dont j'avais recouvert les murs se désagrège —

— et la lumière revient peu à peu. Autour de moi, le décor familier et rassurant de ma chambre danse quelques secondes avant de se stabiliser. Je retrouve mes plantes aux feuilles jaunies pour celles encore vivantes. Les paquets de nouilles instantanés entassés dans ma poubelle attendent

que je les descende, mes piles de vêtements empilés dans mon appartement attendent d'être lavées. Mon ordinateur, en veille sur mon bureau, est entouré de papiers dont je ne me souviens pas de l'utilité. Je viens d'entendre un bruit de notification : « toujours ok pour un ciné tout à l'heure ? ». Des gens se soucient de moi.

Laurens Saint-Gaudens

La Collection

Les angles de la pièce n'avaient jamais été si durs, les aiguilles de l'horloge indiquaient 17h25. Dix minutes de trop pour refléter la lueur du soleil perçant dans les fenêtres du salon à cette unique occurrence de la journée.

Arc-boutée contre les pierres froides, F balayait la pièce d'un regard absent, ses yeux suivant la spirale du grand escalier en colimaçon.

L'if poussait juste assez haut pour obstruer toute lumière qui porterait atteinte à l'ennui tiède de ce mois de septembre.

Le temps finissait tranquillement de ronger ce qu'il restait du vieux tapis, dont le motif indigeste n'avait jamais trouvé grâce aux yeux de F.

À quatre pattes déjà, cette broderie géométrique lui révélait le cruel manque de goût dont souffrait sa famille. Ses premiers pas lui permirent d'échapper brièvement à cette vision d'horreur que sa position naturelle d'enfant ne pouvait éviter. Sa déception d'être confrontée à la même laideur d'une pièce à l'autre n'avait d'égale que l'ennui profond qui s'inscrivait dans chaque centimètre carré des quatre étages de cette maison.

Les mêmes croûtes s'amassaient sur les murs, les mêmes meubles rongés par les mites dont jamais personne ne s'était décidé à en brûler l'entièreté une bonne fois pour toute.

Enfin ! Ces fardeaux se rangeaient désormais par dizaines dans des piles de cartons qui grimpaient plus haut que les lignes de moisissures sur la rainure des murs. Ordonnés et rangés méthodiquement par ordre de laideur, F avait opéré cette hiérarchie en dépit des estimations d'antiquaires.

Les pièces désormais vides avaient le mérite de rendre la maison plus insignifiante qu'affreuse, se disait F pour se défaire de ce lieu qui la hantait depuis toujours.

Ce n'était pas la nostalgie qu'elle revenait chercher en reniflant une dernière fois les effluves de moisi. Il lui restait peu de temps avant le passage des antiquaires.

L'unique spécificité de cette maison, qui éveillait un semblant d'émotion chez F, ne se confondait pas au reste des bibelots. La collection de sa mère trônait au centre du tapis qu'aucun déménageur n'avait pû déplacer. L'usure et la saleté avaient enchevêtré le tissu dans les plinthes du parquet.

Désormais, chaque angle de chaque boîte s'alignait parfaitement sur l'insupportable géométrie du motif.

La collection avait d'abord été entreposée au grenier où la poussière abondante s'était agglutinée sur une couche de crasse, recouvrant l'ensemble d'un film gras. Plus tard, elle avait rejoint la chambre de sa mère, composant la seule distraction de ses derniers instants de vie.

F appréhendait cette collection avec plus d'inquiétude que n'en avait suscité le décès maternel.

Rien ne l'ennuyait plus que les cérémonies ennuyeuses qui bordaient le corps des défunts jusqu'à leurs cercueils.

La rationalité selon laquelle elle organisait son esprit lui empêchait d'adhérer aux délires mystiques de sa famille. F avait tenté de s'éloigner des pensées parasites qui lui avaient été assignées à la naissance. Ce diagnostic fut marqué au fer rouge par la série de qualificatifs savants et scientifiques qu'employèrent les médecins dès l'enfance d'F pour nommer chacun de ses comportements ou humeurs. Bipolaire, hypersensible, lunatique, maniaco-dépressive n'étaient plus que des enchaînements de syllabes insensées qui poursuivirent F toute sa vie sans qu'elle ne pût jamais vraiment s'affranchir de ces étiquettes.

Aujourd'hui, en effectuant le trajet de chez elle au domaine familial, F n'avait pu contenir le raz de marée émotionnel qui se bousculait à l'arrière de son crâne. Chaque pas qui la rapprochait de la collection de sa mère s'avérait plus pénible que dans ses pires appréhensions.

En poussant la lourde carcasse du portail de fer, elle avait senti une nouvelle fois cette aspiration glacée qui s'engouffrait un peu plus au travers de son corps à chaque fois qu'elle franchissait le

seuil. Ce soupir aigu lui rappelait les derniers râles difficiles de sa mère, un avertissement amer dont l'écho lui résonnait toujours.

Dans ce sombre salon de septembre, la frayeur qui gagnait F s'indiquait à la courbure de son corps. Bien qu'elle n'eût jamais été très douée pour soigner sa posture, elle semblait cassée en deux.

Ses jambes se séparaient de son bassin, lui donnant l'allure désarticulée d'une poupée dont on ne voudrait plus. Elle se contorsionnait de stress, basculant son buste d'avant en arrière comme un cheval à bascule.

La plus infime des distractions aurait été la bienvenue pour se détourner une nouvelle fois de l'activité qui l'amenait ici : déballer, étiqueter et classer la collection de sa mère.

F n'eut pas à réclamer cette récréation plus longtemps.

Un bruit sourd résonna dans les hauteurs du plafond. Un frottement sec et discret, comme un morceau de papier que l'on froisse entre le bout de ses doigts.

Chaque friction s'accompagnait d'un petit choc sourd et répété comme un heurt sur une paroi de verre.

F y trouva toute la distraction nécessaire pour se divertir l'esprit un moment.

La maison s'était toujours caractérisée par l'infinité de bruits qu'elle produisait : du grincement, au sifflement aux craquements, battements et autres grésillements.

Le frottement n'avait jamais fait partie de cet éventail sonore et F ne s'y habituaient pas. Ce qui avait d'abord semblé une distraction idéale commençait à lui ronger les nerfs.

Elle était obsédée par l'idée de tout définir, organisant sa pensée par des qualificatifs précis pour chaque caractéristique exacte de chaque objet. Le rangement des cartons s'était fait selon cette méthode qu'elle devait ré-appliquer à la collection de sa mère. Les boîtes ne la quittaient plus des yeux depuis le centre du tapis.

F s'en déconcentrait, il lui fallait un qualificatif exact pour définir ce bruit. Peut-être appartenait-il à la catégorie des choses identifiées comme dérangeantes, ce qualificatif qu'F employait rarement. De nature aigrie et irritable elle en préférait d'autres plus incisifs et méchants.

Dans ce cas précis, cela définissait parfaitement la perniciosité de ce bruit qui lui provoquait un agacement très quelconque.

F frappait de plus en plus fort son dos contre la surface du mur de pierre qui soutenait son corps. Cet élan secouait son visage d'avant en arrière, menaçant de décrocher sa tête si elle n'avait pas été vissée à la maigreur de son cou.

Chaque secousse résonnait en un choc sourd dans l'intérieur du mur. C'est ainsi qu'F organisait sa riposte sonore au bruit désagréable qui lui pourrissait les nerfs depuis maintenant une vingtaine de minutes.

La régularité de ces à-coups vibrait dans les hauteurs du plafond en un canon mélodique parfait de frottements et de chocs qui ferait pâlir les meilleurs compositeurs modernes.

Chaque série de sons s'articulait en une mesure régulière, se déclinant elle-même en diverses variations de rythmes et de hauteurs.

Un troisième son s'y était invité progressivement sans qu'F ne le remarque tout de suite. Un genre de couac discret, de ceux que l'on ne distingue qu'après un long moment à nous bourdonner dans l'oreille sans qu'on ne réussisse à identifier qu'ils nous dérangent.

Un crissement, ou plutôt un craquement qui ne provenait plus du heurt sur le mur mais semblait lui sortir directement du corps. Un craquement irrégulier, comme la fausse note qui empêche la justesse de l'orchestre.

Le cri d'F y coupa court. Les quarante trois fenêtres de la maison vibrèrent à l'unisson, comme le fracas d'une pièce de métal qui s'écrase sur du carrelage.

Jamais le silence terne du grand salon n'avait été déchiré si fort. Aussi fort que le lui permettaient ses cordes vocales, tendues comme des élastiques dans l'étroitesse de son cou. Son visage s'était tendu si net que l'on discernait presque l'intérieur de sa trachée au travers de son cou.

Les yeux écarquillés, s'agrippant l'abdomen de ses deux mains crispées jusqu'à l'intérieur de sa chair, sa posture évoquait celle des martyrs chrétiens dont on a sacrifié l'un des membres. Toute la souffrance du monde s'était abattue sur les épaules d'F, immobile et impuissante.

Ses douze paires de côtes venaient de lui transpercer le centre de la poitrine, criblant sa peau d'une vingtaine de plaies béantes dont se déversaient des litres de sang.

Le choc avait redressé la posture d'F qui se tenait raide comme un i.

La pression exercée par ses os lui creusait le dos, la forçant à bomber la poitrine. Seule sa

colonne vertébrale maintenait l'équilibre de l'ensemble, dernière ficelle fonctionnelle d'un système anatomique en péril.

Un long râle succéda au cri, un son aigre et rauque qui résonnait depuis l'écho caverneux de sa cage thoracique.

Le dernier son à lui sortir de la bouche fut le gémissement faible d'une supplication, le genre de plainte enfantine qu'on remarque sans lui donner le crédit d'une importance ou gravité quelconque.

L'émission sonore fut assez puissante pour lui provoquer une déflagration dans la poitrine, explosant ses seins pour en libérer l'air qu'il lui restait.

Sa mâchoire disloquée lui tomba au niveau du cou, retenue de justesse par ses dernières terminaisons nerveuses encore tenaces.

En tentant de rattraper sa mâchoire d'un geste vain, elle enclencha la bascule avant de son corps vers le sol. Ces deux avant-bras se brisèrent net sous le choc, lui sectionnant le cartilage, les muscles et les nerfs par la pointe incisive de ses os.

Une série de petits "clac" retentit, comme un élastique dont on relâche la tension contre son poignet.

Sa peau écorchée s'ouvrait sur sa poitrine avec le pliage parfait d'une enveloppe, laissant voir l'enchevêtrement de ses organes. Un fouillis de veines qui avait tout à envier à l'organisation précise et méticuleuse du contenu des cartons.

F n'exprimait ses élancements de douleurs plus que par ses yeux, seuls organes dont la mobilité semblait encore à peu près fonctionnelle. Deux billes rondes qui tournaient en cercles concentriques sur elles-mêmes, exprimant avec peine la panique et la douleur atroce qui la consumaient.

Un écarquillement de plus et ils menaçaient de rouler sur le sol pour se perdre à jamais dans les moutons de poussière du tapis.

La sueur lui ruisselait par tous les pores, tombant à grosses gouttes sur les boîtes de la collection qui n'avaient pas bougé d'un centimètre, témoins silencieuses de la scène.

Ne pouvant retenir le poids de son corps plus longtemps, F se laissa tomber la tête contre l'angle saillant de l'une des boîtes. Envoyant valser tout l'alignement géométrique qui les structurait, semant le chaos total dans l'organisation de ses pensées.

De là elle traîna son corps poisseux le long de l'insupportable motif du tapis, contrainte une nouvelle fois de l'observer au plus près.

Sa sueur et son sang lui coagulaient sur le crâne en des dizaines de croûtes, agrippant chaque fois un peu plus ses cheveux au lainage du tapis. Des petits tas de toison noir s'amoncelaient sur son passage comme une procession d'araignées qui se presseraient pour la suivre.

Arrivée à l'extrémité du tapis F était chauve.

Les derniers frottements finirent de lui scalper l'intégralité des jambes qui s'effiloçaient en de fins lambeaux beiges, comme des petits rubans de charcuterie encore sanguinolents.

F, ce qu'il en restait, n'était plus qu'une série de côtes suspendues à sa longue colonne vertébrale, ployant en son centre sous le poids des os.

Le bassin subsistait toujours et tirait la charge de ses deux longues jambes arquées comme des tiges métalliques tordues sur lesquelles des séries de poils noirs se dressaient désormais.

Ses organes avaient fini par se répandre sur le tapis, arrosant abondamment le motif géométrique d'un sang rouge vif.

Si F avait encore eu des yeux pour le voir elle se serait satisfaite d'avoir obtenu vengeance sur ce tapis.

Car elle n'y voyait plus, ces deux globes oculaires s'étaient obscurcis d'un voile noir et opaque, un bas de soie noir que l'on aurait enfilé sur la surface d'un dé à coudre.

F y entendait encore juste assez pour discerner l'inferral carillon de l'entrée, les protestations des antiquaires et les tambourinements des voisins alertés par le cri.

Dix minutes plus tard, les pompiers enfoncèrent la porte laissant la férocité des antiquaires et la curiosité des voisins envahir la maison.

Tout le quartier avait toujours rêvé de cette occasion parfaite pour enfin mettre le nez dans la maison dont ils lorgnaient les fenêtres du matin au soir.

Il n'y avait rien.

Rien qui ne satisfasse la curiosité de personne, les pièces étaient vides, toutes aussi inintéressantes les unes que les autres. L'héritage familial dans les cartons n'intéressa personne.

Il ne s'agissait que de toc, dont les originaux de valeur avaient été vendus depuis des lustres pour éponger les dettes de la famille.

Un salon poussiéreux et sombre avec un horrible tapis et un if dans le jardin qui poussait juste assez haut pour obstruer toute lumière de ce mois de septembre.

Personne ne trouva F et jamais personne ne la chercha.

Quant à la collection, on la jugea sans intérêt et incomplète. Les collections d'insectes n'intéressaient plus personnes et celles-ci étaient trop sales pour que quiconque ne s'aventure à enlever l'épais film gras qui s'y collait.

La seule boîte digne d'attrait était destinée aux espèces rares de papillons. Le plus étrange ne s'y trouvait plus, juste un trou béant sous l'étiquette du "FAVONIUS QUERCUS".

La déception générale gagna tout le monde qui s'empessa de rentrer vite chez soi, frigorifié par la froideur désagréable du grand salon où tout le vent s'engouffrait par un petit trou dans la baie vitrée que personne n'avait remarqué jusque-là.

Coquelicot

Une rivière

Elle déballe ses dernières affaires, elle est enfin installée. Ça fait des mois qu'elle attend ce moment. La maison est grande, calme et paisible, les planches de bois qui constituent les murs baignent dans la lumière de la grande fenêtre de sa chambre, une légère odeur de sève s'en dégage. Elle sourit. Frimousse, le chat qui l'accompagne, est lui aussi en train de s'approprier l'espace, se frottant ici et là, sautant d'un meuble à l'autre.

Elle passe de longues minutes à regarder le bois par la fenêtre et profite du silence comme on boit un verre d'eau après une longue marche sous le soleil. Sa marche a été longue et pénible. Les autres n'arriveront que d'ici un mois. Elle a plusieurs semaines pour elle et elle seule, une idée à la fois excitante et terrifiante. Elle n'a jamais vécu seule. Jamais plus de quelques jours et ce n'était pas un hasard : trop de temps passé seule la faisait souvent glisser, glisser lentement dans la fosse de sa tête. Cette fois elle a tenté le pari, comme une espèce de retraite, hors du temps, hors de tout, pour se retrouver. Une volonté de se prouver qu'elle saurait vivre sans autre compagnie qu'elle-même.

Les arbres sont grands et larges, leurs feuilles d'un vert de jade la protègent du soleil et dansent au rythme de l'air chargé de terre. Ses sandales s'enfoncent légèrement dans le sol humide d'une pluie tombée il y a quelques jours. Elle essaye de ne penser à rien, de simplement profiter de ce que lui offre la forêt. Elle aimerait y arriver mais c'est un échec. Son corps refuse. Sa chair a été imprégnée durant de trop longues années par le rythme des îles de béton. Force est de constater que l'ennui et la contemplation étaient plus enviables en théorie qu'en pratique.

Un bruit la fait sortir de sa tête, celui de l'eau qui coule. Elle se décide à prendre la direction du murmure, contente que la nature lui offre enfin un but. Très vite, elle tombe sur une rivière. Son visage s'illumine. Elle a toujours adoré l'eau, et cette rivière est vraiment l'une des

plus magnifiques qu'elle ait jamais vues. Les rives sont bordées de buissons maigres et de quelques arbres aux troncs tordus, leurs feuillages clairsemés laissent passer des rayons de soleil qui scintillent à la surface, comme de l'argent liquide. D'une largeur de quelques mètres, la rivière dessine un virage au sud et paraît paisible. Son eau est claire, transparente et révèle chaque pierre et brindille au fond, ce qui la rassure. Car oui, elle adore l'eau, mais comme beaucoup de choses qu'elle adore, elle en a aussi une immense crainte.

Elle s'avance doucement sur la plage de petits cailloux, bien décidée à tremper au moins ses pieds et ses mollets. Une fois pieds nus, elle entre délicatement dans l'eau froide, un frisson parcourt son corps et lui dessine un large sourire. Elle continue encore quelques pas jusqu'à avoir de l'eau au niveau des genoux, puis elle se penche pour tremper ses mains, les pose sur sa nuque et, enfin, de ses doigts froids et mouillés, pince ses lobes d'oreilles. Après quelques minutes restée statique à regarder le lit de la rivière, à la recherche d'éventuels poissons, elle se décide à retirer ses vêtements pour se baigner entièrement. Elle est la première surprise par cette idée tant la vue de son corps nu est quelque chose qu'elle évite à tout prix. Mais ici pas de miroir, personne pour la regarder, et la rivière l'a mise en confiance. De retour sur la plage elle retire ses vêtements, contemple l'eau avant d'y retourner. Son souffle est court à cause du froid, sa peau frémit à chaque nouveau pas et pourtant elle plonge. Une fois entière dans l'eau, elle se bouche les narines et vide ses poumons. Elle se dépose au fond de son lit. Elle se remémore alors les longs moments qu'elle passait la tête sous l'eau, dans son enfance, une manière comme une autre d'échapper au reste. Sous l'eau tout est si loin, les sons apparaissent mous, la lumière faible et le corps maintenant léger est porté lentement par le courant. Elle s'abandonne à la rivière durant quelques dizaines de secondes, cela lui procure un sentiment de calme qu'elle ne pensait plus pouvoir vivre. Mais ses poumons la brûlent, il faut retourner à la surface, pour prendre de l'air, il le faut.

— T'es sûre que ça va ?

— Certaine.

— Et tu t'ennuies pas ? T'es pas trop seule ?

— Absolument pas, les journées passent vite, vraiment, j’avance sur ma peinture, et je vais à la rivière ça me fait beaucoup de bien.

— Bon okay... Et Frimousse ?

— Il est en pleine forme, il adore la nouvelle maison. Tu le verrais dans le jardin, il est magnifique.

— J’ai hâte de vous revoir !

— J’ai hâte que vous soyez tous là aussi.

— Et t’as pu trouver une pharmacie pour tes médicaments ?

— ... Non, pas encore, mais il m’en reste encore je crois t’en fais pas, je m’en occupe demain.

— Okay, bon et tu sais que tu peux aller à Chellin si jamais tu te sens seule ? Il y a de la place là-bas, ils ont une chambre d’amis, t’es vraiment pas obligée de rester là, enfin je veux dire que si jamais...

— Je sais, t’en fais pas, vraiment, je sais. Mais je me sens bien ici, crois-moi.

— Je te crois.

— On se rappelle d’ici quelques jours, d’accord ?

— Ça marche ! Prends soin de toi ! Et des bisous à Frimousse.

Le ciel commence à rosir, aucun nuage à l’horizon. Elle ne saurait dire depuis combien de temps elle le contemple. Si on lui avait demandé, sa réponse aurait été : « pas plus de trente minutes », mais cela doit faire bientôt trois heures qu’elle est dans cette position. L’eau coule entre ses doigts fripés qu’elle fait remuer lentement. Elle fait la planche et plonge sa tête sous

l'eau, elle ne la ressort brutalement que lorsque que ses poumons sont au bord de l'explosion. Elle continue à regarder le ciel. Sa tête est vide, vraiment vide, comme dans un état second.

Les jours passés lui ont permis de s'habituer à la rivière et la rivière à elle. Y entrer lui paraît désormais aussi simple que de marcher et la difficile minute d'apnée d'il y a quelques jours est maintenant un jeu d'enfant. Ses longues baignades sont devenues quotidiennes et cela lui apporte douceur, réconfort et joie. Les îles de béton paraissent loin comme un mauvais rêve dont on a du mal à se rappeler. Elle s'étonne souvent que la solitude ne lui pèse pas plus que ça. Bien sûr, il lui arrive de se sentir un peu seule ou qu'une vague d'anxiété la submerge pour quelques minutes, mais rien de comparable avec les premiers jours. La peur l'a quittée et cela lui fait le plus grand bien. Elle a réussi son pari, elle sait rester seule avec elle-même. Enfin, pas vraiment seule. La rivière est là, la rivière est toujours là quel que soit le moment. La rivière l'écoute et elle lui raconte ses secrets, comme on raconte ses secrets à une vieille amie. Elle sent son rythme s'accorder au sien et parfois, lorsqu'elle plonge assez longtemps, elle sent une pression légère, presque imperceptible, sur sa peau. Comme si l'eau elle-même voulait la retenir au fond.

Elle se demande souvent d'où vient toute cette eau d'ailleurs. Des milliers de litres qui coulent en flots réguliers encore et toujours. La rivière était là avant elle, sera là après elle et l'a accueillie avec une attention, une franchise et une douceur qu'aucun être humain ne lui a apportées.

La nuit va bientôt tomber, alors elle s'extrait doucement pour se laisser sécher sur le rivage. Les yeux fixés sur la surface miroitante, elle se surprend à chercher son reflet dans l'eau, par curiosité, comme pour vérifier qu'elle est encore entière. Elle se penche, reste immobile, figée devant l'eau, le souffle court. Un jeu de lumière ? La fatigue ? Elle s'incline davantage, scrutant les reflets mouvants. Ce n'est pas elle qu'elle voit.

Une fois rentré, Frimousse l'accueille avec de longs ronronnements et se frotte à ses jambes, elle le caresse mais ses gestes machinaux tiennent plus de l'ordre du réflexe. Sa tête, elle, est restée à la rivière.

— Et vous êtes arrivés il y a longtemps ?

— Ça va bientôt faire deux semaines, enfin je crois, le temps passe assez vite à vrai dire.

— Et bien c'est super ça ! C'est bien que des jeunes emménagent ici. Passez nous voir un soir pour dîner, on sera vraiment heureux de vous accueillir avec mon mari.

— Oui avec plaisir, merci.

— Bon et alors ça vous plaît le coin ? Nous on adore ! Vous êtes allée dans les montagnes un peu plus au nord ? Ça vaut vraiment le coup d'œil !

— Pas encore, en fait j'ai surtout visité le bois et je passe pas mal de temps à nager dans la rivière.

— La rivière ?

Elle avait changé, mais elle ne le voyait pas. Tous les aspects qui la composaient continuaient de se transformer. Sa peau avait pâli, ridé, plissé, ses veines y formaient un réseau couleur mousse palpitant beaucoup plus lentement qu'à l'ordinaire. Ses grands yeux remplis de douceur étaient devenus peu à peu vitreux, vides, et aujourd'hui ses pupilles sont constamment dilatées. Ses cheveux sont filandreux, décolorés et asséchés. Ses ongles sont noircis et ramollis, tout comme ses dents et ses lèvres. Elle est devenue terriblement maigre. Ses moments dans la rivière s'étalent maintenant sur des journées entières, elle en oublie de se nourrir. Ses journées se résument à se rendre à la rivière et revenir à la nuit tombée. Ce soir c'est la première fois qu'elle ne rentre pas chez elle.

À la lumière de la lune on peut voir, sous l'eau, un être statique sortant la tête de temps à autre pour prendre une longue respiration avant de replonger. La rivière l'a lavée. Elle lui a retiré ses pensées morbides, ses doutes, ses peurs. La rivière l'a lavée, elle a emporté avec son courant ses joies, ses espoirs, sa beauté. Le village évoque son nom avec dégoût, personne n'ose plus lui adresser la parole. Elle passe sans les voir, sans les entendre, tout comme la rivière, elle coule sans se soucier du reste du monde. La rivière, elle, ne l'a jamais jugée, ni au départ ni maintenant, et seule la rivière compte. La rivière l'a lavée. Et elle, tout comme la rivière, elle veut être. C'est tout.

— Mais oui, j'avais trop peur que t'aies disparu ! Les autres m'ont dit que tu répondais plus depuis plusieurs jours, alors je suis revenue en urgence quoi ! Faut pas nous laisser sans nouvelles comme ça, tout le monde s'inquiète !

— J'ai dit que je me coupais un peu du reste du monde, j'ai juste éteint mon portable, tout va bien, vraiment. Tu fais du drama pour rien.

— T'es certaine que ça va ?

— Oui je te dis, ça va.

— Et Frimousse ?

— Je... j'en sais rien... Il est sûrement dehors. Enfin, il va bien, c'est bon je suis pas irresponsable non plus.

— J'ai pas dit ça.

— Quoi ?

— Rien, c'est juste ta peau, ta tronche sérieux t'as pas l'air bien ici. T'as l'air malade. S'il te plaît viens on bouge quelques jours ensemble, on va voir les potes à Chellin, ça te fera du bien de voir un peu de monde.

— Non je te dis c'est bon, je veux rester ici. Ça va, j'ai pas besoin de bouger.

— S'il te plaît écoute, je t'ai jamais vue comme ça, viens juste quelques... tu vas où ?

— Je me casse, tu me saoules.

— Putain, mais attends !

L'orage gronde depuis plusieurs heures. Ici sous l'eau, bercée par le bruit de la pluie tombant au-dessus d'elle, elle expérimente une plénitude jamais atteinte auparavant. Un calme entier, pur et parfait. Elle croit par moment entendre son nom au loin, mais rien de bien important. L'eau seulement compte. La pluie s'intensifie, et le courant de la rivière se fait plus fort encore. Le temps se dilue et la dispute lui paraît remonter à plusieurs mois.

Elle se laisse porter, elle dérive. Chaque impact avec le fond rocailleux ou même avec la pluie lui retire de petits lambeaux de peaux. Chaque morceau en moins est un poids en moins à porter, alors pourquoi résister ? Elle déferle. Même si elle le voulait, elle ne pourrait plus sortir de l'eau, c'est trop tard maintenant.

Sa peau se fissure, les craquelures se propageant comme des lignes sur une porcelaine brisée. Ses mains et pieds sont réduits à des formes décharnées, les os émergent sous les derniers morceaux de peau translucides. Ses bras et jambes se couvrent de stries noires, puis peu à peu se fendent, laissant apparaître des tendons effilochés. Son visage s'effrite. Les traits s'effacent, les orbites fondent. La chair se mue en filaments sombres tourbillonnant autour d'elle, dévoilant un crâne décharné, lisse et blanc comme la pierre. La cage thoracique, maintenant exposée, se soulève encore faiblement, le corps se confond dans le flot. Derrière elle des cheveux qu'elle a tant adorés, une bouche avec laquelle elle a tant aimé, des yeux avec lesquels elle a tant contemplé. Un sentiment d'accomplissement grandit à mesure que le corps se délite.

Les heures passent et l'orage frappe toujours, mais impossible de dire où elle se trouve exactement. De vagues traînées filandreuses, pâles, sont visibles ici et là, dispersées par le courant. Elle, elle suit son cours. Elle est.

Sophie E

Naissance

Toi,

*Toi qui fais naître la vie de la lumière,
Permits que de ce corps jaillisse l'enfant,*

*Sans semence, sans union, sans autre.
Que la vie se nourrisse de ma chair et prenne forme en mon sein unique.*

*Par ta volonté,
Fais de moi le vaisseau immaculé de ce miracle.
Que le fruit mûrisse et naisse.*

Amen

Elle avait pris conscience que son ventre était le refuge d'une vie lorsqu'un soir, au bord du sommeil, un mouvement étrange a ébranlé son ventre. Pas une douleur, mais une pulsation, comme si une vie captive sous sa peau s'animait. Peu inquiète, elle s'était endormie et avait attribué ce phénomène aux rêves audacieux qui habitaient généralement ses nuits. Le rappel à la réalité ne fut pas long à attendre. Les jours suivants, la sensation s'était intensifiée. Une présence, insistante, se manifestait à elle.

Puis, une tâche. Sombre et rouge, maculant sa chemise au niveau de son abdomen. Elle avait cherché l'origine d'une blessure, mais n'avait rien trouvé en explorant son corps. À force de frissons inexplicables et de vertiges répétés, elle avait simplement réalisé que ce qu'elle ressentait était juste. Une vie grandissait là, contre toute attente, et elle en était le sanctuaire.

Douleur

Elle gémit, agrippée à la chaise la plus proche, ses pieds trempant dans une flaque visqueuse. À tout moment, cet équilibre précaire risquait de basculer. Comme le brame du cerf, ses râles étaient de plus en plus profonds. Gutturaux. Elle hurlait, sa main se rétractant sur le bois de la chaise, sa chair rougissant et blanchissant à un rythme dangereux.

Ses jambes étaient humides, enduites du liquide qui s'étalait sur le sol. Elle tentait de se tenir debout malgré les spasmes de ses muscles. D'où provenait ce liquide ? Elle qui n'avait pas l'organe consacré pour donner la vie ? Ses mains tremblantes exploraient son corps à la recherche de l'origine de cet écoulement. Ce liquide semblait suinter des nombreuses fissures de son ventre. Par sursauts, la peau étirée laissait s'écouler ce nectar.

Conception

Elle avait tant prié. Ce Dieu. Son Dieu. Elle avait récité des incantations, implorant le divin de réaliser son vœu le plus cher sans y croire vraiment. Elle se lamentait désormais à voix haute, se demandant s'il s'agissait là de la punition. D'avoir osé, d'avoir défié, d'avoir joué à la créatrice. De s'être crue, un instant, au-dessus des lois naturelles. Que priait-elle vraiment ? À qui étaient adressées ses prières ? Elle ne savait plus. Elle avait été mise en garde par une amie, comme elle, qui n'était pas née pour donner la vie de son sein : « Assure-toi que tes prières soient adressées aux bonnes personnes. Fais attention. On ne plaisante pas avec ces choses-là. » Mais elle avait balayé cette mise en garde, lui rappelant que si son intention était pure elle serait nécessairement reçue par les bonnes instances. Debout, seule dans un silence presque religieux qui n'était

entre coupé que de ses lamentations, elle est soudainement traversée par une onde de douleur.

Regret

Les tremblements s'intensifient, l'air semble se figer, se transformer en pierre avant d'arriver jusqu'à sa gorge. Elle s'agenouille, cherche désespérément un appui sur le sol gelé, contrastant avec la chaleur douloureuse, brûlant ses entrailles. Elle prie. Mais ce n'est plus une prière d'espoir, c'est le regret d'avoir prié un Dieu assez fou pour répondre à son imploration de lui donner un enfant. Chaque contraction l'arrache à la réalité. Un rappel, le désir devenu supplice. Elle agonise dans une flaque visqueuse. Elle n'est plus que souffrance, ponctuée de fulgurances. Peu à peu l'évidence, quelque soit la créature qui l'habite, elle devra sortir le fruit de ses entrailles.

Ce n'est plus une vague de douleur mais une tempête qui la submerge. Son corps est martelé, transpercé par le supplice, comme un étau qui se resserre, la souffrance la paralyse, elle suffoque à chaque mouvement de l'enfant. Ses entrailles se déchirent et son être tout entier menace de s'effondrer. Elle vacille sous les coups de poignard portés à son corps. Son esprit se brise, chaque contraction la rappelle à la question : a-t-elle voulu cela ? Pourquoi a-t-elle souhaité cette vie ? Elle avait tant nourri sa foi, les prières murmurées, pleurées, criées. Se voir implorant la vie de germer en son sein la remplit maintenant d'amertume. C'était comme un poison qu'elle avait appelé et dont sa chair devait désormais se libérer. Un coup de glaive dans sa foi, une déchirure profonde et béante. Il ne s'agit pas là d'une souffrance physique, mais d'une confrontation avec son intérieur, une violente mise à nue face à son propre vide. Une présence divine ? Elle ne la perçoit pas, seuls lui restent ses cris de douleur lui rappelant sa solitude et ses brisures intérieures.

Sous la peau tendue, presque translucide de son ventre, le mouvement s'intensifie. Une vie, étrangère, qui se débat. Elle sent des mouvements brusques, comme si une masse était en recherche d'une sortie. À chaque assaut, une vive douleur parcourt sa colonne vertébrale, irradiant l'ensemble de son corps. Le liquide dans son ventre est un magma, chaud et épais, il étouffe certains mouvements de ce qui s'agite en son sein. Par moments, une pression surgit,

tirant sa peau vers l'extérieur, comme si la chose tentait de percer à travers. Elle croit sentir des griffes, qui raclent ses organes en souffrance. Chaque mouvement semble animé par une volonté féroce, comme si l'être en elle refusait d'attendre davantage. Des ondulations parcourent sa peau, des bosses surgissent et disparaissent avec une régularité glaçante. Elle pose une main tremblante sur son ventre, espérant calmer la lutte, mais une force brutale repousse sa paume. Elle n'est plus seule dans son propre corps. Elle le sent, une présence lourde, viscérale, collée à ses entrailles, fusionnée à son être. Ce n'est pas un simple enfant, c'est une puissance. Quelque chose qui réclame plus qu'une naissance. Quelque chose qui veut s'arracher d'elle. Un frisson glacé la traverse. Cette force n'attendra pas qu'elle la libère. Elle la sent gratter, labourer sa chair, chercher la faille.

Délivrance

Elle cède, s'affaisse à terre les yeux emplis de larmes et injectés de sang. Seule l'habite la question de la délivrance, sans vagin comment ce qui vit en son sein pourrait sortir ? Effondrée, recroquevillée dans le liquide visqueux et le sang, elle touche frénétiquement son ventre comme pour trouver une solution, son abdomen proche de la rupture, déformé, la peau comme celle d'une pêche trop mûre.

Ses ongles pointus, d'un bleu nuit profond, s'enfoncent dans la peau tendue et craquelée de son ventre. Elle s'agrippe, les jointures blanchies sous l'effort, et d'un geste féroce, elle plonge ses phalanges, glissant sur la surface fragile de sa peau.

La douleur est instantanée, brutale, mais elle continue, guidée par une force proche de la folie, ses mains tremblant sous les secousses incessantes. Des craquelures se forment, la peau élastique se laisse pénétrer par les longs doigts blafards, les ongles ripent mais déterminés ils s'enfoncent plus profondément dans la chair. Les ongles ont disparu dans les boursouflures violacées d'une peau meurtrie. Ses doigts s'agitent et semblent se retrouver à l'intérieur de son ventre. Elle agrippe les parois de son ventre, la main plongée à moitié à l'intérieur. Un lambeau de peau se détache, lui arrachant un hurlement ténébreux, sinistre, convoquant les plus sombres pensées.

Dans un ultime cri, elle plonge ses doigts encore plus profondément, plantant ses ongles jusqu'à la base et d'un mouvement sec, elle arrache violemment un pan de peau, ouvrant une large crevasse qui traverse son ventre comme le coup sec d'une lame tranchante. La déchirure est brutale, béante, laissant s'échapper un mélange de sang épais, noir pétrole, et d'un fluide transparent. Le liquide s'échappe en une vague chaude qui inonde le sol, un mélange de vie et de mort qui semble envahir tout son corps et les alentours.

Ses mains continuent de s'agripper à la chair, son corps se contractant en un rythme désespéré. Ses doigts, tremblants, rouges et noirs de sang, glissent à nouveau dans la plaie ouverte, écartant les bords de la fissure, élargissant l'ouverture pour laisser passer la créature qui l'habite. Les contractions déchirent son ventre de l'intérieur, son corps se tend, se cambre, poussant l'enfant vers cette issue qu'elle a dû arracher à la nature. Sa chair meurtrie n'est qu'un labour de griffures, de sang et de douleur. La force de la vie qui cherche à sortir n'allège pas l'horreur du moment.

Le mélange de fluide et de sang continue de couler par amas, la peau s'étire encore, se fend de plus en plus profondément, comme si son corps devenait un gouffre prêt à engloutir le monde. Le cri qu'elle pousse, à la fois de douleur et de désespoir, imprègne la pièce, tandis que l'enfant émerge. Il glisse lentement dans ce fleuve de chair ouverte et de liquide visqueux. Son corps se tord une dernière fois dans une ultime contraction, poussant l'enfant hors de l'ouverture béante, laissant derrière elle un chaos sanglant, tandis qu'elle s'effondre, brisée, au bord de l'évanouissement ou de la mort.

Monstreuse

Entre deux secousses, dans un souffle rauque, elle contemple cet amas de chair rouge sombre au sol. Cet être avait commandé un passage à sa porteuse, créant lui-même l'ouverture là où le besoin de vie surpassait toute loi de la nature. Il avait su accomplir l'impossible, mais ne semblait pas entièrement vivant. Surnaturel, comme drapé d'obscurité. L'enfant était pourtant là, gisant, agrippant le cordon ombilical encore relié à l'intérieur de sa mère.

Le silence retombe. Religieux. Plus aucun râle. Seulement le bruit du sang qui goutte sur le sol, se mêlant à la viscosité ambiante. Ses yeux restent fixés sur l'être qui s'est arraché à elle. La lumière montante de la pièce révèle l'horreur qui l'entoure : les murs immaculés sont éclaboussés de rouge et de noir, le sol est couvert d'un mélange de fluides épais, son propre corps est réduit à l'état de carcasse tremblante. Puis, une clarté brutale s'impose. Elle n'est plus dans un autre monde. Elle est ici, dans cette pièce froide, dans cette réalité implacable. La douleur vive de son ventre ouvert ramène son attention sur elle-même, sur son état. Sa respiration revient à un rythme régulier et l'air frais de la pièce s'infiltre dans ses poumons, comme un liquide. Elle baisse les yeux sur ce qu'elle tient dans ses bras. L'enfant bouge à peine et pousse des gémissements faibles, proches de couinements de souris. Un vertige l'envahit. Elle est là, seule, au milieu des vestiges du chaos qu'elle a provoqué, dans un monde où personne ne viendra. Les murs tachés lui paraissent soudain trop proches, étouffants. Elle voit sa main maculée de sang trembler doucement alors qu'elle la passe sur son front ruisselant. Elle n'est plus une femme défiant la nature, ni une créature en lutte avec Dieu. Elle est seulement un corps blessé, brisé, perdu. Au loin, un son mécanique et lointain brise le silence : un bruit d'objets qui s'entrechoquent, la ramenant à la réalité. La vie continue ailleurs, indifférente à ce qu'elle vient de vivre. Elle a plongé dans un gouffre, happant la réalité environnante mais le monde, lui, n'a pas retenu son souffle. Le retour à la réalité est plus cruel que l'enfer qu'elle vient d'affronter. Cet enfant lui rappelle sa propre existence. Elle le place au-dessus de la plaie béante de laquelle il s'est hissé. Adossée au mur elle le berce en lui murmurant «maman est là» une promesse sans certitude de lendemain mais qui suit le rythme fragile de son cœur.

Nord

Dans la Forêt

C'est elle qui avait trouvé la maison. Un peu loin du centre ville, plus petite que les appartements qu'ils avaient visités auparavant, mais tarabiscotée comme ils en rêvaient, avec des recoins et du charme. Surtout, elle était en bordure de forêt, une forêt très dense dans laquelle elle pourrait faire de longues promenades. Marcher la nuit en étant seule, c'était devenu presque vital pour elle. Ici, elle en était certaine, ils allaient pouvoir se poser, se retrouver enfin, et vivre la suite de leur aventure.

GayRoméo, c'est comme ça qu'ils s'étaient captés. Elle, à l'époque, elle avait un peu jeté l'éponge, et enterré profond entre ses organes ses envies d'histoire qui dure. Lui par contre, il y tenait à son histoire à venir, avec non pas un mec, mais «le» mec, celui qui partagerait sa vie et tout le reste.

Des fois l'ironie du sort c'est comme ça. Ça commence par vous faire du bien, pour vous faire encore plus mal après.

Il y avait eu les premiers mois, les ballades romantiques, les fous rires, la complicité grandissante, avec malgré tout son incrédulité et sa méfiance constante qui refusaient de lâcher. Cette relation c'était comme la réalisation d'un fantasme auquel elle avait renoncé il y a longtemps. Alors forcément, c'était difficile de se détendre et d'avoir confiance tout simplement. Les mois avaient fini par s'escalader les uns les autres pour devenir des années et elle s'était surprise à y croire fort, tellement fort qu'elle avait fini par se dire que oui, cette histoire allait durer jusqu'au bout.

En onze années, ils s'étaient transformés l'un l'autre. Armée de son énergie inépuisable, elle l'avait motivé à réaliser ses rêves. De son côté, il l'avait aimée avec tant de douceur et de constance qu'elle avait fini par déterrer les siens. C'est grâce à lui qu'elle avait enfin trouvé le

courage de sauter, pas par la fenêtre, juste le pas, un pas comme un gouffre. Il lui avait dit comme ça en l'embrassant : « Ça ne changera rien, je t'aimerai toujours pareil. » Une promesse d'amour éternel comme dans les contes, comme si on pouvait promettre ce genre de chose...

La distance s'était installée entre eux, l'air de rien, et ils lui avaient trouvé ensemble plein de très bonnes excuses. Le déménagement c'était justement pour régler tout ça. Moins de stress, plus de temps ensemble et la forêt pour elle, pour moins pleurer, pour pouvoir être ce qu'elle voulait.

À peine les cartons posés, elle était partie faire un tour, « saluer Flore et les copines ». C'était sa façon de parler des plantes. Dans cette forêt, il n'y avait pas vraiment de chemin et la nuit, même les soirs de pleine Lune, la lumière ne traversait que difficilement l'épaisseur des feuillages. C'est ça qui lui plaisait le plus. Elle était obligée de se faufiler entre les arbres, de se frotter contre les écorces, d'avancer à tâtons, lentement, parfois à quatre pattes, les mains dans l'humus doux et moite. Elle sentait la forêt la caresser, la griffer, la piquer, lui faire tout ce que lui ne faisait plus. Elle revenait toujours plus calme et souriante qu'elle n'était partie et si elle avait accepté de se contenter de cela, leur histoire aurait pu durer toujours... peut-être.

Mais il y avait eu cette fois, la première, il faut toujours une première fois. Elle était revenue couverte de sang, des morsures partout avec les dents bien dessinées. Pourtant elle avait parlé d'un bosquet d'aubépines qui l'avait serré un peu trop fort dans ses bras, et puis elle avait rit. Alors, sans reproches, il l'avait soignée.

Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas touchée comme ça, un peu partout. Elle avait tout savouré, la brûlure du désinfectant, les caresses des bandages et les compressions pour faire cesser les hémorragies, tout. Elle s'était sentie plus légère, moins nouée à l'intérieur. Mais une fois le dernier pansement posé, plus rien. La distance de nouveau, avec toujours de bonnes raisons pour l'expliquer.

Sans faire de bruit, le triste rituel avait fini par devenir une habitude. Régulièrement, elle revenait de la forêt avec des blessures de moins en moins superficielles, et lui, à chaque fois, il soignait. Les chairs tuméfiées, les coups de griffes et de dents de la forêt, qui devinrent rapidement de larges plaies avec des lambeaux qui pendent et qu'il fallait recoudre. Sa peau,

c'était plus vraiment une peau. C'était un paysage après un bombardement, des reliefs inexplicables et des couleurs inconnues. Comprendre comment elle pouvait encore tenir debout, c'était pas humain. Lui il avait fini par se fâcher, c'était pourtant pas son genre. Il lui avait interdit de retourner dans la forêt, l'avait menacée d'appeler les services spécialisés dont elle avait si peur. Mais comme il ne la touchait qu'en la soignant, elle avait continué à s'enfoncer dans la forêt, toujours un peu plus profond. Jusqu'à n'en plus revenir.

Il l'avait cherchée longtemps, avec de l'aide, organisé une battue, mais rien, pas une trace. Jamais il n'aurait cru qu'on puisse crever de culpabilité comme ça. S'en vouloir de tout sans cesse, ressasser en boucle le fait de ne pas avoir réussi, même pas avoir su dire qu'il n'arrivait pas à la tenir cette foutue promesse. La nuit, il regardait la forêt et il avait envie d'y foutre le feu. Un grand brasier affamé qui aurait tout dévoré, son corps à elle, sans doute caché quelque part entre des milliers de bras épineux, mais surtout cette maison, avec lui à l'intérieur en train de fixer l'orée du bois à travers la fenêtre de la cuisine.

Encore ce soir il y pense, à son incendie. Les yeux enfoncés, il a les mains crispées sur le petit bic couvert de strass qu'elle avait volé pour lui un jour en faisant les courses. Dans sa tête les images des blessures tournent, se superposent aux flammes peu à peu. Des arcs de cercle en pointillé, qui s'approfondissent, toujours accompagnés d'histoires de plantes épineuses, plus improbables les unes que les autres. Mais que lui avait choisi de croire, ou de ne pas remettre en question. Comme elle ne remettait pas en question toutes ses explications à lui, sur la distance qui les séparait. Ce soir malheureusement, il n'arrive plus à y croire. Il n'arrive plus à convoquer sa voix qui savait toujours le convaincre et les épines des plantes deviennent des canines tranchantes, des incisives pleines de salive. Les arbres, de l'autre côté de la fenêtre, sont une gueule béante qui l'appelle. Tout devient trouble dans sa mémoire, il essaye de se convaincre qu'elle ne mentait pas, qu'elle n'y pouvait rien, que ce n'était pas elle, que c'était les plantes, qu'il ne l'a pas laissée se perdre, toute seule, là-bas de l'autre côté. Une sensation de vertige s'empare de lui, il a l'impression de sombrer dans cette gueule immense. Le temps et les feuilles des arbres se figent. Il ne respire plus. Quelque chose va sortir de cette forêt, quelque chose doit sortir de cette forêt...

Un mouvement dans les branchages. Un mouvement qui vient déchirer l'espace. Un mouvement qui ne vient pas du vent, d'ailleurs il n'y a pas de vent. Quelque chose de plus lourd, plus massif, plus sombre, mais avec deux éclats dorés et menaçants. Un pelage sale, une musculature qui roule à chaque pas et puis des crocs, comme dans les contes. À côté, il y a une silhouette frêle, qui porte un gros fardeau. À chacun de ses gestes, on entend un cliquetis d'articulations qui grincent et qui craquent, comme si sous la peau, tout ce qui était doux avait disparu.

Rien qui permette de la reconnaître et pourtant il sait, il sait que c'est elle. Alors oubliant les crocs, il sort. Toujours pas de vent mais une forte odeur de pin, qui englue ses narines, comme si la résine lui coulait dans le nez. Écœurant.

Elle s'approche en titubant et dépose son sac devant lui, un sac qui fait la taille d'une personne et qui suinte de partout avec des coutures sur le point de lâcher. D'un coup, il regrette l'odeur des pins, il y a une puanteur de mort qui se dégage de ce sac. Et elle, maigre, si maigre, comme un squelette avec une peau pleine de coutures. Elle veut sourire, mais derrière ses lèvres il n'y a plus de dents. Elle veut parler, mais dans sa bouche il n'y a plus de langue. Elle a tout mis là, dans ce sac luisant de fluides et de sucs. Tout ce qu'elle était et qu'il avait aimé, elle est venue pour lui offrir. Lui donner ce tas gluant avec sa trachée, ses poumons, ses boyaux arrachés. L'animal gigantesque a suivi, sans doute attiré par l'odeur du sang. Pourtant il se contente de rester auprès d'elle, calme, à l'affût. Elle, ça lui fait du bien de se sentir désirée comme ça. Ce qui existe entre eux, ce que la bête lui fait dès que la lumière ne parvient plus à transpercer l'épaisseur des feuilles, ça appartient à la noirceur de la forêt. Elle aurait pu disparaître, dévorée et ravie de l'être, mais elle n'avait pu se résoudre à renoncer à son histoire, sa première histoire d'amour. L'animal, sauvage comme elle, avait décidé de respecter cela.

Maintenant c'est elle qui attend, elle est là avec son sac qui suinte et elle attend de voir s'il va pouvoir soigner ça. Le silence une fois encore s'installe confortablement entre eux. La respiration carnassière guette la moindre réaction, la gueule pleine de crocs est prête à bondir et tout dévorer. De nouveau, plus rien ne bouge et les heures s'engouffrent dans ce tableau à trois ou quatre personnages.

Autour d'eux, la forêt se répand, les ronces glissent, suaves et sensuelles, chargées de mûres et d'épines acérées. Des langues végétales affamées les encerclent, les lèchent du bout des tiges et c'est presque un soulagement lorsqu'elles les avalent enfin, refermant sur eux leurs épais feuillages.

La ville endormie

Un long rugissement dévore le silence de la nuit et transperce la forêt à 150 km/h. Ce sont trois voix qui hurlent du Dalida plus qu'elles ne chantent, accompagnées par le vrombissement d'un énorme corbillard pimpé de flammes vertes et bleues. Main serrée sur le volant, Boréal dirige le monstre de métal. De sa main libre, elle joue avec ses écarteurs en forme de Lune. Ses immenses yeux, intégralement noirs, fixent la route. Entre ses lèvres incolores, deux rangées de dents taillées en pointe, donnent à son sourire un charme carnassier.

— Bloody Tequila ? lui propose Eön en lui tendant un bouteille remplie d'un épais liquide grenat.
— Merci mon chou !

Boréal saisit la bouteille et laisse le breuvage gluant et tiède se répandre dans sa gorge. Derrière elle, Eön pousse un cri de joie qu'elle ne parvient plus à contenir, en enfonçant son corps mince et musculeux dans la banquette arrière. D'un mouvement des doigts rapide et maîtrisé, elle replace son carré plongeant derrière ses oreilles. Le genre de geste dont on voit tout de suite qu'il a été répété tant de fois qu'il fait partie de la personne aussi sûrement que le prénom qu'elle s'est choisi. Impossible d'imaginer qu'il n'a pas toujours été là.

Ce road-trip, c'est elle qui en avait eu l'idée. Boréal et Nox avaient accepté, moitié pour faire cesser le harcèlement journalier auquel Eön se livrait pour les convaincre, moitié parce que dans le fond l'idée leur plaisait.

— Noxie chérie, t'en veux ?

Boréal est obligée de hurler pour que le son parvienne aux oreilles cloutées de sa compagne, qui profite du vent glacial, la tête penchée vers l'extérieur.

— Non merci bébé, lui répond la voix sensuelle et hypnotisante de Nox qui réintègre l’habacle. Mais passe, je te la garde au chaud, ajoute-t-elle alors que ses ongles immenses viennent enserrer la bouteille, qu’elle éloigne doucement des lèvres de la conductrice, avant de l’enfoncer entre ses cuisses.

Boréal sait ce que cela signifie. Elle a beau être la plus ancienne de cette petite famille et ce de plusieurs siècles, elle ne tient toujours pas l'alcool. Comme en tout, elle ne connaît que l'absolutisme : abstinence stricte ou orgie totale. C'est ce qui a séduit Nox il y a bien longtemps et qui continue de l'attendrir. C'est ce qui a attiré Eön qui lui ressemble sur ce point.

— J'ai envie de pisser !

La demande d'Eön laisse Boréal et Nox indifférentes, après tout elles adorent se torturer mutuellement.

— Allez sérieux, j'ai les chutes du Niagara en stand-by là ! Sinon je m'en fous je pisse dans ta caisse.

Dans un hurlement suraigu de crissement de pneus, Boréal fait piler la voiture.

— Merci la vieille ! rigole Eön en sautant hors du véhicule pour s'enfoncer dans la forêt.

La violence du freinage a envoyé la tête de Nox s'écraser contre le tableau de bord. Elle se redresse lentement, menaçante. Son nez fait un angle surprenant, du genre pas naturel. Boréal écarte les lèvres en un immense sourire innocent. « Oups ! » glisse-t-elle en se réjouissant déjà de la vengeance à venir.

Quelques minutes plus tard, Nox descend du corbillard, son nez s'est déjà remis en place. Dans la voiture, Boréal lèche son propre sang sur le volant. Ses lèvres fendues se réparent tranquillement alors qu'elle claque la portière et vient s'asseoir sur le capot. Nuit froide et métal

brûlant, tout ce qu'elle aime. Eön vient se poser à ses côtés et ensemble elles regardent les étoiles en attendant Nox qui est partie explorer les bois.

— Tu te rappelles si c'était différent le ciel, la nuit, quand tu étais humaine toi ? demande Eön.

— Je crois oui, répond Boréal doucement, il me semble que je voyais moins d'étoiles.

— Hummmm, c'est pour ça qu'on n'a pas les mêmes constellations du coup !

— Oui c'est pour ça que nos destins sont parallèles mais distincts.

Incapable de se concentrer plus longtemps, Eön bondit du capot.

— Oulaaa ça devient trop intello pour moi, je vais chercher des orties pour mettre dans les fringues de Nox !

— Encore !? Elle va te défoncer tu sais ?

— Oui j'espère ! répond Eön en commençant à scruter le sol à quatre pattes.

Le capot est maintenant froid sous les fesses de Boréal qui se demande ce que Nox peut bien foutre.

— Nox, on y va !

Eön interrompt sa cueillette et hume l'air. De ses triples prunelles elle fixe la forêt. Ne leur répond que le silence relatif de la nuit.

— J'aime pas ça ! crache Boréal. Nox ! Elle hurle de plus en plus inquiète.

— Bon on va pas rester plantées là pendant 10 ans, décide Eön.

Et sans une parole de plus, elle plonge dans la noirceur des bois, Boréal sur ses talons. Elles pistent l'odeur de Nox et marchent rapidement entre les arbres. Soudain Eön se fige. La forêt ne va pas plus loin. La main de Boréal agrippe son épaule. À perte de vue, des clôtures blanches, des pelouses impeccablement tondues, et des maisons, toutes identiques les unes aux autres.

Un frisson d'effroi parcourt leurs colonnes vertébrales. L'atmosphère hygiénisée de la banlieue pavillonnaire leur révolte les narines.

Eön pousse un long « OH Waouh ! » stupéfait.

— C'est quoi ce délire ? On dirait Wisteria Lane version campagne française ! ... On va faire tâche.

— On fait toujours tâche, répond Boréal, c'est ce qui fait notre charme.

Et sans plus attendre, elles franchissent la route qui sépare poliment la forêt de cette bulle de savon pastel, bien décidées à la faire exploser pour retrouver Nox. De son côté, Boréal calcule que les deux tiers de la nuit sont déjà derrière elles. Elle aimerait autant que possible être de retour au corbillard avant le lever du jour.

Après un 12e virage à angle parfait de 90°, la tête de Boréal commence à tourner.

— Ok stop ! C'est pas comme ça qu'on va la retrouver. C'est impossible de se repérer dans ces rues ! Tout se ressemble, tout est beige ! Il y a des géraniums partout ! Il faut être carrément pervers pour prêter une telle attention à la hauteur des brins d'herbe et à la régularité de l'espacement entre les pots de fleurs ! D'ailleurs moi je ne sens plus rien à part ça, les plantes en pot bon marché ! Alors on se pose deux minutes et on réfléchit.

— T'as raison, c'est hyper étrange. Eön a les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Ben l'odeur des plantes en pot... J'avais pas fait gaffe mais on ne sent vraiment rien d'autre. Genre rien. Pas d'animaux, pas d'humains et même plus de Nox.

Une légère bourrasque vient agiter leurs chevelures qui semblent être les seuls éléments mobiles dans le paysage. Un silence dense s'écrase doucement autour d'elles.

— Boréal ?

— Oui ?

— Ça m'angoisse.

— Je sais.

Eön n'a jamais vu Boréal aussi sérieuse et froide. Ça ne la rassure pas du tout. Elle commence même à avoir l'impression qu'on les observe, sans trop savoir d'où. Alors qu'elle passe en revue chacune des fenêtres qui donnent sur la rue, dans l'espoir de détecter une présence, le bruit violent d'une porte qui claque lui glace le sang. Elle sent chacun de ses cheveux se hérissier. Au contraire, Boréal semble s'être immédiatement détendue. Un grand sourire vorace est venu remplacer l'expression concentrée qui encombrait son visage.

— Tu sais quoi ? dit-elle. Je suis certaine qu'ici les portes ne claquent jamais, surtout pas la nuit et encore moins par hasard.

Eön reste interdite. Aucune d'entre elles n'a osé en parler, mais il est évident que jamais Nox ne serait venue se perdre dans ce labyrinthe pour familles chloroformées de son plein gré. Devinant ses pensées, Boréal lui glisse à l'oreille :

— C'est nous les monstres mon chou. Tout ce qu'on risque c'est une overdose de nains de jardin. Allez, viens, j'ai plus ou moins repéré l'endroit d'où venait le bruit.

Quelques rues plus loin, Boréal aimerait pouvoir se réjouir de découvrir autre chose, dans cette ville sinistre, qu'une énième maison avec façade en crépis et porte sécurisée, mais difficile d'éprouver de l'enthousiasme face à l'église qui se dresse devant elle. C'est un de ces bâtiments modernes, mais déjà datés, dont l'architecte semble s'être évertué à ôter toute trace de spiritualité.

— Qui c'est qui a chié ça et qui a pas recouvert ?! Si Nox est là-dedans, elle doit être en train de piquer une de ces crises ! C'est de loin l'église la plus hideuse que j'ai jamais vu. Elle va nous en parler pendant au moins dix ans.

— De ouf ! Y a même pas une petite gargouille pour souhaiter la bienvenue ! soupire Eön qui observe la façade une main sur la hanche. Elle passe son pouce sur son nez d'un geste vif comme avant un combat. Moi j'aurais tendance à dire qu'on ne se sépare pas.

— D'accord avec toi. On est peut-être des monstres mais on n'est pas complètement connes.

- On entre directement ?
- On entre discrètement, précise Boréal.
- Rabat-joie !

Alors qu'elles poussent doucement la grande porte de l'église, Eön et Boréal retrouvent l'odeur de Nox mais noyée dans une foule de parfums. Il y a au moins une centaine d'humains dans le lieu de culte d'après les odeurs, mais pas le moindre bruit. Boréal se fige, la porte principale, même discrètement, n'était peut-être pas la bonne option. Trop tard, Eön est déjà partie, elle se dirige vers la nef centrale sans un bruit malgré ses bottines à talons compensés. Les bancs de l'église sont remplis mais la foule semble décidée à leur tourner le dos. Les regards sont fixés vers l'autel sur lequel une silhouette longiligne est étendue, bras et jambes ballants dans le vide. Boréal a rejoint Eön derrière un pilier colossal en béton triste. Chacune tend l'oreille mais rien, si ce n'est un vrombissement régulier qui ressemble à un ventilateur d'usine. C'est l'horrible respiration à l'unisson des fidèles.

- Regarde la rousse sur l'autel, elle te rappelle personne ? souffle Eön.
- Oui, vu les griffes, aucun doute c'est bien Nox... Mais par contre c'est quoi cette tenue de chiotte !?
- De ouuuf ! J'ai failli pas la reconnaître sans la panoplie gothfem ! Ça fait tout drôle Nox sans les chaînes et les vêtements moulants.
- Euuuuh et on en parle de la couleur ? Le costume trois pièces passe encore, mais du vert pastel... C'est quoi ce délire ?
- Qu'est-ce qu'on attend planquées derrière un poteau comme deux gamines apeurées ? râle Eön. On est des Ménades bordel ! Toi t'as plus de 900 ans, on est du genre à dévorer des CRS, tenue de protection et matraque incluses.
- Ben j'hésite, je me méfie...
- Oui ben moi j'y vais !

D'un coup de pied latéral, Eön envoie la première tête qui se présente s'écraser violemment sur le dossier de son voisin. Boréal se dit que la petite a toujours su soigner ses entrées. Le corps

s'écroule devant elles, dans un silence religieux. Aucune réaction. Eön regarde Boréal décontenancée.

— Leur visage... Regarde leur visage.

Boréal se penche sur l'homme qui gît au sol. Deux yeux exorbités la fixent sans vraiment la regarder. Elle réalise soudain que les paupières ont été cousues aux arcades sourcilières pour les maintenir ouvertes. Du nez écrasé par l'impact, s'écoule un sang épais qui suit les contours d'une bouche figée, elle aussi à l'aide de points de suture, en un sourire malsain.

— Ok... Quel que soit l'évènement qui se prépare ici, je ne tiens pas à taper l'incruste. Dit Boréal en se redressant vivement.

Immédiatement elle remonte l'allée centrale en courant à quatre pattes, le corps plus animal que jamais. Devant l'autel, elle ne prend pas le temps de s'inquiéter de l'état de santé de Nox. Elles sont bâties pour survivre à tout de toute façon. Elle soulève le corps sans ménagement et l'installe sur son dos. Pendant ce temps, Eön sur le qui-vive guette le moindre mouvement, prête à arracher bras, jambe ou tête selon ce qui se présenterait.

Un grincement leur indique que la grande porte est en train de se refermer avec une lenteur diabolique. Elles se précipitent, leur sang bat contre leurs tempes à la manière d'un sound système en technival. Eön tend la main mais trop tard, la porte vient de se refermer. Peu importe, elle remplace son bras par sa jambe, bien décidée à défoncer la lourde porte.

Le plus impressionnant, c'est le bruit, celui que fait le tibia qui déchire le mollet en se fracturant. Malgré toute sa force, la porte est intacte et irrémédiablement close. Eön s'écrase au sol, incapable de se relever. Boréal fait volte face, immédiatement à la recherche d'une autre issue. Alors qu'elle observe les vitraux en nuances de gris chiant, elle sent un frémissement parcourir l'assemblée. Tous les visages cousus se tournent avec une lenteur exagérée vers elles. Les silhouettes pastel se lèvent les unes après les autres, sans heurt, pour former un immense arc de cercle de couples assortis en lilas, vert d'eau, jaune pâle et autre couleur lavasse.

L'homme qu'Eön avait défiguré un peu plus tôt est debout lui aussi. Sa compagne lui tend un mouchoir en tissu pour qu'il essuie le sang de son visage. Boréal sait pour en avoir reçu un certain nombre, qu'on ne se relève pas si facilement d'un coup de pied d'Eön, surtout si on est un simple humain.

— Nox chérie ! Ce serait vraiment le bon moment pour te réveiller là !

Évidemment pas de réponse. Par terre, Eön gémit en essayant de remettre sa jambe en place. Les couples se rapprochent dangereusement avant de se figer de nouveau. Le retour du silence est encore plus angoissant. Boréal espère pouvoir profiter de cette pause pour laisser la jambe d'Eön se rétablir, à vue de nez, il lui faudrait 10 bonnes minutes. Hélas, du fond de l'église, un bruit de pas se fait entendre.

Une silhouette de moine immense vient fendre la foule. La capuche profonde qui dissimule son visage semble être un puit sans fond, aussi noir que les yeux de Boréal. Cette dernière sent bien qu'il vaudrait mieux éviter de plonger son regard dans cet abîme, mais quelque chose l'y pousse malgré elle. Alors qu'elle sent peu à peu ses muscles faiblir et le poids de Nox sur ses épaules se faire plus lourd, une image s'impose à elle : une femme douce et tendre qui lui ressemble lui tend les bras. Le femme porte une robe vanille, une couleur qu'elle déteste particulièrement, mais étrangement, là, ça la rassure. Elle s'aperçoit d'ailleurs qu'elle même porte une tenue dans le même tissu, un complet veston. Pour la première fois depuis longtemps elle doute de son identité, comme avant de croiser le dieu cornu et de révéler sa nature de Ménade. À ses pieds un labrador, vanille lui aussi, la regarde avec dévotion. Derrière, il y a une maison adorable, entourée d'un petit jardin garnis de géraniums. Tout est si parfait, si chaleureux. Elle en avait toujours rêvé sans le savoir.

Une vive douleur l'arrache brutalement à ce paradis aseptisé. Eön vient de lui planter ses griffes dans le mollet.

— Redescend vieille peau ! Je vais pas vous porter toutes les deux sur mon cul, c'est mort !

Une femme se détache du groupe et envoie un grand coup de pied dans la poitrine d'Eön. Ça finit de réveiller Boréal. Devant elle, le moine, surpris par sa résistance, recule en brandissant une grande croix en argent.

— On n'est pas des vampires pauvre connard, sourit Boréal mauvaise. On est des Ménades !

Boréal laisse le corps de Nox tomber à côté d'Eön, s'accroupit, pose les mains devant elle et sort ses crocs. Elle bondit sur un binôme bleu lavande, déchire un torse, fait gicler une tête, puis une autre. Le sang jaillit en de fantastiques fontaines éphémères. Alors qu'une des femmes se précipite sur Nox toujours inconsciente, l'index et le majeur de la main gauche d'Eön lui traversent la mâchoire. Le sourire toujours accroché au visage, la femme s'écroule. Un hurlement de rage résonne jusque dans le clocher. Un homme tout en rose papier cul vient de poser son pied sur la jambe encore blessée d'Eön. D'un mouvement vif de sa jambe valide, elle le balaye et plonge la main dans sa poitrine pour lui arracher la trachée et tout ce qui vient avec. Autour de Boréal, tout n'est plus que sang et viscères. Pour la première fois depuis qu'elles ont quitté la voiture, elle se sent bien. Le goût du sang lui fait perdre la raison et maintenant que tous les couples sont éparpillés au sol, elle se dirige vers le moine qui s'enfuit en remontant la nef. De son côté, Eön peut de nouveau tenir debout et Nox se réveille enfin, pâteuse. D'un mouvement circulaire du pouce et de l'index elle se masse les yeux.

— Hummmm, vert menthe à l'eau mais quelle horreur... Eön ?

— Ah ! Nox ! Tu vas bien ? Comment tu te sens ?

— Souillée... Mais pas comme j'aime l'être.

— Oui ça j'imagine ! Comment tu t'es retrouvée dans cette galère ? T'as pas idée de ce qu'on a subi de notre côté ! Moi je me suis multifracturé la jambe, là c'est remis, mais sur le moment j'ai douillé, d'ailleurs cette porte c'est pas du bois basique ça c'est sûr, ensuite on s'est coltiné une ribambelle de fanatiques assortis en mode crayolas, bon c'est sûr que nous on s'est pas retrouvées fringuées façon bonbon à l'ancienne, là j'avoue on a quand même eu un choc en te voyant. Et puis il y a ce moine à capuche, tu sais on aurait dit qu'il sortait direct d'un jeu vidéo inspiration médiévale genre Diablo II et puis là...

— Ok, ok du calme, respire entre deux bouchées bébé. Nox tente de remettre ses pensées dans le bon ordre. Pisser, forêt, un bruit de pas mais pas d'odeur... Le moine, oui ça ça me parle ! Un trou béant et puis cette maison, un chien... C'est quoi cette histoire de bonbon à l'ancienne ?

Avant même d'avoir fini de poser sa question, Nox réalise. Elle voit la couleur qui recouvre ses avant-bras, ses jambes, sa poitrine... Ses yeux s'écarquillent de rage et sa mâchoire se raidit.

— Alors là c'est non. Non ! OÙ...SONT...MES...FRINGUES !? Et surtout où est ce moine à la con !!!

— Il est parti vers le fond de l'église. Mais te fatigue pas Boréal est déjà...

Eön n'a pas le temps de finir sa phrase, Nox a déjà atteint la chapelle de l'autre côté du bâtiment telle une furie. Une silhouette informe est plaquée au sol par une bête hirsute au museau ensanglanté.

— Boréal ! Boréal tu me le laisses il est à moi !

Boréal redresse la tête et fronce les sourcils, elle a horreur d'être interrompue en plein jeu, mais à travers le brouillard d'excitation provoqué par la chasse, elle finit par reconnaître Nox qui la fixe, froide et furieuse.

— Boréal... Je suis habillée en vert pastel, VERT PASTEL ! On dirait qu'un farfadet des montagnes m'a chié dessus. Alors tu lâches l'encapuchonné, et tu me laisses m'amuser avec !

Boréal relâche sa proie, l'air un peu contrarié. La silhouette qui était si impressionnante un moment plus tôt, ne ressemble plus qu'à un petit tas de tissu ramassé sur lui-même. À travers l'immense fenêtre, des mésanges réveillées par le soleil naissant, observent Nox plonger de toute sa hauteur sur la pauvre créature.

Au loin des tambours résonnent, c'est l'hymne enivrant des Ménades et de leurs orgies, à moins que Boréal n'ait tout simplement oublié de couper la radio du corbillard. Si la batterie est à plat quand elles reviennent, Nox va encore lui faire sa fête... « Chouette ! » pense-t-elle.

Solène Barcilon

Quand j'avais peur le jour

Ça avait commencé comme une baise d'après-midi encore endormie de la sieste dans la flaque de soleil qui tombait sur le lit. Elle avait pris les devants, son petit corps sur moi m'allumant en silence pour ne pas réveiller notre hamster qui dormait. Avec son crâne nu, elle était belle comme tous les autres jours vécus dans cette chambre blanche. Je suis rentrée dans les jeux qu'elle créait pour m'exciter. Elle a enlevé mes mains de ses hanches et a descendu sa tête vers moi. C'est ici, je crois, que le jeu a déraillé. Elle a dit un mot de trop et il m'a fait souffrir, j'ai mal compris son regard, ou alors j'ai pris peur de sa main qui bloquait les miennes contre mes seins. Des éclats de souvenirs me sont revenus : le froid qui me glaçait sous les seins, la résonance dans ma mâchoire de coups portés pour que je ne crie plus. Elle a disparu si vite derrière ces fantômes. J'ai voulu fuir mais elle était sur moi et j'avais déjà perdu mes mots pour le lui demander.

Son désir m'écrasait. Ses tibias sciaient mes jambes alors qu'elle se penchait et sa main ferme sur ma tête m'étouffait. Ses bras trop blancs tombaient sur moi, attaquaient le creux entre mes seins maigres. Coincée contre elle, ma bite ne savait plus bander. Mes poils s'hérissaient pour la piquer. Un instant après, je mordais la main placée contre mes lèvres. Je n'entendais pas son cri et gardais ses os entre mes dents quand elle la tirait. Quelque chose craquait dans ma bouche, comme si la paume prenait par à-coups ma forme. Elle n'a plus bougé son bras. Derrière lui ses yeux voulaient peut-être me rassurer mais je ne lâchais pas, comme une guenon méchante qui mâche le jouet d'une enfant. Elle avait l'air triste du chien battu qui a pris pour les méfaits des autres. Mes tempes ont cessé de battre et j'ai entendu ses sales petites phrases tranquilisantes, celles de ceux qui riaient en disant que ça me ferait pas plus de mal s'ils continuaient ; et puis aussi la peur dans ses yeux comme si j'étais une autre. La surprise avait passé, il n'y avait plus que la peur dans tous nos yeux.

Elle a fait mine de se redresser et a sorti une jambe du lit en me laissant sa main en gage. Son pied a glissé sur le drap; elle s'est étalée sur moi, le coude dans mon sein, la hanche contre mon pubis. Ce n'était pas assez pour me faire lâcher. J'ai étouffé mon cri dans ses phalanges ; elle a geint dans mon oreille sans cesser de m'écraser. Elle coulait le long de mon corps, son ventre tombant dans le mien comme pour prendre en moi la force de partir. Nos sueurs se mélangeaient dans le matelas, ses pleurs mouillaient mes cheveux et dans mon dos descendaient des gouttes froides. Peu après, elle hoquetait trop pour parler entre ses pleurs et ne me demandait plus rien. Je crois qu'elle n'était même pas en colère. Elle gisait sur moi, abattue. Je restais ainsi à souffrir sous son poids humide.

Et puis elle s'est levée, avec sa main au goût de pâte et de sel dans ma bouche, et mes jambes n'avaient plus mal mais elles étaient dures et froides sur le lit et le froid montait de partout pour m'empêcher de bouger. Son autre poing a tapé d'un coup sec ma mâchoire et elle s'est enfuie ailleurs, dans un bruit de porte et de clés. Allongée longtemps sur le lit, je ne savais plus pourquoi j'avais mordu.



Dehors, les paliers de l'échafaudage tonnaient. Le bruit perçait la fine couche de mousse que nous avions placée ensemble pour mieux isoler la baie vitrée. Les perceuses cassaient les façades et j'entendais crier des ordres. Sur les trente étages des pans sud et ouest de la tour, on travaillait tous les jours. Les pas descendaient vers mon corps nu, encore allongé derrière le rideau à demi fermé. Je voulais le tirer mais c'était trop loin et leurs voix étaient déjà à côté de moi, à dire quels trous creuser, quels murs casser. Je roulais sous la couette pour me cacher, ma tête et mes bras encore tournés vers le soleil. Il révélait les rangées de poils noirs qui remontaient sur mes mains aux grosses jointures, puis se glissaient sous mes bagues d'étain et de pierres. Sans soins ils couvraient tout mon corps d'un pelage sale et alors mon aisselle et mon sexe puaient. C'était l'odeur de sueur comprimée, l'odeur de crâne que l'on trouve dans les replis derrière l'oreille, d'un bout de corps qui pourrit dans le noir. Ma main rampait vers le rideau, sans force, comme si quelqu'un en aurait quelque chose à foutre de me voir comme ça nue, désarticulée, au milieu de sa journée de travail. Les voix du dehors sont revenues et elles étaient en colère cette fois-ci;

elles criaient l'une sur l'autre avec moi au milieu et mes doigts s'agitèrent pour cacher la lumière qui montrait mes poils et les voix, et mon cul blanc sous la couette.

Le rideau tiré, la chambre était presque noire. Mes bagues luisaient sur mon poing gris sombre, comme les yeux d'une araignée velue qui voulait descendre vers mon corps. Je cachais ma tête sous l'oreiller et essayais de ne plus sentir. « La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe » disait mon père. J'étais la colombe au fond de son nid et là ces voix, cette bave qui me coulait dessus le long de mes joues et de mon cou n'auraient pas dû m'atteindre. Je m'enfonçais plus profond sous la couette et me berçais, les mains contre mes seins, comme un oiseau qui hiberne. Mais mon pelage n'était pas blanc, et mes pattes étaient trop larges pour être celles d'une colombe, mes ongles abîmaient mes seins ; la bave m'atteignait de partout. L'angoisse revenait alors que la couette pesait de plus en plus sur mon cœur. Elle n'avait pas bougé, pourtant c'était comme si on l'avait lestée de sacs. Les bras repliés, mes doigts grouillaient sous les valises. Je ressortis la tête et respirai : rien n'était posé sur moi. L'idée vint que la pression ressemblait à son poids à elle, ou plutôt à ceux des hommes qui venaient écraser mes membres. Alors c'était juste un souvenir qui compressait mon creux et mes seins ; il fallait chasser la mémoire, morceau par morceau. Je commençais par les mains ; je pouvais les ramener sur mes joues, et les lécher doucement, manger les ongles qui m'avaient fait mal. Elles sont restées sages dans ma bouche. Je me retournai ; allongée sur le ventre les sacs ne pesaient pas.



J'ai osé lancer mon regard dans la chambre ; un yaourt à la mangue jaune pâle s'écoulait de son pot vert sur le lino, noyant un couteau sur sa route. Ce devaient être les débris de sa fuite. À un pas, la cage du hamster tintait d'un bruit d'émail sur des barreaux. Au moins n'était-il pas mort de peur face à mes cris. Ces grincements de métaux répondaient aux échafaudages tonnant, au couteau dans le yaourt, à tous les dangers du dehors. Le lit était encore la place la plus sûre. Du bout de mes bras, j'en inspectais les bords. Entre le sommier et le matelas, il y avait des recoins frais pour mes doigts ; les draps y étaient encore secs, préservés de nos sueurs. Quand je descendais mes mains plus bas, je découvrais les pieds de bois solidement posés sur le sol. Alors que j'avancais vers l'angle le plus éloigné de la fenêtre, je trouvai les débris de l'après midi : deux culottes, un lubrifiant fermé que je jetai au loin vers l'entrée.

Le rongeur couinait sans relâche comme le jour où je l'avais pris à ses parents pour notre installation ici. De ses frères et sœurs, il avait été le premier à partir ; depuis, elle pensait qu'il nous détestait et que s'il rongerait la grille chaque nuit, c'était pour s'enfuir. Mais il était la première chose — le mot est laid — qu'on ait eue ensemble. Les meubles étaient arrivés ensuite mais la cage était restée au sol dans son coin, à l'abri du soleil, là où elle l'avait décidé en entrant le premier jour. Le yaourt a atteint le bord de sa cage et il a lapé avidement, le museau enfoncé au plus loin entre les barreaux. Il serait bientôt malade mais je n'y pouvais rien. J'ai détourné les yeux de ce mauvais repas. Sur le mur en face, à droite de l'entrée, j'avais recouvert l'armoire d'un papier peint délavé rose et vert aux formes abstraites. Les courbes, harmonieuses à hauteur des yeux, chutaient à pic en s'approchant du sol puis s'éparpillaient en éclats à leur plus bas. Au crayon, on avait griffonné à deux les petits personnages et animaux qui ressortaient dans ces nuages étranges. Ses serres dessinées sur le rebord du meuble, un rapace au bec rose me fixait. Son regard était trouble comme le mien. Il faisait l'effet d'un pantin bricolé à partir de déchets et d'objets usés. Les couleurs se superposaient à des endroits étranges : ses pupilles étaient grises avec des taches vertes claires qui faisaient des creux dans ces yeux brumeux. Je détournais encore le regard de cet attelage bizarre qu'elle avait dû dessiner défoncée pendant une de mes absences.

Je n'en pouvais plus de m'effrayer de ces choses insignifiantes. J'ai fait un geste vers le centre du lit quand une autre image m'a saisie. Elle était proche au-dessus de ma tête — je pouvais la toucher du bout des doigts. C'était encore un de ses dessins, fait sur un papier épais et coloré à l'aquarelle. J'étais peinte de haut, étendue sur un lit, les jambes perdues dans les draps. Mes yeux regardaient le spectateur. J'étais belle sur cette image. Elle avait discrètement mélangé quelques paillettes à l'aquarelle et ma peau chatoyait. Elle m'avait donné l'air insolent de la modèle qui perturbe le travail de l'artiste. Le dessin n'avait que quelques mois : c'était la première fois que j'avais accepté d'être affichée sur nos murs, après une longue soirée de négociations. Elle avait dit avec mauvaise foi que refuser aurait voulu dire rejeter son amour.

L'après-midi de la bataille, elle n'avait plus eu ces yeux pour me voir. La peur masquait l'amour. Il devait aussi y avoir de la pitié pour moi, pour mon corps tordu et moite, pour la haine dans mon regard sur elle. Je n'avais pas besoin de mon reflet pour savoir l'effet que je lui aurais fait si elle était rentrée pour me voir : échevelée, puante, trop faible pour sortir d'un lit et trop méchante

pour accepter de l'aide. J'avais maintenant rongé mes ongles au sang, et aussi les peaux autour. Ma mâchoire claquait et crissait au rythme des attaques du dehors. Partie longtemps, elle m'aurait retrouvée encore plus misérable. Mes yeux s'accrochaient au papier dessiné pour ne pas penser à la honte qui montait. C'étaient les formes de mon visage mélangées à son trait. C'étaient les traces de quand elle ne me voulait pas de mal et que je n'étais pas une loque. Peu à peu, je me relevais pour me trouver à sa hauteur. Son grain était doux et je suivais du doigt les bosses creusées par l'eau et la peinture.



J'allai dans la salle de bain pour faire partir mes odeurs. Dans la douche, l'eau refluaît de l'égout. Le jet m'a brûlée et j'ai senti enfin ma peau, tout contre laquelle l'eau coulait. Elle était étanche de nouveau, et j'ai frotté pour la laver. Je voulais m'asseoir mais j'ai glissé. Ma tête a cassé la cabine en plexiglas et mon coude a tapé le sol. Le verre cassé faisait comme une couronne de fleurs tombées de ma tête, qui penchait au dehors de la cabine, à travers un trou. Le reste s'entassait dans le petit carré de carrelage qui rougissait.

Je n'étais pas évanouie. Ma tête avait tapé seulement la vitre usée. Je n'avais pas si mal et j'aurais mis ma main à couper que tous mes membres fonctionnaient. Pourtant, rien ne me donnait plus la force de bouger. J'étais une grand-mère tombée, que personne ne vient soutenir. Un geste eut pu me relancer et me porter hors de la douche. Mais l'eau chaude continuait de couler sur ma jambe et cela suffisait à me garder ainsi. Je ne pouvais pas m'allonger. Il fallait soutenir ma tête pour ne pas m'érafler avec ce qui restait de plexiglas. Mon cou s'engourdissait pour ne pas se blesser franchement en s'échouant sur le rebord cassé. Avec cette autre douleur est venue une nouvelle inertie.

Plus tard, je l'ai entendue rentrer. Elle marchait de ses pas mal assurés, comme ceux d'un adulte veillant son bébé ou des agneaux se promenant dans les bois pendant que le loup n'y est pas. Le soleil était descendu et aucun rayon ne filtrait plus dans la chambre noire. Je fermais les yeux pour me préparer à la lumière blanche de la salle de bain. J'ai senti ensemble le dé clic de l'interrupteur et le flash rouge derrière mes paupières, et puis juste après son petit cri de surprise. Elle m'a trouvée ainsi, entre mes cheveux et mes petites taches de sang qui coulaient encore. Dans le carré de céramique, tout était très propre, lavé par l'eau depuis plusieurs heures. Je lui ai

souri pour la rassurer et elle ne m'a rien demandé ; la scène, pour absurde qu'elle était, se comprenait d'elle-même. Sûre, elle m'a séchée et m'a déposée sur mon lit. Et elle m'a fait dire ce que j'écris ici. Les mots me revenaient avec lenteur ; elles les tirait au dehors par ses questions et ses sourires. Ils émergeaient du silence comme un tuyau oublié que l'on ouvre enfin et qui crachote de l'eau brune. Je restais ainsi, recroquevillée au bord du lit, entassée sous une large couette, l'écoutant et lui répondant.

Puis, doucement, elle s'est évanouie sur le sol, la tête posée sur mes pieds. Cette fois-ci l'appel était assez fort. Encore hébétée, j'ai dit des mots pour elle, qui nous liaient à un futur meilleur et énigmatique. Je parlais du dessin qu'elle avait fait et de ma confiance en elle. Je la rassurais sur mon état et sur ma solidité retrouvée. Je lui parlais du sol et de ses jambes qui s'y trouvaient, de la certitude de cet appui et puis du chemin du retour vers moi qu'elle connaissait — elle l'avait pris tant de fois. J'étais celle qui la portais hors de ces malaises vagues qu'elle avait si souvent. Mes mots n'étaient plus pâteux et je retrouvais une voix sans saccades ni érailements. Je suis allée au sol pour être à sa hauteur. Elle s'est accrochée à mes yeux pour sortir de l'étourdissement.

J'ai tendu mes mains et elle les a tant serrées que j'ai été convaincue de ne plus trembler.

Angie Gillardet

Je sais ce que tu as fait au printemps dernier

Depuis ma transition c'est toujours la même histoire avec les mecs : je me fais tromper, je suis leur maîtresse, je suis leur plan cul, leur vide couille, mais jamais leur amoureuse. Impossible d'avoir une relation normale, comme mes copines cis. Et quand ça en a l'air, il y a toujours anguille sous roche. Je suis maudite.

Après 12 années passées rue Saint-Maur à Paris, je viens d'emménager à Vincennes, juste à côté du bois. C'est l'option la plus viable que j'ai trouvée afin d'éviter d'être trop loin de mon taff de vendeuse rue de Charenton, tout en ayant un coin de nature accessible à pied en quelques minutes.

Je viens de quitter Paul, le mec avec qui j'ai passé les 4 dernières années de ma vie. J'ai fini par apprendre qu'il me trompait avec une sœur trans de Gennevilliers. Je n'ai pas pu l'accepter. Je suis donc partie de notre appartement, presque du jour au lendemain, pour retourner vivre chez ma mère à Boulogne, le temps de me retrouver et de me retourner. Je réalise rapidement que j'ai besoin de quitter Paris qui m'a absorbée ces derniers temps, j'ai besoin de vert, d'air, de respirer.

Direction les abords du bois de Vincennes. J'ai beaucoup de chance car après quelques visites à Joinville, Charenton et Saint-Mandé, je tombe sur cette pépète rue du Donjon. Je dépose mon dossier et l'agent immobilier, un mec gay qui a direct capté que j'étais de la famille, me fait un clin d'œil et m'assure qu'il fera passer mon dossier en priorité lorsque la visite se termine. Bingo.

En deux semaines c'est bouclé, nouvel appartement, nouveau vélo pour aller taffer, je kiffe ma nouvelle vie même si je reste encore amère quand je repense à Paul. J'étais amoureuse de lui, même si je commençais de nouveau à regarder des pornos et à me faire jouir dessus. Le truc c'est que Paul était seulement *top* et je peux pas être juste *bottom*, je commençais à être frustrée. Du coup je me fantasmais une vie de domina avec des petits larbins à dispo.

J'ai pris cher dans cette rupture quand même, alors autant dire que les mecs, pour le moment, c'est vraiment pas ma priorité. Je dois me concentrer sur ma reconstruction après cette foutue épreuve. Quand j'y repense j'ai ce nœud à l'estomac qui se serre au point de m'empêcher de respirer. Putain d'amour.

Mon amie Chloé n'arrête pas de me le dire : « Faut que t'arrête les mecs cis meuf, ils servent à rien ». Elle n'a vraiment pas tort, je n'ai eu que des déceptions et des mésaventures jusqu'à ce jour. Ce serait tellement plus simple si je pouvais rencontrer un mec trans, et enfin vivre l'amour T4T que Chloé et sa copine n'arrêtent pas de me vanter. Elles me foutent le seum, et je les déteste quand elles me font remarquer à quel point ma vie sentimentale est pourrie. Heureusement que je peux blâmer mon parcours trans pour être la cause de mes mauvais choix de mecs. Mes copines cis, elles, les pauvres, n'ont aucune excuse. En fait les mecs ça sert trop à rien comme dirait Yelle.

Quoi qu'il en soit, je suis de nouveau célibataire, et j'ai envie de baiser ce soir. Le printemps est arrivé, les températures se sont drastiquement adoucies, et j'ai ressorti mes jupes légères. Je décide d'aller me balader avant que la nuit tombe. Je longe l'allée royale du bois de Vincennes, je croise des joggeurs, des personnes promènent leur chien, et d'autres font comme moi, ils se baladent. Je décide de me perdre un peu et je bifurque à gauche, puis je m'enfonce dans un bosquet très dense avec plusieurs chemins tracés au sol. J'en perds mon sens de l'orientation et quand j'en sors je dois regarder sur mon tel où je suis. Pour être honnête, je n'ai jamais réussi à me situer en nature, je me perds facilement, et me retrouve souvent à l'opposé de là où je pense être. Je rentre chez moi et je décide de faire une boucle pour ne pas repasser par-là d'où je viens.

Le lendemain, je décide de refaire la même balade après dîner, histoire de digérer un repas beaucoup trop copieux.

Je peux accéder au bois depuis 3 chemins différents donc j'en prends un autre que celui d'hier soir, pensant faire des découvertes. Sauf que je finis par retomber sur le même bosquet dans lequel je m'étais perdue la veille. J'observe tous ces chemins sous les arbres, certains décrivent des cercles, d'autres se finissent en cul de sac, je me demande pourquoi. La nuit tombe plus vite qu'hier, les nuages ne laissent plus de place à la lumière d'un soleil déclinant. La luminosité baisse très rapidement ici alors que je vois encore le ciel à travers les branches. J'ai l'impression de tourner en rond alors je décide de sortir mon téléphone pour trouver la direction à prendre. J'ouvre Google Maps, et malgré la 3G qui s'affiche, l'application ne charge pas. Je quitte l'application et la relance, toujours rien. Je souffle et au moment où je soulève ma tête un homme passe à ma droite sans un mot en marchant rapidement. Je suis dubitative. Je me dis que « tous les chemins mènent à Rome » et que je finirai par avoir du réseau. Je décide de continuer dans la même direction, je finirai bien par tomber quelque part. Tout en marchant, je croise plusieurs hommes, ils ont l'air de savoir où ils vont, contrairement à moi qui regarde dans tous les sens comme un chiot perdu.

Ça suffit, je demande de l'aide à la prochaine personne que je croise. Encore un mec, je le stoppe : « Bonsoir, excusez-moi je suis perdue, je rejoins Vincennes par quelle direction ? ». C'est un monsieur d'un mètre 80, la soixantaine, les cheveux gris coupés court, il pue le parfum, un Paco Rabanne certainement, ça fait cheap mais il fait propre sur lui. Dès qu'il ouvre la bouche je comprends qu'il est gay. Il me répond : « Vraiment tu es perdue ? hahaaaaa ». Il rigole. « Oui oui je suis vraiment perdue » je lui dis sans rire, l'air grave. « Tu sais, ici c'est un lieu de drague gay, tu n'as pas remarqué tous les hommes qui tournent ? ». « Ahhhh ceci explique cela », je réalise. Il me montre une direction que je suis et en moins d'une minute je suis sur un chemin que je reconnais. Je suis capable de me noyer dans un verre d'eau, j'ai honte d'avoir demandé mon chemin alors que j'étais si peu loin de la sortie.

Je suis très têtue, je n'accepte pas l'échec, alors je me mets au défi de connaître parfaitement ce fichu bosquet. Même si la nuit est déjà tombée, la visibilité dans le bois

m'étonne. C'est que la lune éclaire tellement que je vois très bien lorsque je suis dans des allées dégagées. Dès qu'il y a des arbres au-dessus de ma tête, c'est beaucoup plus compliqué.

Après un petit tour où, me demandant mille fois si je retourne dans le bosquet ce soir ou pas, je finis par me diriger dans sa direction. À mi-chemin je tombe sur un homme plutôt jeune qui a l'air de se diriger lui aussi vers le fameux bosquet. Quand on arrive devant l'entrée, nos regards se croisent et je lui souris. Il penche la tête et me dit : « Après vous, madame ». Je le remercie et engage la conversation : « Vous aussi vous faites votre balade digestive ? Ou bien vous êtes venu chercher autre chose ici ? ». Il me sourit franchement, et me dit qu'il aime bien marcher aussi. On se balade côte à côte en faisant connaissance, il est très charmant, pas très grand, juste un peu plus que moi, brun, les yeux noisette, il a une voix grave et rassurante, ses cheveux presque mi-long coiffés vers l'arrière me rappellent ceux de mon ex Paul. En fait, tout me rappelle Paul, sa diction, ses gestes quand il parle, sa démarche, l'odeur de son parfum, tout me renvoie à lui. Je ne peux m'empêcher de me dire que c'est un signe. On marche sans s'arrêter et je réalise qu'il est bientôt une heure du matin, je dois rentrer. Je lui explique que je suis très mauvaise en géographie et je lui demande de me raccompagner jusqu'au début du chemin. Il me taquine : « Ah ça veut dire que je peux te perdre et faire ce que je veux de toi ? ». Je rigole, pas vraiment détendue, mais pas pour autant apeurée. Est-il sûr qu'entre lui et moi c'est de lui dont il faut avoir peur ?

On arrive à l'intersection entre le chemin et le bosquet. Il me demande s'il va me revoir par ici et je lui réponds qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. J'aurais aimé qu'il me demande mon numéro, j'aurais refusé de lui donner prétextant avoir besoin de plus de temps. La vérité c'est qu'il m'attire. Dès les premiers instants où j'ai regardé droit dans ses yeux j'ai eu ce petit truc, cette petite chaleur qui se diffuse dans le corps et qui donne envie d'être dans l'action, dans une forme de démonstration. Comme si j'avais envie de lui montrer que j'étais celle qui lui fallait.

Sur le chemin en rentrant chez moi, alors seule, je ne peux m'empêcher de me dire que je ne dois pas me lancer aussi vite dans une nouvelle relation. Je dois prendre le temps de bien savourer mon célibat. Mais j'ai eu 35 ans cette année et même si je n'ai pas d'horloge biologique

avec une putain de deadline pour procréer, j'ai ce truc qui me pousse à me caser. Ma mère a beau me dire : « La société change, maintenant c'est fini la course à la propriété, à fonder une famille, les gens font comme ils veulent, ils pensent à eux avant tout ». N'empêche que j'ai ce truc en moi qui me presse. Et je réalise que je ne sais même pas comment le mec de ce soir s'appelle, ça me fait redescendre de mon nuage direct. Je ne vais pas me marier et fonder une famille avec un mec dont je ne connais même pas le prénom.

Le lendemain soir je retourne au bois, ce coup-ci avec l'espoir de retomber sur le mec de la veille. Du coup, plutôt que de prendre un autre chemin comme je m'étais dit au début de la semaine, je refais exactement le même itinéraire qu'hier. Une heure passe et toujours rien. Je ne croise que des vieux qui me dévisagent, avec un regard glacial. Je ne suis pas à l'aise ici ce soir, dans ce lieu de drague. Je me décide à rentrer, je fais demi-tour et je tombe nez-à-nez avec lui. Encore plus beau que dans mes souvenirs. Instinctivement je lui fais la bise, il a l'air surpris par le geste. Je suis embarrassée : « Désolée, je ne voulais pas te gêner mais tu sembles si familier ». Il a l'air perplexe, ça me fait rire. Lui aussi se met à rire : « C'est vrai qu'on a passé une bonne soirée hier soir, je ne pensais pas te revoir ». « Moi non plus », je lui mens. On reprend là où on s'était arrêté hier, on s'en raconte un peu plus sur nos vies.

La nuit est tombée progressivement et on se retrouve dans le bosquet, sur un petit chemin menant à une impasse qu'on découvre. On s'arrête, on se regarde et la tension monte d'un cran. J'ai envie de lui. Il se rapproche de mon corps, je colle le mien contre le sien. Je bande terriblement. Cela faisait des années que ça ne m'était pas arrivé. « Tu sais que je suis une trans ? », je lui demande, connaissant sa réponse. Il colle son bassin au mien, comme pour mieux me faire sentir sa trique en béton. Nos queues se heurtent. On s'embrasse, salement. Nos langues s'emmêlent. Il défait mon jean et j'en fais de même avec le sien. Instinctivement, il s'agenouille et me prend en bouche. Je lève les yeux au ciel, j'aperçois les étoiles et la lune pleine qui me regarde, rassurante. Je prends un pied d'enfer. Lui aussi a l'air d'aimer ça, on jouit en même temps dans une synchronicité rarement partagée. On rigole, on se rhabille, un peu honteux, et on finit le chemin jusqu'au croisement qui nous sépare. Je lui demande s'il veut qu'on s'échange nos numéros et il a l'air embarrassé : « Tu sais, je suis marié ». Je joue la carte de l'ouverture

d'esprit, et je lui dis : « Pas de soucis, je comprends. Bon et bien au plaisir d'une prochaine fois dans les bois ! ». Je tourne les talons sans en dire davantage. Et il part de son côté.

Je ne peux m'empêcher de me sentir coupable : comment j'ai pu croire qu'un mec comme ça, rencontré dans les bois, le soir, aurait envie ne serait-ce que d'aller boire un verre avec une fille comme moi ? Voilà encore un mec marié, insatisfait de sa vie sexuelle, ou encore pire, un homo refoulé qui se pense moins pédé en suçant la bite d'une meuf trans. Je suis fatiguée et déçue de moi-même. J'arrive chez moi, je prends une douche et me roule un pétard pour me reposer, passer à autre chose.

Le lendemain soir j'ai soif, soif de revanche et soif de sexe. J'ai envie de me venger sur un mec, sur des mecs. J'ai envie de leur faire payer. De me servir d'eux, de les utiliser comme eux m'utilisent.

Je me rends d'un pas décidé dans le bosquet, je me place dans une allée bordée de buissons épais. Et j'attends. Les hommes défilent devant moi, les heures aussi, et je ne bouge pas. Je commence à sentir le froid du sol traverser mes chaussures. Ma motivation redescend, laissant place à la fatigue de la semaine. Je rentre chez moi, bredouille en ce vendredi. La seule chose que j'emporte avec moi c'est la frustration et la colère avec lesquelles je suis arrivée.

Samedi soir, je me rends au bois car j'entends dire qu'il y a des free party de mai à octobre. À peine à l'orée du bois j'entends les basses résonner. J'aime ça. J'accélère le pas, et j'arrive facilement à trouver le lieu de la sauterie. Ce n'est pas encore minuit et il n'y a qu'une douzaine de teufeurs. Je ne connais personne et je suis gênée de danser comme ça toute seule. Je décide d'aller faire un tour au bosquet malgré mon sens de l'orientation encore plus merdique la nuit. Surprise, je tombe direct sur mon crush des derniers jours. Je me dis que je devrais l'ignorer mais j'ai envie de sexe, ce genre de sexe vengeur. On s'embrasse et on se dessape rapidement. Je n'ai qu'une envie, le manger, alors je lui dis de se tourner et de me donner son cul et sa queue. Je sens sa chair sous mes dents, je l'entends gémir, c'est bon, je me régale, je le savoure. J'ai cette pensée intrusive : il suffirait d'un quart de seconde pour que tout bascule, du plaisir à la douleur.

Je le retire de moi, écœurée et je lui demande de partir. Je cherche de quoi m'essuyer le visage mais je n'ai pas de mouchoirs. Je lève la tête et il a disparu dans la nuit.

Je continue ma route et je me lance dans l'enchevêtrement des petits chemins bien connus où une foule s'ameute. J'aperçois au loin cet attroupement formant un cercle compact d'hommes tous regardant au centre. Je décide d'aller voir de plus près, et me rapproche doucement. J'essaie de passer ma tête par-dessus cette masse humaine en prenant appui sur l'épaule d'un homme. Il tourne sa tête vers moi et se met à hurler. Tout le monde prend la fuite en courant, certains poussent des cris et je ne comprends pas. La foule est dispersée et je me retrouve seule face à une scène de sexe torride entre deux hommes. Je me rapproche un peu plus pour voir leur visage et je découvre celui qui était avec moi quelques minutes plus tôt. Je suis dégoutée, j'en ai la nausée. Comment ai-je pu embrasser et kiffer un mec qui actuellement est en train de se faire prendre par un *ehpadien* ?

Je sens la rage monter en moi. Je repense à tous les mecs qui m'ont prise pour une conne. Je m'imagine Paul en train de baiser avec des vieux, tous mes exs y passent. Je suis à 2 doigts de vomir toute ma rage. Je sens mon visage chauffer, brûler. Le bout de mes doigts lance, pique, j'ai la fourmi qui monte jusque dans mes épaules. Je ne comprends plus rien, il fait tout noir d'un coup. Je me laisse tomber au sol, comme si on m'avait coupé les jambes.

Je reprends conscience devant les enceintes de la teuf, sur du gros son hardcore. Je danse, les pieds dans la boue et je sens la crasse entre mes doigts. Il doit être 6 heures, le soleil ne tarde pas à redonner quelques couleurs à la forêt dans laquelle on est. Je danse, acharnée, comme si je voulais ouvrir en 2 le sol de mes pieds. Je pars en transe, je suis bien, libérée. Plus rien ne peut m'atteindre. Je sens le regard des teufeurs autour de moi mais je m'en moque, je danse comme je veux, je suis tellement bien, encore mieux que sous taz. Une fille aux yeux bleu vient vers moi doucement, la tête entre les épaules, et me demande : « T'es sûre que tu vas bien ? Tiens, prends un kleenex pour t'essuyer ». Je la regarde interloquée : « Bah non ça va super, ça n'a même jamais été aussi bien ». Je réalise que je me sens vraiment bien dans mes baskets pour une fois, comme enfin accomplie. Je lui prends le kleenex en la remerciant d'un sourire franc. Je regarde mon pantalon et ouvre la poche pour ranger le kleenex qu'elle me tend. Mon pantalon est couvert

de tâches marrons noirâtres, tout comme mes doigts. Il y a une matière sombre qui a séché, et qui cristallise, c'est dur et ça brille, avec des reflets pourpres.

Le soleil se lève désormais et les visages autour de moi prennent des allures de films d'horreur lorsqu'ils croisent mon regard. La fille aux yeux bleus revient vers moi avec un miroir de poche argenté : « Regarde toi meuf, t'as du sang partout sur le visage ». J'essaie d'essuyer le sang désormais séché, je gratte mais il ne part pas, je suis toujours rouge. Je ne comprends pas ce qu'il se passe.

Je me dirige vers chez moi, pour me doucher, et j'aperçois des lumières bleutées sur l'allée Royale, je vois des voitures de police et une ambulance. J'arrive à leur hauteur, des rubans de scènes de crime sont en train d'être installés. Des spectateurs observent bras croisés, et je me joins à eux. À quelques dizaines de mètres on peut apercevoir un corps qui me semble familier. Il est allongé sur le ventre, le pantalon baissé sur les chevilles et on peut voir un amas rouge rosé agglutiné sur l'arrière de ses cuisses. Je ne sais pas ce que c'est mais on dirait bien des organes, j'en ai la nausée. Un flic revient vers son coéquipier et on l'entend lui dire : « Putain, le mec s'est fait bouffer les intestins par le cul ». Je tourne la tête et observe le visage familier du vieux au parfum Paco Rabanne qui ne regarde pas la scène mais moi, il me fixe. Je peux lire sur ses lèvres les mots qu'il prononce en silence « je sais ».

Une décharge électrique d'une puissance inégalée me transperce des pieds à la tête. En un dixième de secondes, toutes les images me reviennent, comme si ma vie défilait devant mes yeux.

Je ressens cette peur viscérale d'être trompée par l'homme que j'aime. Je le vois lui et un autre homme forniquant bestialement dans le bosquet. La haine dégage la peur à grands coups de pied. Je sens la testostérone inhibée par des années de THS atteindre son paroxysme. Je vais exploser de rage, je n'arrive plus à me contrôler.

Je me vois, spectatrice de ma propre scène. Je suis une hyène qui donne une leçon à un mâle désobéissant. J'attrape avec mes dents son scrotum, l'arrache, puis m'en prends à son intérieur. Je plonge ma main dans son trou du cul et attrape tout ce que je peux. Je vois des

mètres d'intestins, des organes que je distingue tant bien que mal, et je continue de tirer jusqu'à arriver à sa langue que j'arrache.

Une douce rivière de sang tiède coule le long de mes avant-bras. Je suis sereine, enfin apaisée.

Je quitte la scène, ensanglantée, souriante, victorieuse. Les autres hommes alentour, qui étaient restés cachés en entendant les cris de souffrance, sont désormais attroupés autour du corps béant. Mon sens de l'orientation me joue des tours, encore une fois et je me retrouve sur la scène du crime, faisant fuir tous les témoins.

Face à moi, il ne reste qu'un homme droit, impassible. Je n'arrive pas à bien distinguer son visage, ma vision est troublée. Pourtant, je le reconnais en un instant, son parfum m'est maintenant familier, c'est le vieil homme.

Je reprends conscience, allée Royale, toujours observant la scène de crime avec la Police. Je regarde dans la foule et je ne le vois plus, le vieux a disparu...

Louisusanne

Chaleur et sueur collante

Ce jour là il fait chaud
Et j'ai chaud moi aussi
Je scroll, un mec vient m'aborder
D'ordinaire les échanges sont plus courts
Plus arides, aussi, mécaniques
Je m'étonne de sa sympathie
Obligation familiale
Heureux hasard
Nos chemins sont amenés à se recroiser
Où je me dispose à m'installer
L'oisillon s'apprête à quitter sa cellule
Ce jour-là aussi il fait chaud
La sueur coule à flots
Peinture fraîche
Carottes en fermentation
Fragments gravés dans la chair
Excitation mêlée de craintes
L'adrénaline fait son taf
Sur la place, légère déception
Mes attentes ne sont pas remplies
C'est le jeu
Celui du marché des corps
Mais peu importe
Il s'agit d'un heureux hasard
Déambulation dans la ville des malheurs à venir
Une magie opère
Une étendue de possibles
Profil à l'horizon
De nouvelles bornes
Jonchent à présent ce terrain
Peuplé de faits historiques disparates

Retour au point de départ
Il formule une proposition
Un repas, chose futile
Un toit, chose anodine
Proposition qui n'engage à rien de plus
Naïveté, innocence
Objet d'une culpabilité future et tenace
Nuit tombée il fait encore chaud
L'abruti n'a pas de bouteille de vin
Le repas enfilé, la discussion coupe rapidement court
Il me saisit, la porte près de lui
Colle ses lèvres contre les siennes
Elle tente de s'échapper
D'en revenir à leur discussion
Il poursuit son affaire
Et la traîne dans sa chambre
Elle vient tout juste d'accéder à sa majorité
Il est de près de dix ans son aîné
Il n'en a rien à foutre
Satisfaire son plaisir avant tout
Elle se persuade qu'il assouvit ses désirs
Qu'elle peine simplement à se détendre
Et puis ça ne durera pas longtemps
Il la transperce
Son corps se tend
Il s'interrompt et l'interroge
Mais ne se préoccupe pas de sa réponse
Non pas celle que prononce sa bouche à demi mots
Mais celle que hurle son corps tout entier
Une fois encore il persiste
Étendue, elle endure
La honte lui colle à la peau
Dégouline
Tel son corps contre le sien immobile
Enfin la mécanique s'achève
Feindre l'avoir apprécié

Et pouvoir accueillir sa tendresse
Puis glisser hors du lit
Reprendre son souffle
Bouffée d'air frais, libérée
Elle n'en est pas de la honte
Qui se répand sur son passage

Susanne

Imagine toi la scène
Votre petite troupe part poursuivre ses études dans la grande ville
Vos chemins se suivent
Vous dessinez des lignes parallèles
Qui alors se confondent
Pourquoi ne pas vivre ensemble
Après tout, exception faite de partager un logement,
C'était déjà le cas les deux années précédentes
Et vous en avez vu d'autres ensemble
Et tous vos ennuis sont à présent derrière vous
Plantés dans les couloirs froids — devrais je dire lugubres ou mortifères —
Où vous avez erré ces deux dernières années
La lumière pointe son nez au bout du tunnel
Pourtant, quelque chose cloche
Elles font le pari que ça va mal tourner
Et ne jugent pas bon de t'en informer pour autant
L'année commence et suit son cours
Le calme après la tempête se fait attendre
Enfermer trois folles dans une cage
Nos relations s'engagent sur une pente glissante
La même qui a mené le porte-savon à sa perte
Dont les débris jonchent le sol
Qu'on a préféré balancer sans un mot
Plutôt que d'essayer d'en recoller les morceaux
La crise éclate sans annoncer sa venue
Non pas celle de votre amour
Celle-ci est de bien plus grande ampleur
Et essaime à travers le monde
Cette fois, pour la cage, tu laisses ton tour

Non sans culpabilité
Tu t'en vas profiter de l'air pur de ton enfance
Teinté d'un retour dans la cellule familiale
Comme hors du temps,
Ton esprit bouillonne et s'agite
Tu n'es pourtant pas à proprement parler disponible
Pas levée des contraintes de la vie ordinaire
Mais la machine est en marche
Disponible, tu ne l'es pas plus pour tes amix et colocataires
Plongée dans une autre dimension
Celle de la famille nucléaire
Tu es comme déconnectée de ta vie queer et citadine
Telle une agente double sous couverture
La chaleur arrive et la vie s'efforce à reprendre son cours
Les cours de récréée s'emplissent à nouveau
Ta présence est désormais requise
Retour à la cage départ
Mais ce ne sera pas pour longtemps
Elle te semble plus inhospitalière encore
Qu'on te pousse vers la sortie
C'est l'occasion de faire le point sur ces liens
Qui, distendus
N'en demeurent pas rompus
Les consolider bien qu'ils aient certainement changé de nature
Du moins c'est ce que tu penses
Brève échappée dans la ville des ennuis passés
Retrouvailles chaleureuses annoncent
Comme une brise de changement
Æncrée dans la peau
Ce soir-là, les choses se font plus claires
Ce qui, jusqu'alors, semblait confus
Fait à présent sens
Les nœuds démêlés
Tire le fil sans risquer d'en créer de nouveaux
Aux côtés d'adelphes une nouvelle voie s'ouvre
Et elle porte un nom

Susanne

De toute façon, je t'ai jamais considérée comme une personne cis

Immense gratitude

Fin de l'évasion

Sensation étrange

Soulagement teinté de mélancolie

Une page se tourne

Et vous en avez parfaitement conscience

Elles la tirent

La feuille se froisse sous la pression

Elle t'échappe des mains

La saisir, déchirement inéluctable

Tu la vois donc se refermer, impuissante

Sans pouvoir y prendre part

Porte claquée sur le bout de ton nez

Pourtant, le renouveau est là

Il est impensable de le garder pour toi

Et de ne pas le partager à celles

Que tu portes dans ton cœur

Qui toujours et malgré tes efforts

Se maintiendront dans ce petit creux tout particulier

La joie et l'incertitude sortent par torrents de ta bouche

Tes paroles glissent, fluides en tout genre

Mais elles n'y sont pas perméables

De toute façon, elle ne sait pas ce que ça veut dire cis

Pour elle, cis, c'est qu'une injure

Tel l'hôpital qui se fout de la charité

Les cis crachent à la gueule des trans

Si les dominéx ont une aptitude qui leur est propre

C'est bien de percevoir les faveurs des dominants

Esseulée, tu franchis le pas de la cage

La trans partie, les cis dansent

Et ne trouvent pas de meilleure idée

Que d'organiser des festivités en cet honneur

Les convives arrivent

Goutte à goutte

Non il est trop tôt, disent-elles
Jubilant de leur supercherie
Patience, attendre que la soirée batte son plein
Peak time, le temps est venu
Les verres résonnent
Les hôtes gravissent
Gagner en puissance
Et dominer la foule
C'est la cour des miracles
Et le miracle porte un nom, lui aussi
Susanne
Riez, pauvres fou-les
Indignez-vous !
Non pas de ce système pété
Mais du choix de prénom
De celle que vous dites aimer
Tourner au ridicule
Ce qui, acquis au prix des larmes
Des cicatrices et de la bravoure
Annonce des jours nouveaux
Les mois passent
L'occasion se présente
De constater ce qu'il reste de ces liens
Passer les doigts à travers la cage
Mais les mailles se sont resserrées
Il n'est pour toi, pas même possible
D'y glisser un cheveu
Elle s'est opacifiée
Et rendue sourde à toute sollicitation
Elles ne veulent plus ni te voir, ni entendre parler de toi
Arrachée, la page
Tu n'as plus prise sur la situation
Silence sourd
Un jour peut-être
Trouveras tu le courage
De prendre part

Aux derniers souffles de cette relation
De te présenter fièrement
Le visage certes toujours marqué de leurs crachats
Mais flamboyant et adouci
Et de leur témoigner
De l'amour que tu leur portes
Et du chemin parcouru

Erreur système

Il est beau et loin le temps
Où le pilote automatique faisait loi
À présent tu trébuches
Et il refuse de s'enclencher
À force de cesser de l'utiliser
La commande s'est enrayée
La poussière accumulée et durcie
A encrassé la machine
Erreur 404, affiche le cadran
Puis y apparaissent
Une série de questionnements existentiels
C'est le cœur qui s'est endommagé
Cesse de produire des signaux clairs
À peine quitté, la tête s'emballe
Les larmes coulent à flot
Tout disparaît autour de toi
Les oreilles sifflent et vibrent
Recouvrant la ville qui s'affaire
La respiration se fait lourde
Les pensées s'obscurcissent
La machine est lancée
Tu la vois marcher à plein régime, impuissante
Le corps se paralyse
Se recroqueviller à l'intérieur
L'écume brouille et coule sur la langue
Une cloche qui t'entoure et se referme
Phalanges s'écrasent sur les tempes
La vasque se porte à la tête

Chaque fibre en tension
Les articulations se tordent sous la pression
Les paumes claquent et font rougir la peau
La poigne de brins s'élève
Le déséquilibre est tel
Tenter à tout prix
D'éprouver dans la chair
Extirper de la tête

Divinement folle

Soirée habituelle
Lieu commun
Le cœur serré
Mes sœurs se hissent, défilent
Elles rayonnent sur le beat
Quelques plumes sur scène
Tirillée entre admiration habituelle
Et jalousie perpétuelle
Tu ne veux pas les rejoindre
Impossible
En un instant
Une certitude se dresse
Émerveillée, sereine
Entourée de ceux que j'aime
Quel meilleur moment
La gorge comprimée
S'égrène dans l'œsophage
Je les dévore
Ils ne savent pas
Me saluent à leur habitude
Je les serre un peu plus fort
Effleure les plumes
Le chemin se brouille
Je tente de me frayer
Le wagon tangué
Les larmes coulent
Des regards compatissants

Mais loin, ô trop loin
Enfin arrivée
Carton déchiré
Le verre siffle, une symphonie
L'eau glisse doucement
Et les fait passer
La playlist est prête
Simple
Une prairie au fond d'un verre
Le tube verdit à vue d'œil
Menthe à l'eau
L'aiguille se tord de maladresse
Alors que je ne discerne plus
Lumière éteinte je me laisse bercer
Ma conscience divague
Et vient se poser sur mes amant-es
Et quelques autre aussi
Partent dans les airs
Rapidement le téléphone sonne
Perturbe mon repos
L'ignorer, l'ignorer à tout prix
Puis la curiosité
Un prénom s'affiche sur l'écran
La culpabilité monte
L'ignorer encore et toujours
Impossible
Je décroche
La bataille commence
Quelques temps plus tard
Avouée vaincue
Je me tords de rire :
Qu'ils défoncent la porte !
La clope au bec
Ils finissent par pénétrer
Ma sœur réveillée en catastrophe
Peine à comprendre ce qu'il se passe

Puis rassemble
De maigres affaires
Ma vue est trouble
Mes pensées opaques
Faites un effort
Mes dernières forces
Pour le respect de ma dignité :
Madame, c'est Madame
Puis le mouvement
A intérêt à entrer dans l'ascenseur
Parce que je descends pas sur sept étages
Mon corps froid
Au milieu de la rue
Incapable de bouger
Voir ou comprendre
Le temps s'arrête
Vous pourriez nous aider un peu
Je tanguer
Au son des sirènes
Il faut être sacrément tarée pour
Divinement folle
Télécommande introuvable
Cri à peine perceptible
Indifférence totale
Je baigne dans l'urine
Une éternité
Ou un court instant
Ma sœur est là accompagnée
Sucre acidulé dans la bouche
Seul repas
Je les embrasse et remercie
Chambre borgne
Je ferme les yeux
Affaires disparues
L'angoisse serpente
Autour du nombril

Fermer les yeux à nouveau
Une femme debout à côté du lit
Un regard compatissant lui aussi
Ce serait certainement mieux pour vous
Je vous laisse y réfléchir
Je ne sais pas
À vrai dire, je m'en fous
Quitter cet endroit au plus vite
Mais pour trouver quoi
À nouveau ballotée au son des sirènes
Nouvelle chambre
Elle ne me croit pas
Toujours devoir prouver
D'un désir authentique
Liberté conditionnée
Sortie raccompagnée
Mes claquettes sur le sol mouillé
Comment fait-on pour s'en remettre
Après l'avoir effleurée du bout des doigts
S'être sentie enveloppée
Ressenti l'évidence de la fin
Et brutalement ramenée à la surface
Coincée à présent dans cette zone limite
Pas tout à fait présente
Ni pour autant partie
Le temps passe
À l'hiver le printemps lui succède
Je suis comme bloquée
En cet obscur mois de novembre
La plaie s'est refermée
En guise de souvenir
Une flamme béante
Parcourra le bras

Tassadit

Un endroit paisible

Je ne bouge pas. Peut-être que je bougerai plus tard, ou peut-être pas. Ce choix n'est pas entre mes mains. Il faut que je me concentre, ou alors... non, il ne le faut pas. Enfin peut-être. Encore une fois ce choix ne m'appartient pas. De mes yeux, je n'aperçois qu'un océan chiffré par du brouillard hétéroclite, dont les vagues ne respectent aucune loi géométrique. Un tonnerre me frappe au cerveau. Et doucement ce dernier restaure ses connexions avec le reste de mon organisme. Je sens mon auriculaire droit trembler, peut-être tremblait-il depuis déjà un moment. Un deuxième éclair rugit dans mes pupilles. Une faible lumière dessine des formes tout autour de moi. Les lignes sont dures et inertes. Elles ne respectent aucun motif ni aucune symétrie. Lorsque mes yeux s'habituent à la pénombre ambiante, je reconnais le bazar autour de moi. Ma mémoire connecte avec ma conscience et je me souviens d'où je suis. Le sol en béton est glacial et une odeur d'humidité me harcèle. Oui, je suis dans la cave de ma maison.

La porte est fermée, il est parti, je ne sais pas combien de temps s'est écoulé ni quelle heure il est. Au travers d'une ouverture sur la rue, le reflet d'un lampadaire étoffe les murs en béton de la pièce. Il fait nuit dehors, je ne suis peut être pas restée inconsciente longtemps. Mon regard se fige sur une malle en fer bleu clair posée contre mur. Je n'arrive pas à me détacher de cette couleur vive qui tranche avec les ténèbres qui m'entourent. Je décide finalement de me lever mais plusieurs éclairs de douleur me parcourent le corps. Dans un effort, j'extirpe difficilement mon corps de l'étreinte du sol, qui n'avait pas fini d'avalier toute la chaleur de mon âme.

Je reste quelques instants assise sur mes genoux, concentrée à faire taire en vain le bourdonnement dans ma tête. En me relevant un nouveau tonnerre rugit au niveau de mes côtes. Je titube un peu mais je réussis à garder l'équilibre. Je commence à aligner mes pas les uns devant les autres. Je me dirige très lentement et avec difficulté vers l'escalier. Je monte quelques marches de l'escalier en bois décrépi, avec la souplesse que me permet mon corps. La discrétion est de rigueur, il ne faut pas que j'alerte de mon existence. En même temps, je tâte ma peau sous mon bras droit à la recherche d'éventuelles côtes fracturées. A la quatrième marche une odeur me saisit. C'est une senteur âcre et agressive. Je reconnais cette odeur. Faussement sauvage ; une virilité absurde. J'entends le bruit d'un robinet couler abondamment. « L'Autre » n'est pas parti, il est encore là dans la salle de bain en train de se préparer. Il vit la nuit, dormant toute la journée. Il reste toujours longtemps dans la salle de bain même les fois où il ne prend pas de douche. Il n'a pourtant pas de skin care, ni de barbe à entretenir. Je pense personnellement qu'il prend ce temps pour tenter de cacher sa calvitie naissante. Il doit sûrement trifouiller ses pousses de cheveux comme si c'était un chapeau de cartes, les plaçant avec minutie pour que la peau sous ses cheveux soit la moins visible possible.

J'aimerais regagner ma chambre, toutefois si je sors de la cave il va m'entendre et prendre conscience que j'existe. Et si ça arrive, alors je pourrais repartir pour une autre danse. Un frisson de peur me parcourt le corps, non je ne peux pas revivre ça... il faut que je reste le plus immobile possible. Que l'Autre oublie mon existence, qu'il finisse de s'apprêter, qu'ensuite il sorte de la maison et qu'enfin je puisse regagner mon lit. L'attente est longue et mon esprit se perd dans la distorsion du temps. Tout à coup, un cri de frustration retentit à travers la maison. C'est sa voix, est-il à nouveau en colère ? Instinctivement je replonge dans les méandres de la cave cherchant protection dans les ombres. Je ne sens aucune douleur dans mon corps, seulement l'adrénaline procurée par mes glandes surrénales. Mes pas sont invisibles et ma respiration contrôlée. La seule chose qui peut encore trahir ma présence, sont les turbulences provenant de mes battements de cœur. Une porte s'ouvre et une présence se meut dans le rez-de-chaussée. Mon souffle s'arrête, j'ai peur... peur qu'il revienne, pour à nouveau me briser face aux récifs de sa haine. Les bruits de pas se rapprochent, ils sont de plus en plus bruyants. Une nouvelle porte s'ouvre et des bruits de bombes explosent au-dessus de moi dans un rythme effréné. Les escaliers de la maison sont tous construits les uns au-dessus des autres. Et il monte l'escalier du rez-de-chaussée pour gagner le premier étage.

L'escalier beugle sous le poids de ses chaussures épaisses. Mon cœur manque un battement à chaque marche qu'il gravit. À chacun de ses pas, c'est un muscle qui se paralyse. Chacun de ses pas scelle en moi une blessure qui ne cicatrisera jamais. Dans les ténèbres le chemin qu'il fait m'est clairvoyant, je peux dire à chaque instant où exactement il se situe dans la maison. Tout mon esprit est concentré sur ses foulées. J'essaie grâce à leur son, leur intensité et leur rythme de déchiffrer les intentions de l'Autre. Par exemple, lorsque le tempo de ses pas est dysharmonique, son esprit reflète de l'instabilité et c'est là que je suis le plus en danger. Il gère très mal ses émotions et quand il en est débordé il faut vite qu'il les évacue et dans ces cas si il perçoit mon existence alors...

Mais à contrario, si ses pas sont réguliers alors il garde encore un certain contrôle de lui-même. Mais paradoxalement, les fois où les pas sont réguliers et qu'il vient me rendre visite, ces fois-là sont les plus terribles à vivre.

Je sais interpréter la moindre de ses gestuelles. Une porte qui claque trop fort, un toussotement trop grave, une respiration saccadée... malgré ça, son esprit m'est totalement hermétique. J'ai à de nombreuses reprises essayé de comprendre l'Autre. J'en ai dessiné des plans, des schémas et des routes mentales. Mais rien n'a de sens. Quand j'essaie de dompter son abysse, lançant dans le gouffre mes cordes faites de théorèmes et d'algorithmes. Je finis toujours mangée par l'abîme. Je fus à de nombreuses reprises absorbée et recrachée par le typhon de son âme. C'est pour cette raison que je ne m'en tiens qu'à ses gestes et rien qu'à ses gestes. Il est désormais au deuxième étage. Le rythme de ses pas est régulier, il garde encore un contrôle de lui-même. Une intuition en moi me fait espérer que je n'ai rien à voir avec le cri qu'il a fait tout à l'heure dans la salle de bain. C'est rassurant. Toutefois le risque qu'il redescende n'est pas à exclure non plus. J'essaie de formuler des hypothèses sur ce qu'il a bien pu se passer. Car faire des projections du futur, lorsqu'elles s'avèrent correctes, m'aide à rationaliser. Je me formule deux hypothèses qui me semblent les plus cohérentes. La première est qu'il a peut-être oublié quelque chose dans sa chambre qui le force à remonter le chercher, du gel, un peigne, peu importe... Son agacement viendrait alors du fait qu'il doit monter puis descendre deux étages, lui créant de l'impatience. Cette même impatience de rapidement sortir dehors serait alors à l'origine de son énervement.

Cette théorie est bonne mais comporte deux défauts majeurs. La première est le fait que je suis biaisée. Est ce que son impatience ne serait pas une projection de ma propre impatience ? C'est fort possible. Lors de périodes de pluie, ce qui est le plus dur à gérer sont mes fausses prédictions. Surtout lorsqu'elles laissent croire à un rayon de soleil. Il arrive souvent que par espoir ou stupidité, je prédise que l'averse sera courte. Dans ces cas-là, j'essaie de me réconforter par des phrases encourageantes, gorgées de promesses pour demain. C'est un réflexe certes humain mais dangereux dans ces situations. Parce que c'est lorsque je suis le plus gonflée d'espoir que la marée m'emporte au plus profond de sa violence. La seule chose que je peux opposer aux torrents qui se déchaînent sur mon corps est la logique et l'analyse froide. Dans cette situation, les biais sont des diables séducteurs.

Mais je pense aussi à une autre hypothèse, plus réaliste. Il est déjà perché dans sa chambre depuis plusieurs longues minutes. Ce qui rend la première hypothèse moins réaliste. Peut-être avait-il un impératif ? En effet, il se peut que dans la salle de bain il ait reçu un SMS d'un ami ou d'un collègue lui demandant un service. S'il avait initialement prévu de sortir, et qu'une demande qu'il ne peut refuser lui est tombée sur les épaules alors oui ça peut justifier ce creux et sûrement qu'il est monté dans sa chambre pour aller chercher quelque chose en rapport avec cet impératif. Ça explique tout. Et le degré de biais que je peux avoir reste contrôlé.

De longues minutes passent, mon corps se relâche et j'attends avec calme et pragmatisme qu'il quitte la maison. Mais rien n'arrive. La maison, un coron de mineur, est assez petite et peu robuste pour que même de la cave je puisse encore entendre les craquements du plancher de sa chambre. Il est à côté de son lit près de la porte d'entrée. De nouveaux craquements se font entendre et je le vois dans mon esprit s'avancer vers l'armoire proche de la fenêtre. J'entends le grincement d'un tiroir tiré, puis, pendant quelques minutes : rien. Pourquoi passe-t-il autant de temps devant son armoire ? Est-il en train de manipuler méticuleusement un objet ? ranges t'il des affaires ? Je l'entends se déshabiller. Peut-être va-t-il se changer, une excitation grandit en moi. Je sens que je pourrai bientôt quitter ma prison en toute sécurité.

Mais soudainement j'entends un bruit étrange. Un grésillement qui me chatouille les oreilles. Peut-être est-ce l'écho du silence qui commence à peser sur mes oreilles ? Non, ce son semble bien réel. J'essaie de me concentrer mais un autre son plus fort se fait entendre. Un bruit lourd et rond que je reconnais immédiatement. Le son de son corps massif et robuste s'effondrant sur son

lit. Ce nouveau tonnerre fait crier le parquet une ultime fois avant que le grésillement gagne en volume et se métamorphose, d'abord en paroles et en bruitages. Puis dialogue et en scène d'action, et enfin en une émission de télévision. Bien que ça n'ait plus d'intérêt mon esprit ne put s'empêcher d'émettre l'hypothèse que sûrement il n'a pas réussi à masquer sa calvitie et, frustré, il est parti dormir. Mais désormais ça n'a plus d'importance. Ce qui va advenir de moi n'est pas son souci. Il a déjà probablement oublié mon existence. Et je ne compte pas changer ça. Parce que c'est dans l'oubli que je suis le plus en sécurité.

Résignée et abattue je m'allonge sur le sol glacé de la cave. Mes yeux se fixent sur la malle en fer bleu en face de moi. J'ai envie de pleurer, mais comme à chaque fois rien ne sort. J'ai mal au bras qui s'est cogné lorsqu'il m'a projetée au travers de la cave. J'ai mal à la mâchoire à cause du coup de poing à la figure. Aux côtes lorsqu'au sol s'abattait sur moi ses coups de pied. Mais encore plus que ça j'ai mal au cœur. Je sens un trou en moi qui grossit de jour en jour. Un trou qui au départ, il y a de cela une quinzaine d'années, n'était qu'un inconfort mais qui est aujourd'hui partie prenante de mon être. Chaque jour il me dévore un peu plus de l'intérieur. Je m'en veux terriblement, car encore une fois, et même malgré toutes les tempêtes passées, j'ai été incapable de garder ma carapace analytique jusqu'au bout. Mon impatience a été punie. Je pensais pouvoir regagner ma chambre à l'étage, je suis bloquée au sous-sol. Moi qui pensais pouvoir reposer mon corps, le voilà compressé sur lui-même pour préserver la chaleur qu'il me reste.

Moi qui pensais me bercer l'esprit avec de la musique. Me voilà hantée par le murmure de la télévision, dernier clou de mon cercueil. Désormais geôlière de ma prison, elle me chuchote au creux de mon oreille « Tu resteras enfermée ici pour toujours ». Si j'avais été froide et que je ne m'en étais tenue qu'aux faits et rien qu'aux faits, cette nuit aurait été bien moins douloureuse. Car le plus dur, c'est lorsque les dernières braises d'espoir que j'entretenais encore s'éteignent pour de bon...

Je fixe toujours cette malle bleu foncé, elle semble se mouvoir doucement, comme la marée d'une nuit d'été. Les bruits de la télévision se perdent dans les ténèbres et ceux de la mer les remplacent. Au-dessus, le mur rugueux scintille comme un ciel étoilé. En voilà, un endroit paisible... je contemple les constellations qui s'offrent à moi. Je souris, allongée sur une plage au grain de sable fin et encore chaud du soleil de la journée. Contemplant la mer se balancer

doucement sur elle-même bercée par la lune. Au-dessus d'elle les étoiles m'appellent aux rêves et à l'imagination, elles me racontent mille histoires dans des mondes éloignés. Loin de tout monstre. Je me demande si tout ceci est réel mais cette fois-ci je ne cherche plus à comprendre. La vérité et la réalité n'ont plus d'intérêt. Oui c'est réel, bien plus que cette soirée.

Chantale

Sous les plis

Tu es avec moi au téléphone quand j'entre dans l'appartement. Les clefs peinent à tourner dans la serrure remplie de poussière de peinture. Je rentre dedans, accueilli par une bouffée de chaleur humide. Il fait 34° tous les jours ici et le lieu n'a pas été aéré depuis des semaines.

Tout est vide.

Je te garde au téléphone, mécaniquement, alors que je visite une nouvelle fois mon premier appart... Sans l'autre connaissance de l'agence cette fois.

2 pièces, 1 salle de bain équipée, 1 cuisine équipée.

Meublé : canapé (1), lit (1), matelas (1), table (1), chaises (3), cuisinière électrique (1), miroir 78x196cm (1), machine à laver (1).

C'est une machine high-tech, on dirait un vaisseau spatial et pas le cube blanc à moitié rouillé dont j'ai l'habitude.

« Non, non, je t'écoute, je vérifie que tout est bon. Il fait tarpin chaud. »

Je vais pas tarder à raccrocher et passer une première nuit « chez moi ». J'angoisse mais je te dis quand même : « ...oui oui, tout va bien... Bisou maman. »

Silence.

Enfin non.

Les palles de la VMC, les cigales, l'arrosage automatique de la résidence, l'eau qui s'écoule dans les tuyaux, la voisine qui tape ses draps, le vrombissement paresseux des scooters. Des nouveaux sons, la nouvelle B.O. de mon quotidien.

J'ai défait ma valise,
mes draps,
et suis allé au lit.

Tu t'étais doucement moquée de mes capacités de ménage. Invoquant que ma chambre était toujours un « bordel inimaginable ». Ici, je n'ai plus rien, et les journées s'écoulent lentement en attendant la rentrée. Je me laisse lézarder au soleil, ma peau habituellement très pâle se laisse prendre. Huile d'olive, sous les pales du ventilateur. Lascif. Je t'ai dit que j'avais trouvé un job, en face de la résidence, c'est au CROUS, les soirs j'aide à activer les gigantesques lave-vaisselles infernaux, habillé d'une charlotte, de bottes en caoutchouc et d'une grande blouse blanche. On s'est reparlé : « C'est un peu nul, mais j'ai le droit d'avoir mes écouteurs alors ça va... Oui, la rentrée est dans un mois, j'ai le temps alors autant en profiter ».

Mes journées se rythment comme ça ; réveil,
branlette,
zonage,
boulot,
dodo.

Les deux premières semaines ont coulé toutes seules, j'avais pas besoin de sortir
(et c'était exquis).

Même pas besoin de sortir pour la lessive, j'en ai trouvé au distributeur dans la résidence. « Flemme d'aller jusqu'au Auchan. »

Je suis allongé sur le canapé en faux cuir fatigué, sur ses coussins blancs aux coins légèrement jaunis par le soleil. La lumière de l'après-midi, jaune tendre, inonde la pièce, rebondissant entre les murs couleur sable et les tommettes, elle plonge dans la pièce avec une chaleur douce et enveloppante. Les rayons de soleil viennent s'échouer avec mon regard sur le miroir. Ma peau, légèrement hâlée, prend des reflets dorés. Les bras relâchés au-dessus de ma tête, j'effleure de mes doigts le tissu blanc du coussin. Mes paupières mi-closes laissent à peine entrevoir le mouvement tranquille de mes yeux légèrement éblouis. Une brise légère soulève parfois une de mes mèches de cheveux châtons, reflets cuivrés. Mes pieds, appuyés sur l'accoudoir du canapé, oscillent doucement. La lumière joue sur la peau de mes jambes, traçant des ombres délicates entre les plis de ma peau. Je prends le temps de me regarder. Mon regard se perd sur mon maillot Hechter, trop grand, que tu m'avais trouvé en friperie. Il descend jusqu'à mes cuisses. La douceur du textile sur ma peau est toute légère, le maillot dissimule mon absence de « formes ». Le t-shirt, légèrement soulevé par la brise, glisse parfois sur mes cuisses nues, laissant entrevoir juste un fragment de peau ; mais suffisamment pour que je me sente à l'aise, presque invisible sous ce voile de tissu.

Je profite d'être « chez moi » pour le porter, j'assumerais pas d'afficher les couleurs du PSG ici.

Je t'ai encore redemandé, honteusement, comment on sépare le synthétique, le blanc et le coton. Et maintenant je savoure ma garde-robe toute fraîche et douce. Elle sent l'odeur des lessives indus' qui prennent au nez et te donnent la sensation d'être chez quelqu'un d'autre. Les vêtements sont propres, légèrement humides et agréablement tièdes, prêts à être étendus. Par contre, la machine à laver est perturbante. Quand je l'allume elle m'accueille avec un : « Bonjour ! Je suis votre assistante de lavage. Prête à vous aider ? »

Putain

j'ai pas vu l'heure passer,
je file au taf.

Les jours s'enchaînent alors,
les heures,
les minutes,
les mêmes gestes.

Attraper le plateau, jeter le contenu des assiettes, les remettre sur le plateau pour que les autres les trient et les fassent entrer dans les gigantesques machines. Attendre de l'autre côté, dans les vapeurs d'eau mélangées au produit vaisselle, que celles-ci sortent brûlantes pour les rattraper et les empiler soigneusement sur un chariot qu'un collègue viendra apporter à l'entrée de la cantine. Les mêmes gestes.

J'avais oublié de sortir la lessive l'autre jour.

Elle pue. Les tissus sont froids et l'odeur de propre s'estompe, remplacée par un léger parfum de moisi à peine perceptible. Des plis se forment en surface. Tu as ricané et m'a dit qu'il « faudra la faire retourner ». Mais j'avais pris qu'une dose de lessive à la laverie, je vais devoir y retourner demain.

Le lendemain je retourne au travail. Je pointe, j'esquive les vestiaires en venant déjà changé, j'enfile une charlotte, des gants, mes écouteurs, et je plonge dans la fumée des produits vaisselle. Mon supérieur, Michel, un petit vieux usé du sud avec un portrait de femme tatoué sur le bras me dit : « Mec ! Tu peux rester plus tard mec ? On manque de gars. »

Je rentre épuisé, je réchauffe mon repas CROUS, avant d'aller me doucher. J'entend une voix depuis la salle de bain « Le lavage est terminé. Merci de vérifier votre linge. »

Dans la salle de bain une odeur me saisit au nez.

Bordel le linge...

Les vêtements collés, un film gluant se forme entre les plis à la surface qui dégagent une odeur perfide, un mélange de moisi et de stagnation. Les couleurs fanent et des taches plus sombres commencent à apparaître. Il est trop tard aujourd'hui, j'ai encore des changes pour le taff, je peux attendre. Une masse compacte et rigide, imprégnée d'une odeur nauséabonde. Des traces de moisissure visible s'étendent sur les tissus, et commencent à montrer des signes de

dé

com

po

sition.

...

Je me suis réveillé en sursaut, en pleine nuit. Des pleurs de bébé, stridents. Je me redresse, pose un pied, puis l'autre. Je reste immobile ; alors que les cris continuent. Pas à pas, j'avance, la porte entrouverte de la chambre m'amène au couloir, dont l'obscurité est fendue par la lumière néon blanche de la salle de bain. Les cris frappent les murs en résonnant dans l'étroit couloir. Alors que tout semble ralentir, mon pouls bondit et résonne dans mon crâne, mes jambes se liquéfient, tout devient froid. Dans la machine, dans le trou, je suis happé, j'ose à peine regarder le fond du tambour avant de refermer d'un coup sec son clapet, d'éteindre la lumière et de claquer la porte. Je m'écroule sur le sol du couloir, les pieds contre la porte. Les hurlements s'éteignent peu

à

peu, étouffés dans la nuit.

Je ne sais pas quoi en faire.

J'ai été réveillé tôt ce matin par le soleil suffoquant. Alors que ma sueur se condense au plafond. Je la regarde, perler sur les murs. Ma main bloque les rayons du soleil. J'observe mes ongles, et constate que la peau à la sortie du sillon entre mes ongles et mes doigts a blanchi, et a une texture farineuse.

Je n'ai pas dormi de la nuit, en rentrant des cours je m'affale sur le canapé pour souffler un peu...

...avant de retourner au travail.

À mesure que le soleil monte haut dans le ciel, la couleur passe d'un jaune vif à un blanc éblouissant, martelant la pièce de chaleur. Le blanc des coussins paraît désormais presque aveuglant, tout comme les reflets sur les murs sable. Je sens ma sueur luire sur mon front. Mon maillot me colle à la peau, des taches sombres apparaissent, imbibées d'humidité. Mes cheveux collent à mon front, humides et plus sombres, presque bruns. Chaque mouvement fait grincer le canapé, la chaleur m'opprime, me comprime. Mes paupières s'ouvrent difficilement, colmatées, et mes yeux cherchent désespérément une ombre. Le silence pesant de l'après-midi est déchiré uniquement par des moteurs épars, je somnole en attendant une brise qui ne viendra pas. Collé au faux cuir du canapé, j'arrive plus à en sortir. Ma sueur sèche et m'irrite. Je me suis endormi là en rentrant du taff. Le soleil me cingle le crâne. Ma respiration est courte. La journée est interminable. La sueur imbibe le coton, rendant le tissu lourd et collant. Il s'agrippe à mon torse. La sueur le rend translucide par endroits. Je tire sur le tissu, essayant désespérément de le décoller de ma peau, mais il retombe aussitôt, comme une seconde peau poisseuse.

Je sombre dans un sommeil pénible. Le bruit des cigales me réveille, ça me colle un mal de crâne alors que j'essaye tant bien que mal de me rendormir. Les crissements des pneus, les moteurs, le sifflement des arbres ; j'ouvre mon store qui grince mollement. Je détourne le regard en m'apercevant dans le miroir. J'entends au loin les conversations du voisin au téléphone pendant que j'engloutis deux yaourts que j'ai récupérés au crous.

Quand je rentre j'ose enfin la réouvrir, dans le noir toujours. La pénombre de la salle de bain est transpercée par la lumière du couloir.

Et j'observe la lessive en train de moisir dans la machine.

« N'oubliez pas de sortir votre linge pour éviter les odeurs. » En boucle. Toutes les trois putain de minutes. La voix grésille un peu plus à chaque fois.

Des petits bras informes, des manches froissées, émergent du tas de vêtements, se recroquevillent en s'emmêlant dans un sweatshirt, les poches d'un jean, se gonflent et se dégonflent lentement dans un souffle haché par le textile. Le reste est un amas de vêtements dont rien n'est vraiment reconnaissable.

Je ressors sur la pointe des pieds...

Réveil. Sortir du lit. Trouver à manger.

Ne pas se rendormir.

Trouver des vêtements. Partir en cours. La honte au ventre.

Ne pas s'endormir.

Ignorer tes appels. Reprendre le bus. Se changer. Travailler.

Je ne t'ai pas raconté tout ça. Je t'ai dit que maintenant j'allais faire la lessive au CROUS, que c'était mieux comme ça. Tu n'as pas percuté. Tant mieux. Hier, elle, elle m'a appelé. Elle pleure moins, elle crie moins et maintenant : elle m'appelle « maman ». Enfin plutôt « mama », « meme ». Un M avec une voyelle. J'ai regardé sur internet «un m et une voyelle ouverte sont les premiers sons que les bébé parviennent à créer, rendant mama, mom, maman, le mot universel pour les génitrices ». « Elle » boucle dessus. Parfois toute la nuit, en pointillé. Elle reste muette quand il y a d'autres sons : la télé, quand je suis au tel. Elle écoute ? Pourquoi je t'aurais raconté de toute manière, qu'est-ce qu'il y a à dire ?

Ses bras et ses jambes, composés de manches de vestes, de jogging effilochés, deviennent articulés. Asymétrique, une tête prend forme. Les taches d'humidité s'obscurcissent en leur centre alors que les contours blanchissent. Des boutons, des zips, se rapprochent lentement à mesure que les tissus fusionnent et forment des yeux irréguliers, ils brillent en attrapant le seul rayon de lumière du couloir. Elle s'agite, comme un enfant apprenant à marcher. Elle trébuche, se redresse à chaque fois, mais l'ouverture de la machine reste inatteignable. L'inertie du poids de ses membres l'entraîne dans ses mouvements, la ramenant systématiquement au fond de la machine.

Je suis étendu sur le canapé. Le temps passe, le soleil frappe les carreaux encrassés sous le store du salon. Le grand miroir n'en reçoit que des miettes. J'attends que tu m'appelles, tu as oublié car tu travailles, ça m'a rongé tout l'après midi, je crois. Il fait encore chaud l'après-midi, il n'y a rien à faire autour de la résidence. Je t'aurais rien raconté de plus ; enfoncé dans ce canapé qui s'affaisse, je cuis lentement. J'ai sursauté en entendant la merde du voisin percuter les parois des canalisations.

— Wesh il chie des briques ou quoi ?

Je m'énerve dans le vide.

Comme pour la télé, les talons, les aboiements, les cris, les

Y'a aucune isolation dans ces cages à lapins.

engueulades, les coups de marteau, les bruits sourds non identifiables.

Le sel de la transpiration me ronge la peau. Je sens mes dents presser la paroi de mes lèvres, mon ventre est lourd et creux, mon regard flotte, c'est comme si le poids de ma gêne entraîne mes épaules vers le sol. Je me redresse et me rends piteusement dans la salle de bain.

L'odeur de moisissure pénètre lentement mes narines. Je peux allumer la lumière maintenant. Elle ne hurle plus quand c'est allumé. Le blanc médical du néon m'éblouit. La lumière me laisse constater l'encrassement des carreaux moites. Des taches noirâtres rongent leurs rainures. Elle formule des phrases de plus en plus longues. Je reste muet. Je saute dans la douche en ignorant ses gargouillis dégueulasses. Alors que je laisse l'eau me défaire de l'après-midi, elle m'interpelle « n'oubliez pas... votre linge ? » « j'm'ennuie » « seule » « êtes vous.. toujours en ligne avec moi ? »

— Qu'est ce que tu veux putain ?

(Pourquoi je lui réponds putain ?)

« Pour toute... question, contactez... service client. »

Je sors, rigide, de la douche. Et me rapproche de l'ouverture de la machine à laver.

Elle a grandi. Ses bras et jambes sont plus définis, même si je discerne plusieurs couches de vêtements qui pendent, traînent, se balancent. Le bas de son corps est fait de jeans et de pantalons décomposés qui s'effilochent, tandis que le haut est constitué de maillots, de mon kway, de pulls entrelacés, gonflés par l'humidité, suintant, créant comme un thorax de plus en plus massif. Son visage est un entremêlement de tissus : des morceaux de vêtements de couleurs différentes forment des traits grotesques. Des boutons dépareillés deviennent des yeux asymétriques. Des plaques de moisissure retombent en dessous des yeux pour venir former un fard à joue verdâtre qui tend au bleu. Elle se tient plus droite, maladroite mais déterminée. Ses mouvements sont suivis d'éclaboussures. Alors que je la regarde, elle se retourne dans la machine et me fait face, je recule rapidement mon buste et m'enfuis de la salle de bain sous ses cris, ses pleurs.

Ils ont duré toute la nuit cette fois.

Je suis épuisé. Le semestre a bien commencé et je me rends en cours. À tous les cours. Et je n'en n'absorbe rien, comme une éponge bonne à jeter. J'y arrive, en sueur, en retard et comme un fantôme. Rien ne m'y pénètre, je reste étanche. La promo est déjà dispersée, je ne parle à personne, le regard sur mes chaussures. Sur le retour j'affronte la météo. La cacophonie perfide des cigales a mué en hurlements du vent dans les arbres, qui passent du marron de l'automne au morne de l'hiver. La cour de la résidence est vide. Les hivers du midi sont pervers, le soleil vous aveugle mais le vent étrangle vos os de froid. Les cris des enfants ont été remplacés par la télévision à plein volume et les disputes des voisins qui ne s'arrêtent que dans la nuit. Quand je rentre de mon shift je n'entends rien sauf les moteurs qui déchirent le silence opaque de la nuit.

Je rentre dans un état second.

Clef,

douche,

manger,

« Oui... ça va, fatigué. Là je rentre et toi ça va ? »

dormir,

réveil,

partir.

Je me sens étranger à chez moi. J'y passe. Je ne suis pas allé dans le salon depuis des jours. Entrée-couloir-chambre-lit.

Réveil,

laver les dents,

ignorer tes appels,

« non désolé je ne peux pas après les cours je doit taffer »

cours de méthodo,

bus

doomscroll

« Il est temps de nettoyer le filtre. Suivez les instructions pour un entretien optimal. »

D

o

r

m

i

r.

Au réveil, j'entends son souffle.

Les traits de son visage sont plus marqués : des poches cousues en guise d'yeux, un col retourné formant un cou massif, et une fermeture éclair longue balafre son torse,

comme une cicatrice. Une aura étrange émane d'elle, mêlant l'odeur de pourriture à une sorte d'énergie nouvelle. Sa couleur s'homogénéise lentement, se constellant de spores blancs, de plaques vertes, laissant toujours visibles les couleurs des vêtements d'origine. Ses jambes sont à peine plus que des lambeaux flottants, incapables de porter son poids, et sa « tête » est une grosse boule de vêtements compressés, sans visage distinct mais marquée par des plis. Chacun de ces mouvements est comme un coup de f o u e t, lourd.

R E V E I L

M A N G E R

B U S

AMPHI B

(5) appels manqués

SALLE B113

B U S retour

T A F

les volutes de vapeur se

déposent lentement sur mes avants bras, en perlant.

Avant de sécher,

laissant des taches blanches, poudreuses.

« C'est le produit déperlant. »

S E R P I L L E R L E S O L.

Je t'ai pas raconté.

Je suis rentré hier, les clefs galérant encore dans la serrure poussiéreuse. Je tenais le téléphone dans mes dents, les clefs dans les mains, la haine dans la tête. Je rentre et je me suspends.

Je t'ai pas raconté.

Une odeur plus forte que d'habitude me surprend, une présence flotte dans l'espace. Des traces de moisissure, grisâtres, de poussière mêlée à l'eau serpentent dans le couloir et traînent jusqu'au salon.

J' e n t r e, hagard, et me dirige vers le salon.

— Bonsoir...

— Allo...

Sa voix est basse et hésitante. Je reste immobile dans l'encadrement de la porte, mal à l'aise, une main accrochée au cadre. La... Lessive... tourne lentement sa « tête », ses yeux fixent un point au sol avant de se relever pour croiser mon regard.

— Enfin...

— Je... Je rentre du travail...

— Je sais... Tu es souvent indisponible...

Elle parle lentement, chaque mot semble peser comme s'il était difficile à prononcer. Les poches qui constellent son thorax se gonflent et se dégonflent en suintant à chaque mot. La lumière crue de l'ampoule dévoile les plis de tissu en décomposition qui lui donnent corps.

— Je... Je suis désolé... J'étais occupé... Tu... tu as réussi à sortir ?

— Sortir ? Non... Non pas... pas possible... en attente...

Elle se redresse et montre son « corps ».

— En attente ? Je... je comprends pas...

Elle se lève, des mouvements maladroits, elle tangue avant de se stabiliser debout.
Sa voix est plus pressante, mais encore hésitante.

— J'attends... longtemps... Tu es indisponible... Je suis... Je suis en attente... toujours seule...
besoin de toi... besoin de lessive... pour sortir...

Je recule d'un pas, terrorisé. La créature continue de parler, lentement,
calmement, mais avec un ton plus insistant.

— En attente... longtemps... toi indisponible... Je suis seule... toujours seule... besoin toi... besoin
lessive de toi... pour partir...

Elle fait un pas vers moi. Laissant derrière elle des traînées de moisissure et de
tissu humide qui se désintègrent à chaque pas.

— Non... Tu... tu n'as pas besoin de ça... Je... je vais t'aider autrement, d'accord ?

— Programme annulé, me laisser comme ça...

Elle secoue la tête, les textiles synthétiques se froissent dans un bruit de succion.
Elle se rapproche, ses bras chiffonnés se tendant lentement vers moi. Ses « yeux »
asymétriques brillent d'une lueur triste et douloureuse.

— Non... Moi pas sortir sans peau... Moi nue... Donne peau... moi... libre.

Elle prononce les derniers mots avec plus de certitude. Avant que je puisse dire
non, la créature bondit sur moi. Ses mains faites de manches froissées s'enroulent autour
de mon cou. Je me débats, mais elle dégage une force sourde et implacable. Ses
mouvements sont étranges ; à la fois rapides, ils fendent l'air, mais peu précis et lourds,
ils collent aux surfaces qu'ils touchent, mais elle ne lâche pas.

Je hurle en sentant ses doigts s'enfoncer dans ma chair, mais bientôt, la douleur s'efface, remplacée par une sensation d'engourdissement. Elle travaille méthodiquement, je la sens qui me pèle lentement. Ma vision devient floue, les ombres dansent autour de moi entre le mou de ma paupière et de mes yeux. Elle se tisse soigneusement une robe qu'elle enfle et la dernière chose que j'entends, c'est sa voix douce et satisfaite.

— Toi... peau... moi... peau... libre...

Elle le murmure, encore et encore.

Le lendemain, elle est debout dans la lumière brute du néon de la salle de bain. Elle porte ma peau, mal ajustée, comme un vêtement trop grand. Ses mouvements sont plus assurés, mais elle est toujours maladroite. Elle se regarde dans le miroir, essayant d'ajuster sa nouvelle robe avec laquelle je serai la plus belle.

Louane Deschamps

UTERROR

Nous sommes heureux-ses de vous annoncer que vous avez été sélectionnée dans notre programme de réarmement démographique. En tant que patient transféminin, la clause de confidentialité vous interdit de divulguer les informations concernant le programme. Vous devez vous présenter seule le 6 novembre 2025 à 8h30.

Les larmes de Joana coulent en cascade sur ses joues blanches. Ces mains tremblent et lâchent la lettre qui tombe sur les culs de joint de la veille. « Putain, si je suis acceptée, c'est qu'ils n'ont pris que des salopes. » Elle crache dans le cendar ce qu'il reste du goût de sperme de son client du matin. Les larmes du dégoût laissent lentement place à une chaleur réconfortante au fond de son ventre. Elle y pose les deux mains, comme si elle sentait déjà un petit haricot vivre à côté de ces intestins. Son haricot, c'est comme ça qu'elle l'appelle depuis qu'elle a entendu parlé du plan utérus. Personne ne savait si ça existait vraiment. Malgré ça, elles étaient quelques-unes à avoir rappelé le numéro bizarre et répondu à leur questionnaire. Certaines l'ont fait pour prolonger leurs heures avant de se buter. D'autres, comme **Joana**, ont souvent rêvé d'être maman. Les dernières se sont inscrites juste pour voir, parce que c'est gratuit. Enfin, c'est ce qu'elles disent.

Le 6 juin, elles sont 5 travelottes dans une salle blanche éclairée froidement par des néons. Quand la dernière trans pousse la porte vitrée de sa main de butch, Joana se jette sur elle, tête la première dans sa poitrine siliconée planquée sous un tee-shirt XXL. **Myriam** caresse les cheveux blancs de sa fille en lui murmurant « Ma pétasse, putain, qu'est-ce qu'on fout dans ce merdier ? » Joana répond avec sa répartie de fem, droite sur ses talon-aiguilles avec sa mini-jupe rose pétard trop courte et son décolleté panoramique « On va enfanter les monstres qui vont les dévorer ». Tout le monde peut voir un sourire féroce se dessiner sur le visage de Myriam, car toutes le sentent se dessiner au fond de leurs propres tripes, et percer leur gigantesque boule au ventre.

Elles éclatent de rire, et alors, le silence glacial est rattrapé par la chaleur estivale. Les trans commencent à bavasser des potins du mois. Joana les connaît toutes au moins de vue ou derrière un pseudo.

Marie, la cadre bien insérée et jalousée pour son passing. Avec son tailleur vert canard ajusté, ses escarpins noirs et les filaments dorés dans ses dreads, elle a une classe qui terrasse le monde.

Victoire, l'autonome qui se prend pour une activiste en faisant des actions secrètes pour brûler virtuellement des banques. Avec ses cheveux roses et son ordi crypté, elle vient en ville chaque semaine pour les rencontres entre trans et est toujours là pour aider les sœurs dans leurs problèmes administratifs.

Hernestine, depuis que tout le monde l'a vu dans le remake de starmania il y a 10 ans, c'est la popstar antifa. Elle a des costumes flamboyants et quand elle fait virevolter sa graisse sur scène aux soirées de soutien, tout le monde mouille.

Enfin, **Miléna**, c'est la seule qui leur a toujours parlé de vouloir devenir mère. Elle organise des garderies pendant les rencontres communautaires en disant « Un jour, on verra une mère trans arriver, et je serai là pour garder l'enfant et qu'elle puisse profiter ». Aucun chérubin n'est encore venu, car les seules mères trans ont fait leurs enfants avant transition alors, quand elles viennent pour la première fois, leurs enfants sont déjà ado.

Un jour, Miléna a organisé une colo pour des enfants qui passent du temps au centre social autogéré où les trans s'organisent. Beaucoup d'entre elles ont voulu y participer, ça faisait des vacances gratuites et elles avaient chacune leur chouchou. C'est après le retour, qu'elles commencèrent à se sentir de plus en plus concernées par la parentalité, qu'elles se sentirent plus responsables du bien-être des enfants qu'elles voyaient chaque jour au centre. Miléna pointa même chez quelques-unes de ces sœurs la volonté d'engendrer.

Elles commencent à étouffer dans cette salle sans air conditionné. La sueur dégouline depuis déjà quelques heures quand, enfin, une porte s'ouvre et entre un cis hétérosexuel. Il vient les voir une-à-une pour vérifier leurs papiers en bavant sur leurs nuques. Un autre homme le rejoint. Il est plus jeune et quand son regard croise celui d'une trans, l'ombre du chasseur le traverse. Il leur donne des papiers à signer. Dessus, il y a écrit des choses étranges comme « Vous serez contraint de rester à l'hôpital tant que... » ; « Vous accordez aux médecins le droit de réaliser tous les actes nécessaires à la continuité de l'opération » ; « Vous renoncez à votre droit d'entreprendre des

poursuites judiciaires ». On se regarde, certaines tremblent, quelques-unes hésitent longuement. Hernestine est la dernière, sur ces joues rosées des larmes azur coulent de ses yeux maquillés. Elle fixe le vide, longtemps. C'est au moment où ses sœurs se remettent à cancaner qu'elle pose le crayon, se lève, embrasse chacune des trans et sort, sans signer. Quand la porte se referme, l'homme le plus jeune commence à expliquer :

— Vous avez signé, très bien, c'est très très bien. Nous allons d'abord commencer par les examens cliniques, cela prendra plusieurs jours. Avez-vous tous vos petites affaires ? Nous allons passer un bon bout de temps ensemble !

Il se met à rire, seul. Elles se regardent mi-inquiètes mi-blasées puis traversent la porte coupe-feu rouge pour s'enfoncer dans l'hôpital.

Jour 1

— Myriam, vous avez fait une vaginoplastie, c'est ça ? C'est les anciennes méthodes, il est un peu court votre vagin. Je tape dans le fond là, non ? Bon, peut-être que vous êtes un bon candidat à l'essai par pénétration. Alors, sur vous, on va greffer un utérus mais on va également reconstituer des trompes de fallopes, qui font que vous devriez peut-être pouvoir produire des ovules. Prenez ce cachet pour vous détendre.

— Victoire, vous n'êtes pas encore opéré n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais pris d'hormones. Bon, on a choisi de vous greffer l'utérus à partir de votre matériel existant et nous réaliserons une autofécondation, avec vos propres gamètes. Nous congèlerons votre sperme puis nous allons réaliser une hormonothérapie par saturation. Nous allons vous injecter chaque jour de très hautes doses d'oestrogènes pour créer un choc hormonal qui devrait faciliter l'acceptation de la greffe.

— Miléna, on vous a bien raté ! Mais quelle horreur. Sentez-vous encore quelque chose ? Bon, on va tout refaire, plus la greffe et une FIV, évidemment. »

— Marie, hum, intéressant, vous êtes né comme ça ? Vous avez été opéré à la naissance, anomalie du développement sexuel, c'est ça ? C'était pas vraiment prévu dans notre protocole. Bon, il n'y a pas de raison que ça pose problème, n'est-ce pas ?

— Joana, vous aimez les expérimentations, vous ! Quel chirurgien vous a fait ce matériel là ? C'est fascinant ! Votre pénis a-t-il encore des érections ? Votre vagin me semble très fonctionnel, profond, il donne envie de s'y fourrer avec votre bel engin au-dessus.

Jour 2

Joana essaye de mettre un peu de pain dans sa bouche mais elle se sent trop faible. Le matin un mec vient regarder entre ses jambes, lui toucher, palper. Souvent, elle dort, alors ça la réveille et elle hurle. Deux infirmiers lui attachent les bras pour qu'elle se calme. Elle croise parfois d'autres trans dans le couloir, le regard vide. Ce soir-là, elle fait semblant de prendre le cachet et son cerveau recommence à fonctionner un peu, suffisamment pour qu'une vague d'angoisse la submerge et les larmes débordent de ses yeux pour lui inonder le visage. Elle reste ainsi quelques minutes. Son cerveau dérive dans des profondeurs abyssales. Elle gobe finalement le cachet et ferme ses paupières pour se laisser partir. « Tout ça va très mal finir » pense-t-elle avant de s'endormir.

Jour 10

Miléna se réveille de sa troisième opération. Elle a soif, mouille ses lèvres sèches du bout de sa langue, essaie de vocaliser mais au lieu de sa voix, elle entend celle d'un chirurgien dire « On a réussi à contenir l'hémorragie pour le moment, surveillez-la bien ». Elle se rendort de nouveau, assommée par l'anémie.

Jour 22

— Il faut plus dilater, sinon ça passera jamais ! Le fécondateur a un gros calibre. Serrez les dents, il y a un moment où ça va rentrer. C'est une belle chatte qu'on vous a fait en plus, vous avez de la chance Myriam ! Vous n'avez plus qu'à attendre qu'un utérus arrive.

Jour 23

— Il fait encore une hémorragie, les chairs n'arrivent pas à se souder, croit entendre Miléna au fond de son sommeil. Elle se sent si faible.

Jour 27

— C'est à votre tour Marie, on en a trouvé un très fertile pour vous !

Jour 28

— On va le perdre, on va le perdre, entendent les trans depuis leurs chambres. Elles savent que

c'est Miléna, elles ont su que son corps de mère refuse les chirurgies, que la cicatrisation ne prenait pas. Il y a déjà eu trop de passages, trop de coupures. Son corps est exténué.

Jour 29

— Prenez soin de nos enfants, comme nous prenons soin de nos mortes, murmure dans un dernier souffle Miléna comme si elle le susurrerait aux oreilles de ses sœurs.

Myriam, Marie, Victoire et Joana se retrouvent toutes les quatre dans le couloir. Chacune à la porte de sa chambre avec des cernes comme des autoroutes et les yeux submergés de tristesse. Près de la sortie, un brancard. Dessus, le corps inerte de Miléna. « Qu'est-ce que vous allez faire de notre sœur ? » hurle Marie à une infirmière qui passe. Elle ne répond pas. Tout le monde se tait. Un silence de plomb. Le silence, c'est tout ce qu'il reste aux trans pour pleurer leur amie, leur fille, leur sœur morte. Marie crie de nouveau : « Miléna, tu es la première des mères, la grand-mère, l'arrière grand-mère. Nos enfants, tes petits-enfants, connaîtront ton nom, Miléna. »

Jour 92

— On a choisi ce bel homme pour te féconder Myriam, il va falloir que vous vous laissiez faire.

— Écartez les jambes et je vais vous glisser cette pipette, Marie.

— Comme vous n'avez pas de vagin Victoire, on va vous féconder en glissant cette grosse aiguille dans le ventre, pour aller jusqu'à l'entrée de votre nouvel utérus y déposer les gamètes fécondées.

Jour 131

— L'embryon a pris Victoire, vous êtes enceinte !

Victoire hoche la tête, ses yeux se referment et elle tombe dans un semi-coma. En elle, la graine de haricot commence à germer. Comme une petite boule de feu à l'origine du soleil. La chaleur irrigue la totalité de son corps et, en retour, elle abreuve la graine. Tandis que le haricot grandit, elle prend de la force. Comme une puissance magique qui navigue dans ces veines. Serait-ce le pouvoir des hormones ? Ou tout autre chose de beaucoup plus spécial...

Au fond de son coma, Victoire sent qu'une seconde graine a germé dans le ventre d'une sœur.

«Joana, tu as réussi » pense Victoire. Elle entend Joana répondre au fond de son cœur « C'est un petit monstre ». Elles rient ensemble, endormies.

Quelques jours plus tard, une troisième graine germe. Victoire et Joana respirent au même moment pour accueillir Marie dans le réseau mycélien des mères trans. Son fluide est encore plus puissant que les leurs. C'est quand le haricot de Miléna germe qu'elles commencent à avoir très chaud. Très très chaud et la chaleur se transmet à toutes les sœurs. Les infirmiers ne comprennent pas pourquoi elles suent dans leur sommeil sans avoir de fièvre. C'est à minuit, quand le dernier embryon s'accroche au dernier utérus que ça se produit.

Jour 182

Toutes se réveillent en même temps dans un hurlement strident. D'un seul geste, elles arrachent les tuyaux couvrant leur visage défiguré par la colère. Leurs muscles se contractent, les mâchoires partent en avant comme pour fuir le râle qui jaillit du fond de leurs tripes. Leurs paupières qui s'ouvrent sur des pupilles dilatées par la haine. Des petits sillons violacés se forment sur leurs tempes. Une multitude de rires rebondit contre les murs des chambres pour aller s'engouffrer dans les couloirs et terroriser chaque pièce. C'est à ce moment que tous les autres, c'est à dire tous les cis, c'est à dire tous les médecins, infirmiers, aides-soignants, le personnel d'entretien, de sécurité, tout le monde sauf les trans enceintes se fige. Leur sang se glace.

Victoire chope le poignet de l'infirmier qui était en train de la piquer. Il tente de se reculer mais elle le ramène violemment vers elle. D'une voix tremblante, il ose « Patient 3, comment vous sentez-vous ? ». Victoire tourne sa tête vers lui et ces yeux, d'habitude si brumeux, s'injectent de sang. On peut voir les battements de son cœur gonfler les veines de ses tempes. À chaque pulsation, les yeux de Victoire s'assombrissent. L'ultime pression fait jaillir son sang tel un couteau aiguisé qui traverse le cou de l'homme. Le liquide éjecté du minuscule cœur de gosse de trav part dans le cordon ombilical pour venir jaillir des yeux de sa daronne. Une pulsation, une fléchette de sang. C'est des dizaines d'aiguilles écarlates qui viennent mitrailler l'infirmier. Des points rouges apparaissent sur sa blouse blanche puis lui dégoulinent dessus. Un sourire vengeur traverse le visage de Victoire. Sous sa main, le fœtus chaud comme la braise est la source irradiante de sa puissance de mère trans. Victoire se lève lentement, comme après une longue

nuits trop reposantes. Elle enfiler ses cuissardes qui l'attendent au pied de son lit. Elle savoure le plaisir de se retrouver perchée sur son arme de femme favorite. Elle sort sous les néons grésillant du couloir. Sa tête haute, la main maternelle posée sur son ventre, elle s'engouffre dans chaque pièce à la recherche de la chambre de sa première sœur.

Quand elle l'ouvre, elle entend le rire de Myriam déchirer le silence avant de la voir assise, les jambes écartées en train d'étrangler une jeune infirmière. Son visage d'abord rouge devint bleu électrique puis, elle s'effondre sur le lit. Myriam défait délicatement le cordon ombilical du cou du cadavre et le range avec tendresse au fond de son utérus. Elle se redresse vers Victoire et lui lance :

— Soeur, pétard, j'ai envie de tous les buter. Tu te sens comment toi ?

— D'une humeur massacrate.

Galvanisées par la magie émanant de leurs fœtus, elles ont chacune d'étranges pouvoirs qui annoncent une vengeance certaine.

Marie est sidérée. Le médecin lubrique du premier jour lui fait une échographie. Alors qu'il bave devant l'image de son exploit, il ballade la machine gluante sur le ventre de Marie. Un tourbillon de rage lui monte du fœtus à la tête et quand elle cligne des yeux, le cœur du médecin éclate. Marie lèche délicatement une goutte du filet de sang qui dégouline de sa bouche. En sortant de la salle de soin, elle croise les trois étudiantes qui étaient venues regarder le travail accompli. Elles se retrouvent toutes les trois propulsées au plafond et leurs membres écartelés par une force invisible. On les a entendues hurler pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que les articulations cèdent et que les membres s'arrachent. Du sang a giclé sur les murs et un filet a traversé le visage de Marie. Dans un rire narquois, elle déchire les draps de lit pour s'en faire une robe d'un doux rose sang traînant dans son sillage telle une matriarche.

Elle retrouve Joana, en tête à tête avec une assistante médicale. Celle qui leur parle comme à des animaux. D'un coup, des pustules apparaissent sur sa tête, puis elle se met à se déformer, enfin, elle dégouline sur le sol pour ne faire qu'une flaque flasque de peau fondue. Marie lance à Joana

« Alors, comme ça tu fais bouillir le personnel médical ? », et elles rient comme quand on se décharge de quelque chose qui a été beaucoup trop lourd, beaucoup trop longtemps. Puis, elles sortent dans le couloir.

Marie prend la tête, guidée par ses bras ensanglantés tels des long gants de Diva en fibres de cœurs éclatés. Dans son ombre, les veines incandescentes illuminent tant le corps translucide de Joana qu'on distingue au fond de ses entrailles le minuscule fœtus reposer sur son placenta. Elle devance de peu Myriam qui joue avec le cordon ombilical de son petit truc en lasso. Le cortège se termine par Victoire dans une tenue d'infirmière bien gaulée qu'elle a chipé à sa dernière victime après lui avoir lancé une pluie d'aiguille de sang sur la poitrine. Le vêtement est resté comme brodé d'une constellation d'étoiles écarlates.

À leur passage, l'hôpital brûle et en jaillit des cris glaçants. Elles ouvrent chacune des pièces et massacrent tout le monde. L'infirmière qui avait fait rentrer du chocolat pour Marie juste après son insémination forcée se retrouve tellement écrasée sur la table de l'IRM, qu'elle pourrait tenir dans un seau. L'anesthésiste qui avait accepté de lâcher des doses de morphine supplémentaires à Myriam a explosé entièrement en même temps que son cœur. Des bouts de chair sont délicatement dévorés par Marie et Victoire puis recrachés car la viande avait l'horrible goût de l'industrie capitaliste. Ce goût métallisé mi-amer, mi-sucré qui réconforte tant Marie et Joana en crise de boulimie les soirs de déprime. Même la jolie fem, qui avait fait du gringue à Myriam pendant les soins post-op crève pendue au milieu du couloir, comme les autres. Elles sont sans pitié, car toutes, même celles qui étaient sympa, ont participé à cette affaire. Mais elle, la jolie fem, avait le privilège d'être pendue au milieu du grand hall d'entrée et quand l'alerte serait donnée, c'est elle que les cis verront en premier quand ils arriveront à la clinique.

Les trans fécondées, elles, seront déjà parties depuis longtemps. À la sortie de l'hôpital, on peut suivre leurs traces sur les premiers mètres mais elles disparaissent à la lisière de la forêt.

Jamais personne ne les a retrouvées. Jamais aucun cis. Pour autant, quelques années plus tard, on vit des transfems et des intersexes enceint-es. Les bébés naissent aussi bien des mascs que des fems et sont élevés par des familles de transexuel-les. Ces communautés n'ont rien à voir avec la

famille nucléaire. Elles ont plusieurs parents, des tantes, des oncles, des grand-mères, des arrières grand-pères. Ce qui les lie, ce n'est pas le sang, mais l'amour. Elles vivent dans des grandes maisons ou réparties dans les appartements d'un même immeuble. Elles s'entraident pour les tâches quotidiennes et échangent leur savoir sur les choses. Elles font communauté.

Tous les cis qui ont essayé de percer le mystère de la greffe ont péri. Seules quelques femmes cis stériles, ont accédé au secret, et ce sont les trans qui les ont greffées.

Nous serons des procréatrices armées.

Ezra Pontonnier

La Déesse de tout le reste

Tu n'es pas le Soleil.

Tu n'es pas la Lune.

Tu n'es pas la Terre.

Tu n'es pas l'orage. Tu n'es pas la mer.

Tu n'es pas la graisse sur le ponton du baleinier.

Tu n'es pas le filet. Tu n'es pas la grille.

Tu es un couloir de vent.

Tu es les lumières rouges dans le ciel.

Nous étions assises religieusement ; elle avait fait le tour du monde ; le feu était fou ; le sable noir ; nos estomacs mi-vides ; elle a refusé que l'on brûle la sauge ; pour te parler. Elle avait parlé de toutes les divinités connues ; elle les avait toutes épuisées par la parole ; elle pouvait parler l'autre ; te parler toi. La dernière c'était toi. Elle raconte.

Tu t'es installée dans le tronc de l'arbre huluppu

sur le bord de l'Euphrate

où l'on ne te voit

presque pas.

Mais les héros t'effraient et tu fuis dans le désert

parce qu'ils s'approchent

toujours.

Tu es fondamentale.

(ils disent que tu n'as rien fait)

Tu n'es pas Ouranos,
tu n'es pas Nout,
tu n'es pas Saint Céleste.

Tu n'es pas d'Ève, ni d'Adam.
Tu n'es pas Layla, ni la nuit.
Tu fus un bref instant la première femme.

Tu n'es
ni Babolein
ni Sainte-Marie-aux-mines

Tu es pré-adamite

Personne ne sait plus ce que ça veut dire
Pré-adamite
c'est crucial
c'est toi
pas seulement toi
mais
peu d'autres choses
car peu d'autres choses
précèdent Adam. Ce vieux gars.

C'est imprécis mais c'est exact.

Elle a refusé que l'on brûle la menthe ; la petite Museau a éteint la guirlande ; elle a refusé que l'on use quelque forme de respect ; que ce soit ; elle a parlé du dieu des portes ; de la déesse des carrefours ; de la déesse des tambours ; avec plus de cérémonie.

Tu as fui dans le désert

Sans cérémonie c'est la seule façon de te respecter ; on ne t'attrape pas avec des offrandes ; on ne te supplie pas ; on essaie pas de capturer ton attention d'attirer tes faveurs ; on ne réclame pas que tu t'occupes de nous ; tu ne nous dois rien et tu craches sur les beaux yeux ; tu interdis que l'on t'adore.

Tu n'es pas Sainte-Marie-qui-défait-les-noeuds.
Tu enroules les cordons autour des nourrissons.

...

Tu enroules les cordons autour des nourrissons
tes mains viennent dans le ventre des mères
tu fais des bébés bleus

Pour t'éloigner des mères ils invoquent les démons masculins,
à commencer par le Roi Pazuzu
le roi
dont le pénis en érection s'achève en une tête de serpent.
Ils préfèrent l'invoquer.

Tu t'enfuis par les fenêtres.
Dans l'hypernuit.

Hyperloin.

Tu fuis si bien que l'on te dirait avoir des ailes.

Tu es la déesse qu'on oublie,
Et l'oubli n'est pas toi.

*Elle interdit que l'on brûle la myrrhe ; on ne fait pas la guerre pour toi.
Elle met à brûler ; du tabac ; entre ses lèvres ; de gitane ; sans filtre ; on brûle des petites
coupures des cigarettes des mèches de cheveux ; on consume des adieux ; on consume des
mariages ; des lichens secs sur les pierres ; on brûle des rocailles ; le sable fond sans faire de
verre.*

On ne sait plus dire ton nom. Nous ne sommes plus d'accord.
Dans les sources tu te dissimules ; ou ils t'ont effacée,
ça non plus on ne sait plus. On ne peut pas savoir.
Tu es un hapax.

Ta langue est perdue. Ta langue est un sabir, qu'il faut traduire.
On arrive jamais aux mêmes conclusions.
On dit :
Tu viens d'Édom désolée, habitée des bêtes sauvages et de toi.

Tu es soixante-dix fois mi-humaine mi-âne.
Tu te transformes en vipérine quand tu es embarrassée,
ou en couleuvres.
On dit ces choses, parmi d'autres, on ne te dit pas toi
Les traductions figent
tout sauf toi.
Tu dors aveugle entre les rochers, tes yeux dans un petit vase.
Tu es princesse de Libye.
Tous tes enfants sont morts et Eurybatos t'a jetée depuis le bord d'une falaise.

Tu ne fais plus partie des hommes. Ils ne te reconnaissent comme femme
que sous leurs baisers forcés et loin du jour.
Tu es épouvantable, mais pas assez.

Tu vis au-dedans de la hantise.

Et quand les hommes te forcent sur un carrefour ou dans une voiture tu ne dévores leur
sperme qu'à dessein de le tuer. Tu les fais jouir avec les ongles coupants. Tu noues leurs
testicules entre tes doigts doux. Tu nécroses à retardement leurs ballons de foutre.

tu es désespérée tu es exaspérante tu es épouvantable tu es sidérée

Et tu fuis par les fenêtres.

Tu es un chat-huant. Tu es l'engoulevent.
Si tu étais un oiseau tu volerais la bouche ouverte.

On dit que tu sens la rose trémière et l'haleine du cheval
On dit tes cuisses couvertes d'orties
On dit
Que c'est ta fétidité qui nous rend humides les linges tendus la nuit dans le jardin
On dit que tes mamelles ne coulent que pour les filles et
les grenouilles les chacals les chattes les fouines
que c'est toi qui accroches les boules de sorcières
et laisses tes flaques de lait pour les phalènes
dans les creux des rochers
c'est toi qui fait grandir les enfants trop vite
pour ôter ce plaisir à leur père.

C'est toi qui fait grandir les enfants trop vite

pour ôter ce plaisir à leur père,
et les filles plus vite encore

Tu as creusé
les corps caverneux
tu peux encore les ébouler.

Parfois on t'accroche sur la porte de la grange
On passe le clou entre tes cartilages
Tes doigts longs sont des ailes de raies
une chouette effraie.

Tu es l'engoulevent.
Tu voles ventre à terre et gueule ouverte.

Elle te parle sans parade sans pincettes ; nous fumons l'œil ; dans le vague ; le froid ; sur le camp ; c'est accablant. Nous écoutons.

Tu as besoin d'être écoutée

Nous écoutons accablées de froid et de fumées mais ce ne sont pas le froid la fumée qui déroulent le frisson sur nos peaux qui déroulent les larmes sur nos peaux qui dévalent. Ce ne sont pas. Nous écoutons. Tu as cessé de parler depuis longtemps.

On t'appelle la chaudière parce que
l'on t'entend depuis nos lits te broyer dans la nuit
On t'appelle BruyèreFalaise,
On t'appelle BruyèreFalaise.
On t'appelle la nuit. On t'appelle aussi l'orfraie
mais tu es l'engoulevent.

Quand elle a fini de parler de la dernière divinité ; elle t'avait à peine abordée. Elle gardait le silence ; serré contre elle ; gardait le droit ; de garder le silence. À peine abordée ; assez pour ; dire que l'on ne sait pas ; entendre ce que l'on sait ; comprendre qu'on t'a toutes ; connue. Accablées. Exaspérées. Sidérées. Exaspérantes. Ne sait pas ; pour ; et toi. Épouvantable ; je reprends. À voix haute ; je reprends la re ; cherche comment t'innommer.

Trois mille ans plus tôt un mot fut découvert,
dont personne ne connaissait le sens.

On s'est servi de celui-là
pour pointer dans ta direction.
Peut-être était-ce une faute d'orthographe.
Peut-être une onomatopée.
Peut-être un malentendu.
Peut-être toi.
Le mot c'était lilith et je le prends comme un doudou fripé.
Ce nom est mort, tu n'y réponds plus.
Je le garde car c'est la dernière chose que l'on a gardée de toi
ce qui est précisément
la dernière offense que l'on ait pu te faire.
Te retenir.
Te retenir par ton vieux nom.
Je garde ce doudou pour un instant le contrôler
et si je le pouvais j'irais le détruire.
Je regarde les oiseaux voler et la catastrophe advenir
ralentie huit cent fois
advenir sans t•m•oi
qui sommes dans l'hyperloin.

Quel nom te donner quand tu as tant changé, et que ton nom n'est plus propre, qu'il erre
comme toi entre les formes.
Jamais à bout de transition.
Et pourquoi il faut demander son nom au démon.
Pourquoi les démons refusent de le donner.
Quels comptes craignent-ils d'avoir à rendre.
Pourquoi le tien serait un prénom hébreu
plus qu'un autre,
si tu n'as pas de prénom naturel.
Sans
prénom
naturel
que trouves-tu dans ces quelques lettres
recomposables
accidentées
pour te dire C'est moi.
Que nommes-tu en quatre lettres de ton corps infini
Quel courage as-tu de nous confier ton nom s'il nous déplaît
As-tu besoin du nom
plutôt

pour tes amis
ou tes ennemis

*Elle a passé la main sur son crâne chauve ; et soudain tous nos crânes chauves nous
démangeaient. Nous sommes sous la constellation de la mouche boréale. Nous cherchons encore
le courage.*

Tu es la sidération tu es les pétrolettes
Tu es moins féminine que la pierre
Tu es des corridors de fougères
et des kilomètres.

On t'appelle Tout ce qui se tord.

Tu es la déesse de tout le reste
et aussi
la déesse d'autre chose.

...

Les hommes qui te prennent en stop
la nuit
ne prennent pas la route la plus courte.

Tu es collée à son dos,
il lâche d'une main le guidon,
pour la mettre dans son dos
pour pincer ton entrejambe

Tu hésites à sauter du scooter en marche.

Il dit s'il te plaît s'il te plaît
il t'implore te supplie
et
il faut que j'aille te chercher un casque de moto
tu voulais rentrer chez toi,
il t'a amenée chez lui
parce qu'il te faut ce casque de moto
tu l'as mérité

et tu attends
qu'il rentre dans son appartement,
enlève ses chaussures, salue sa famille, renonce à redescendre, ne se trouve pas de
remords, ait le corps mou d'avoir joui, s'assoie sur son lit, s'endorme, se réveille, regarde
l'heure, se rappelle que tu as déjà payé de ton corps le trajet, s'habille, prenne un casque,
te retrouve

tu penses que
plus tu l'attends, plus il va finir par avoir des remords,
plus il a de chances de revenir
tu commences par te faire pitié
bien avant qu'il ne soit couché.

Tu revois le bloc de béton bizarre
Ton refus de le suivre dans l'ombre
Ta soumission dans la lumière
Les voitures qui passent
Est ce que vous êtes au milieu d'un rond point ?

Tu t'étonnes qu'à ses yeux tu sois une fille
Mais tu ne lèves pas le charme
Il n'a jamais si bien marché
Tu peux même utiliser ta voix
Sans briser ce qui bande ses yeux

Et moi qui contemple de loin je sais bien
Que les femmes forcées sont changées
Que le viol est un moteur puissant de métamorphoses

Tu te souviens de son dos sur le cube de béton
de son jogging baissé
de la bave que tu craches entre tes doigts
C'est bizarre de faire ça
Tu penses que ça va passer plus vite
Qu'au moins ce sera bien
C'est la seule chose que tu contrôles
ajouter de la bave dans ta paume

Alors une fenêtre s'ouvre
Sur le rond point

La lucarne à travers laquelle je te revois
Une fenêtre s'ouvre
Un carré d'air ouvert dans l'air
Et tu fuis par la fenêtre

Tu fuis par toutes

Tu as quitté le rond point
même de voitures il n'y a plus
tu voles lentement sous les arbres
tu planes hors de toi

une voiture te prend
demande où tu vas comme ça
parce que c'est dangereux d'être dehors
tu dis que tu viens d'être forcée
il le déplore
il ouvre la portière
de son audi sa bé èm double-vé
et il recommence

ce que veut celui-ci c'est pas ta main
c'est ta bouche et tes seins
et un rendez-vous pour t'enculer

tu penses avoir entendu la portière se verrouiller
tu penses qu'il pourrait vriller
avoir un couteau de poche
tu ne mises pas
tu joues son jeu
épouvantable mais pas assez
c'est lui qui bave sur ton corps
la portière est fermée mais
tu te tiens prête
à fuir par la fenêtre

ce soir tu es une grande pute gratuite
une grande fille
les seins que tu as fait pousser
lui donnent leurs fruits

en un sens
c'est bien
c'est
réussi.
Bravo.

tu planes sous les lampadaires

Tout est troublé
on ne sait plus si on est
une vieille une folle une sorcière une sainte
ou l'effet de la radioactivité

Mais
elle aussi
d'un coup
est l'engoulement
nous ne voulions pas la forcer mais
la fenêtre s'ouvre
nous ne voulions pas te forcer
elle plane sous les lampadaires
elle s'est enfuie par la fenêtre

Tu sens l'haleine du cheval,
la rose trémière
tu t'enfuis pas la fenêtre

La déesse de tout le reste,
ou d'autre chose,

Ne restent sur leurs mains que la rose trémière et
pourquoi ta main serait la seule à puer le sexe volé
et l'haleine du cheval
ne restent sur leurs mains que
quatre lettres, un prénom, personne ne l'explique surtout pas toi
Tu n'es ni de père ni de mère
Ni d'Adam ni d'Ève
tu inventes des familles,
un bandeau sur les yeux,

la rose trémière et
l'haleine du cheval.

Une fenêtre s'ouvre.
Tu fuis par toutes.

Nous ne pourrons plus jamais parler de divinités.

Les héros t'effraient, ils s'approchent toujours.
Tu vis dans le désert avec les chiens
Peut-être
Dans une caravane et les rideaux
autrefois jaune tournesol
sont beiges de soleil
Ton pays décoloré de lumières
Les fleurs brodées rouges jaunes
Beiges
Peuvent être

Tu es
des corridors de fougères,
une route sur la côte,
les lumières dans le ciel,
tu es des kilomètres,
et des fenêtres
tu fuis par toutes.

Lola la louve

D'où viennent les cris

La mission chasseur consiste à retrouver l'entité louve et de l'empêcher de déclencher d'autres événements psychogènes, les documents suivants sont strictement confidentiels, ils vous sont confiés dans le cadre de cette mission et devront être détruits lorsque l'opération prendra fin.

Document 1 :

Extrait de la consultation volontaire du 30/10/2032 14h15

Conseiller psycho-judiciaire : Dr Daussey Marie Jeanne.

Apparence du sujet : agité, suintant. vêtements usés. Drogue ?

Psychomètre :

TPK sanguin : 0.713g/L ref : < .100

TPK atmo : 14.12 mmol/L ref : 0.2 max

Test biométrique procédure rorsh :

Bpm moyen 90 tension 160 mmHg variété de bpm < 20 points

Sudation 4,4 ml

Electrostatique : 4 décharges < 2000 volts

Sensibilité à la douleur 82/100 ref : 50 precedente : 77. Haute, en augmentation

Altération locale de la constante de Planck pendant 200 nanosecondes mesurée en fin de test.

Rendu substances negatif.

Rendu ist negatif.

Transcript :

[...] Votre score est encore en baisse, mais j'ai l'impression que vous n'êtes pas complètement honnête avec moi, je maintiens l'accompagnement télépsy, mais continuez le traitement et je suis certaine qu'on progressera très vite.

— Est-ce que je pourrais au moins savoir qui est mon officier d'accompagnement ? Je pense pas que ça m'aide à me stabiliser quand ma première pensée au moment de rencontrer quelqu'un c'est qu'il sait peut être à quoi je pense.

— Vous représentez un haut risque psychokinétique, vos taux sont largement au-dessus de la moyenne. Vous devriez être heureux d'être accompagné, le programme est développé par des professionnels pour votre bien. Et puis si vous n'avez rien à cacher...

— Heureuse.

— Quoi ?

— Rien, au revoir.

— Au revoir monsieur.

Document 2 :

Bionoire 804143 rec 2032/10/30 00_00 [...]

Légende : Echos interne psyke résonant enregistrés simplement INTENSE [...]

16_31

Elle sort de chez la psyjuge remplie de haine comme à chaque fois. Elle rêve un peu de vengeance.

La gothique du quartier est là, Mara la regarde un moment. Elle n'est probablement pas réelle. Elle se dit, « Ça ferait un beau symptôme pour la psyjuge, hallu d'une gothique, confusion du genre et de l'attirance. » « TPK PARA AGP WC OQP en haut de la feuille à tous les coups. »

Elle décide de rentrer tant que les hallus ont une belle gueule.

Elle rentre dans la gare RER.

Elle descend l'escalier, trop vite, elle pousse le portique trop fort, le regard des psygardes de la RATP est trop insistant.

Elle regarde ses docs, les lignes au sol, marche que sur les pavés blancs, elle percute un vieux qui l'engueule, la regarde bizarre. Elle se demande si c'est l'accompagnant.

Elle crie «**SORTEZ DE MA TÊTE**» dans sa tête. Il réagit pas donc elle se casse avant qu'il ait fini.

Elle sent leurs regards dans la station, elle essaie de voir qui pourrait être l'accompagnant, elle le sent qui écoute ses pensées, elle commence à se gratter. Le train arrive «**trop de bruit**», elle rentre «**trop d'odeurs**», elle s'assoit mais elle tient pas en place, le tel' la distrait pas, il est trop vieux. Les passagers regardent tous fort, elle le sent, ça la calme pas. Elle commence à serrer.

«**faut pas qu'les cris viennent nonnonon**».

Elle croit entendre les cris mais c'est pas les siens, un authentique fou du métro dans la rame, les regards la quittent et tombent sur lui.

Lui, il gueule pour de vrai, il marmonne des histoires de sortir de sa tête. Je pense qu'il me sent. Un grand type va l'attraper pour rassurer les badauds. Mara a de la peine pour le fou, elle se demande d'où ils sortent, comment ils survivent. Le fou hurle pour pas qu'on le touche, une dame propre appelle les psykeufs. Mara se fige, elle reste paralysée, elle internalise toutes les justifications que l'appelleuse de keufs commence à déblatérer, les mêmes que sa psy : les psykers c'est dangereux, elle veut pas se faire tuer par un fou.

Deux arrêts plus tard les keufs rentrent choper le psycho, il veut pas descendre du train, ils le jettent par terre.

Le psykeuf sort son gun, le fou pleure pour sa vie, l'autre le plaque, va pour le menotter, le fou se relève en hurlant, le crâne sanglant, tout le monde flippe, le fou va fuir mais le héros l'abat.

Trois balles dans le dos, les normies respirent, elle regarde le psykeuf qui sort son kit incident. Il mesure le psyke dans l'air, dans le sang du psycho neutralisé, et puis le couvre avec le tissu synthétique du kit.

Ma montre bipe une fois.

Le métro redémarre, Mara est en choc, elle fixe le fou, le garde en tête, cri compris. Elle finit le trajet en sidération.

Elle manque de se faire renverser. Elle pense plus rien, elle me voit même pas la suivre, elle monte, elle ferme derrière elle, enlève ses chaussures, se dessape vaguement, se douche en culotte, le froid la débloque, et l'eau la laisse pleurer, elle panique l'air sort pas, puis elle se décide à sortir. La douche est à fond, les tuyaux font leur concert, les machines de l'immeuble en sont mais on entend qu'elle, c'est déchirant, c'est pas sa première fois, elle essaie de crier dans son bras, ça étouffe pas assez elle finit à quatre pattes, puis par terre, elle oublie qui elle est.

Elle est juste un cri. Je l'entend même de l'extérieur.

Ma montre bipe deux fois.

Elle émerge, sa gorge la tue, elle commence à stresser, les voisins toujours, la salle de bain est pas insonorisée comme la chambre, ils ont forcément entendu. Elle fonce vers le couloir, les psykeufs sont là. P't'être pas pour elle ? Fuir ? Ils sont déjà dans l'entrée, elle rentre dans l'appart, la fenêtre, c'est haut, c'est vraiment haut. Et la gothique est là, ça doit être un signe du destin vu qu'elle la regarde pour la première fois.

Le bruit des bottes, faut pas mourir.

Elle descend cinq étages entre fenêtre et balcon. On glisse moins pieds nus.

Elle arrive en bas en un seul morceau.

« Ça devrait être une hallu dont on parle pas au psy, ça aurait aucun sens de la voir là, dans un buisson devant l'immeuble, ça doit être un signe du destin. »

J'aime bien quand elle me regarde et je lui rends son regard pour la première fois, elle capte que je suis réelle, elle capte qui je suis. Mon taf. Elle hésite à fuir mais je lui prends le bras, je sens sa déception beaucoup plus fort, je vois comme elle me voyait, tellement plus belle qu'une intruse mentale.

— Donc c'est toi... Laisse Moi Partir !

on attend

— Comment tu sais de quoi je parle alors ?

Elle me déteste.

— Je veux plus bosser pour eux, ils exploitent les gens comme nous jusqu'à la mort !

— Je sais pas comment ça marche mais tu sens que ça hurle non !?

Elle est furieuse.

M'embrouille pas j'ai quoi à voir avec toi ?

T'es une psyker, et tu peux changer le monde avec tes capacités, comme moi. Si tu veux vivre tu dois m'écouter, comme je t'écoute depuis des mois.

Elle desserre son crâne, je lui explique mon entraînement, ma formation pendant qu'on s'éloigne de l'immeuble. Je lui dis comme le lien des marginaux est précieux.

Je sens qu'elle peut me faire confiance, je peux pas débloquer son psyke sans rentrer.

Je vais t'apprendre mais faut que tu me laisses rentrer.

Elle regarde mon implant, méfiante.

— Tends ta main.

— Si tu rentres dans ma tête, sors-le de la tienne.

Les collègues ne vont vraiment pas aimer ça, faudra aller au hacker avant de rendre mon rapport mais c'est pas la première fois qu'une psyflique coupe sa cam...

[Arrêt_Enregistrement ——— Non_autorisé ———

10-9-8-7-6-5-4-3-2-1-Redémarrage_auto]

—

_Légende : Echos interne psyke resonant enregistrés simplement INTENSE [...]

..... c'est de là que viennent les cris ?

Ma montre bipé trois fois

— C'est dingue.

Elle exsude un psyke intense. Elle sait qu'elle peut trouver une cachette grâce à son psyke et elle m'écoute. On marche un peu dans le noir. elle n'entend pas mais elle sent.

— Il faut qu'on se barre.

Elle hoche la tête j'arrive plus à lire dans sa tête elle a le regard fixe, complètement obsédée.

On dirait qu'elle voit mieux que moi, elle traverse un grillage, un buisson, je la suis.

On est deux nanas au milieu de l'obscurité mais j'ai pas peur, j'me sens bien dans son dos.
J'entends plus personne, même plus les collègues au loin.

Je me casse la gueule, elle me relève, je lâche pas sa main

J'entends tout ce qu'elle entend, pas les pensées mais les bruits, tous les insectes, un hibou, un lapin, trois rats... on se promène dans les friches, y'a même pas de trains, des vieux bâtiments, je vois pas à travers ses yeux, mais je sais ce qu'elle voit, tout ce qui bouge et ce qui bouge pas, à nous deux on a quatre pattes, je sens mon odeur par son nez, je me rapproche pour sentir la sienne, elle me repousse au début puis elle me laisse venir, on a envie de se mordre, on a la bouche ouverte on se regarde, on se marre, on arrive.

On voit la vieille maison, je pense que c'est un entrepôt, elle sent que la trace est là. Je me retourne, elle regarde aussi, je reprends sa main, elle me serre, la lumière de la ville c'est plein d'yeux ronds qui nous cherchent,

mais on est cachées,

les immeubles carrés comme des sourires pleins d'incisives,

tout qui s'empile,

les gens qui s'écrasent en se grimpant dessus pour être plus hauts.

Ici les arbres sont plus grands que les maisons,

là bas les cages,

ici la vie. aux forêts d'avant les villes pendant un moment.

On a entendu un bruit en dessous, quelqu'un qui saute, beaucoup, on ouvre la trappe dans l'entrepôt, elle est reliée à un tunnel. Dans le tunnel y'a une gosse qui saute comme le petit chaperon rouge, elle a un masque de citrouille sur la tête, on saute dans le tunnel et on la suit. La gamine accélère vers quelque chose, on accélère pour ne pas la perdre.

On croise un fou du métro qui va dans la même direction que nous, on en croise une autre et on accélère. On court comme des fous, y'a une dizaine de fous dans les tunnels, les fous du métro et nous, on avance, on sait pas vers quoi, la gosse chante un truc à propos d'halloween en menant la foule de fous qui la suit.

Ma montre bipe quatre fois.

Je m'enfonce dans le tunnel avec elle. Je reprends sa main. On ralentit, on arrive, elle murmure.

— la clairière...

— la cachette...

— — SsOuTtEeRrAaLiNnEe

J'ENTENDS LES CHANTS

C'est trop fort, je lâche sa main, elle Crie, mais c'est beau, ça sort vraiment d'elle, du fond de la gorge, ça dure 10 secondes, elle inspire, tous les fous s'arrêtent, certains se prennent dans les bras, un clodo nous file des bonbons, il nous dit de pas les manger.

Mes yeux se sont habitués à l'obscurité, on est dans un grand bassin sec relié à un grand nombre de tunnels, il y a une centaine de fous installés là. Qui vivent ensemble.

Une fille a allumé une lanterne d'halloween à pile, la gosse saute de joie, ça allume des bougies, je fais un tour, un magasin gratuit, ça cuisine dans un passage condamné, ça sent trop bon hehe, des dessins partout, le langage, Mara le comprendra mieux que moi je pense. Je vais la retrouver, elle a l'air trop heureuse, je l'ai jamais vue comme ça, j'aimerais bien relire ses pensées pour une fois.

Elle connecte à tous les fous du truc comme si elle les connaissait, moi je reste à côté d'elle. La gosse débarque, elle nous tend un seau citrouille, on lui donne nos bonbons, mais j'en ai gardé un pour moi. Mara me serre, je me sens bien contre elle, je la regarde, elle sourit, je l'embrasse, elle sent le bonbon, elle me le pique.

La gosse a fini de récupérer les bonbons. Elle les partage, tout le monde en a un, tout le monde le mange. Elle sort des masques en carton de son cartable, y a un Épouvantail, une Araignée, une Louve, elle la file à Mara, pas de masque pour moi on dirait.

La meuf du magasin gratuit file des nappes et des draps à des gens assis par terre, elle me passe un plaid, j'avais froid.

Un type avec une voix d'ado arrive devant Mara. Il s'assoit et sort une bouteille. On boit un peu, il m'explique les symboles dans son carnet, il m'en parle comme s'il l'avait découvert, pas inventé, Mara a l'air de le fasciner. Il me demande l'heure. Minuit moins le quart. Il hoche la tête, il se lève et crie l'heure, d'autres gens le reprennent puis tout le monde se tait. On attend trente secondes et une vieille femme se lève, elle chante une mélodie sans parole, sans structure non plus. Y'a un type qui se lève et qui reprend, la gamine citrouille saute sur place, le chant grandit, la femme force la voix, un murmure s'élève et tout le monde se relève, il y a les mêmes

échos que dans une église, Mara marmone et se lève, je la suis, elle commence à gémir comme dans sa crise, je vois un flash par une grille d'égout du plafond.

Elle commence à crier comme avant, je lui prends la main, elle hurle, quelqu'un prend la mienne, puis une autre, son cri devient guttural, les mains s'attrapent en spirale, en toile d'araignée, et le cri s'harmonise, le masque d'araignée crie aigu, la spirale s'étend, le cri se stabilise, le volume est incroyable, j'entends un son tournant dans mes oreilles, les couleurs marchent plus, une odeur familière et étrange se fait sentir, la mélodie reprend, de plus en plus chaotique, les mains se serrent en cycle, je bouge sans contrôler, je me rends compte que je hurle depuis tout à l'heure, pourquoi j'ai pas peur ? Ça s'ouvre, les lumières arrivent.

BIP BIP BIP BIP BIP le feu au centre des ténèbres a pris, halloween commence, ses griffes s'enfoncent dans ma peau, mes canines poussent, je flotte, on flotte tous, on danse en l'air en se rapprochant et s'éloignant sans jamais se lâcher les mains, mes yeux voient la porte de l'enfer s'ouvrir, nos souffles deviennent la tempête, nos chants des aurores boréales, j'entends toutes les pensées, je connais leurs histoires, je sens leur amour, je savais que c'était possible... la psychosphère rentre dans le monde

H A L L O W E E N

....

....

....

— OUILLE !

J'ai lâché la main.

on est toutes retombées

quelque chose a changé

je vois un visage familier...

— Et merde.

Le mouchard a dû redémarrer tout seul et il a rappelé les collègues

Je les vois à la grille. Va vraiment falloir que je modifie le transcript ou je serai bonne pour la cage.

La louve est là je vois une énorme bête d'ombre la louve est là_elle me regarde

C'est Mara ? C'EST_ÇA_QUE_TU_FAIS ? Ses dents ...

— SORS///DE\\MA\\TÊTE

Corps à identifier : 70+

NDLR : photos retirées, les corps ont été détruits pour éviter des effets para post mortem de l'entité Citrouille.

Psycho neutralisés : 72

Entités neutralisées : %

Non neutralisés : 8

Le compte-rendu est imprécis en raison de l'effet psychique de l'épouvantail cf document médical ci-joint. Le déroulé est basé sur le témoignage d'un officier hautement psycho-résistant.

On a reçu un signal d'urgence de la boîte de Jo, enfin, de l'officière de surveillance, comme si sa boîte avait été éteinte sans autorisation, on a retrouvé où elle était en cherchant les taux de psyke élevés parce que son signal passait pas, c'est les tunnels je pense. On s'est mis en position et on a vu qu'on était sur un nid à tarés vraiment grand, une centaine de psychos à nettoyer, vu la taille on a été obligé d'attendre des renforts et de l'équipement massivement létal, la brèche s'est ouverte à minuit pile et on a commencé à tirer dans le tas. Y avait 3 entités visibles, la citrouille, une petite entité genre 1 m, 1 m 20, y avait aussi l'épouvantail, une saloperie de 3 m qui faisait exploser le psyke, ça a rendu dingue plein de type de l'unité fous, et y'avait la louve.

On a décimé une bonne partie des psychos qui étaient pas dans les tunnels, et on est rentrés.

On a fumé le reste des psychos, une quinzaine avec la seconde salve, mais la Citrouille a relevé les psycho neutralisés, en leur donnant des capacités psyke faibles, mais ils sont devenus plus dur à arrêter, et il y avait un paquet de tarés dans les tunnels.

La louve a disparu dans la brèche.

L'épouvantail a lancé son effet psychique, le niveau de psyke a doublé, nos montres se sont mises à biper sans s'arrêter et deux officiers se sont butés sur le coup avec leurs armes de service, tous les agents en contact visuel direct ont perdu leurs capacités de combat.

Histoire d'être efficaces on a mitraillé la Citrouille pour pas qu'elle relève l'épouvantail nous avons concentré nos tirs sur elle.

Elle était très résistante et sa petite taille la rendait dur à atteindre, même sans ses jambes elle a su créer deux entités avant de succomber alors que sa tête a fini par éclater.

On a enchaîné sur l'épouvantail, les entités secondaires ont fui dans les tunnels en profitant de

notre attention relâchée et des hommes atteints par le psyke.

Le psyke atmosphérique a augmenté exponentiellement.

Nos balles passaient à travers l'épouvantail, on a eu l'idée de lui lancer des lacrymogènes, il a pris feu, il a concentré son psyke dans les flammes, il a relancé son truc, tous les hommes dans un rayon de quinze mètres ont pris feu, ceux qui étaient en contact visuel sont encore en section psy, mais beaucoup d'entre eux disent avoir vu la louve sortir de la brèche quelques secondes après.

Il était vaguement minuit 30 on a fait le compte des collatéraux, on a pris les photos, puis comme y en avait qui bougeaient un peu, par sécu on les a tous cramés, on a rapatrié les collègues traumatisés et on a scellé les tunnels.

La deuxième équipe a reçu sept psychos non transformés en fouillant les tunnels, ainsi qu'une trace de brèche refermée, si on retire les neutralisés on pense que la louve a ouvert sa propre brèche et a embarqué les entités secondaires avec elle.

On ne sait pas si elle peut en rouvrir une, auquel cas c'était une connerie absolue de la laisser partir.

Extrait du rapport médical de Bruno BERTRAND agent de terrain de la BIP

[médecin] Comment vous appelez vous ?

[Bruno] les corbeaux ne parlent pas aux humain mais tu peux essayer de dire (Bruno fait un bruit d'oiseau)

— Vous ne voulez pas revenir à votre famille ?

— Je veux revenir dans les bois, mais je n'y irai pas tant que vous me regardez. Et je sais quand vous me regardez.

— Nous sommes là pour vous aider, et vous devez no-

[Bruno croasse]

- D'accord parlez moi de la forêt
- Non
- Alors expliquez-moi quel problème je vous pose.
- Je suis en cage, à cause de vous, vous êtes humain, je vous hais. Vous me regardez dormir donc je dors pas, vous empoisonnez ma bouffe donc je mange pas.
- Vous êtes humain aussi, tout le monde est humain.
- Ta cage est plus large que la mienne, fais pas semblant de me regarder en face.
- Vos collègues, votre famille, ils sont en cage aussi ?
- Dans la plus grande, la fascination.
- Qu'est ce qui les fascine ?
- Le sommet de la pile de chair, le grand œil noir, tu t'habilles pour lui, tu parles son langage, tu le pries chaque matin et tu nies sa présence.
- Et vous êtes fasciné par la forêt ?
- La forêt me cachera de vos yeux, et les animaux vous laisseront jamais entrer.
- Vous parlez de la louve ? De l'araignée ?
- Je te parle de moi et de toutes les choses vivantes. Je sais ce que tu penses, mais y a encore de la vie en toi qui m'entend, sinon je te parlerais pas.
- Nous voulons vous guérir.
- Vous voulez m'endormir, me fermer les yeux et le cœur. Drogue moi j'ai plus rien à te dire.

Dernière trace de la « louve » 20/11/2032

Accroche toi homme, à la montagne de chair, vis meurs en grim pant mais ne tombe pas, le lac du sang des écrasés te rappellera ce que tu fuis, meurs meurs encore et tu sauras qu'on n'échappe pas à la folie.

Une vraie lumière t'attend hors de ce monde, tu l'as enfouie, enfant, avant que les sommets t'obsèdent. Caché des yeux, enterre ton espoir.

La raison tue tes rêves, mais tes cauchemars t'y rappellent, et ton cœur cherche à sortir.

Je vois tes tremblements quand les yeux te disent, je vois ton regard nous fuir sans jamais nous viser.

Tu crains les miroirs que l'on te tend, ta folie honteuse hurle dans le noir, la lune t'appelle, et quand tu seras prête, marche avec les monstres.

En attendant, appelle toi, folle :

L'Horreur est humaine

La folie est vivante.

.....

Trouvée sur un mur.

Elay

The KCN Solution.

« S'il vous plaît, s'il vous plaît, pouvons-nous les haïr, pouvons-nous vous haïr avec ce médicament ? Vous ne savez pas ce que vous faites... »

« Vous devez bouger ? Allez-vous prendre, ici, ce médicament ? Vous devez bouger ! »

« Pour nous... Nous n'avions rien à faire, nous ne pouvions pas, nous ne pouvions pas nous séparer de notre propre peuple... Pendant vingt ans, après avoir fait quelques mauvais soins infirmiers... De nous avoir fait traverser toutes ces années angoissantes. Ils nous ont pris et nous ont enchaînés et ce qui n'est rien... Il n'y a aucune comparaison avec ça, avec ça. Ils ont volé notre terre, ils nous ont pris et nous ont guidés jusqu'à ce que nous essayions de nous retrouver... Nous avons essayé de prendre un nouveau départ, mais il est trop tard désormais. Vous ne pouvez pas vous séparer de votre frère et de votre sœur. Pas d'espoir, je vais le faire. Je ne le ferai pas. Je ne sais pas qui a tiré les coups de feu, je ne sais pas qui a tué le membre du Congrès. Mais en ce qui me concerne, je l'ai tué. Comprenez-vous ce que je dis ? Je l'ai tué. Il n'avait rien à faire ici. »

Réveil : 2:43 A.M.

Encore une fois, ses draps sentent fort la sueur alors que son compagnon dort encore. Encore une fois, elle revient à elle en s'extirpant avec violence de son sommeil. Encore une fois, un sommeil pesant dans un cauchemar écrasant. Les yeux écarquillés et quelques larmes plus tard, elle peine à ne pas confondre la silhouette des meubles de sa chambre avec des corps monstrueusement

humains et difformes. Son armoire à vêtements est menaçante. Son silence semble vouloir de lui-même s'en prendre personnellement à elle. Elle se lève, se déplace lentement pour ne pas réveiller l'homme qui dort dans son lit, à ses côtés, et va dans sa salle de bain se débarbouiller avec de l'eau très froide.

Elle ne dort pas assez depuis plus de vingt ans. Nous sommes en Août 2000, elle aimerait que le nouveau millénaire qui va commencer enterre définitivement l'enfance qu'elle n'a pas eue. Tremblante mais solide, elle se dirige à présent en direction de sa petite cuisine d'un appartement modeste de la banlieue de Liverpool.

De là, elle boit un grand verre d'eau en étant effrayée à l'idée qu'on puisse, par cet intermédiaire, l'empoisonner. Ça faisait bien une dizaine d'années qu'elle n'avait pas ressenti cette peur qui lui est irrationnelle, et elle le sait très bien. L'eau qui coule dans sa gorge lui donne l'impression que des dizaines de lames se nettoient au fond de sa trachée avant de se planter dans sa chair. Ce n'est que l'expression pure de ses habituelles angoisses.

Ainsi, encore en proie à ses éternelles insomnies, elle s'allume une winston qui ne lui appartient pas, laissée sur la petite table circulaire autour de laquelle elle est assise. La fumée voile progressivement de nuages presque statiques l'ensemble de sa pièce. Cela lui rappelle cette image précise, quand elle vivait encore à San Francisco, de la fumée bleue de sa mère qui régnait en brouillard maître sur l'oxygène du salon. Oui, dans les années 1970, il était encore de coutume d'embraser son tabac sans ouvrir les fenêtres.

Elle ne pense à rien, elle dissocie. Elle ne remarque pas qu'une partie de ses cendres vont au sol et elle ne manque pas de marcher dessus alors qu'elle est pieds nus. Elle décide vite d'aller se recoucher une fois qu'elle semble un peu plus tranquillisée.

Coucher : 3:15 A.M.

Elle se glisse alors dans les draps et manque à plusieurs reprises de le réveiller. Elle adopte rapidement une position en chien de fusil. En ce mois d'août particulièrement chaud, sa sueur arrose abondamment et très vivement les plis de sa peau ainsi que sa surface grasse. Elle fait abstraction des pensées négatives comme elle peut, même si elle regrette de ne pas pouvoir mettre la radio pour générer un fond sonore qui la ferait se sentir moins seule et alerte au moindre bruit de provenance inconnue. Elle met une heure, au moins, à retrouver le sommeil.

« Mère, Mère, Mère, Mère, Mère, s'il vous plaît, Mère, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît, ne faites pas, ne faites pas ceci, ne faites pas ceci... Disposez de votre vie avec vos enfants, mais ne faites pas ceci... »

« Vous devez faire confiance, vous devez franchir cette étape... Nous avons l'habitude de chanter : « Ce monde, ce monde n'est pas notre maison. » C'est certain, n'est-ce-pas... Nous disons, c'est certain, que ça ne l'était pas... Vraiment vous ne voulez pas, vous me dites. Tout ce qu'il est en train de faire est tout ce que nous lui dirons. Est-ce-que quelqu'un peut rassurer ces enfants, qu'ils soient tranquilles en franchissant cette étape vers le prochain avion ? Que cela serve d'exemple pour les autres. Vous êtes mille personnes qui disent : « Nous n'aimons pas le monde tel qu'il est... » »

Réveil : 3:33 A.M.

Prise d'un soupir, elle se souvient de son rêve. Des dizaines de maisons blanches construites par des mains non qualifiées mais autonomes, sous un soleil tropical humide, brûlant, avec l'énergie d'une joie dont on n'a guère le choix de la laisser s'extérioriser. La cime des arbres est d'un vert magnifique qui tranche avec le bleu profond d'un ciel infini. Les instincts de la faune, de la flore et des éléments couvrent avec bienveillance les quelques plaintes de femmes et d'hommes souffrant de leurs efforts considérables, dans cette si grande clairière dévoilée, pour opérer la naissance de cette grande ville blanche et brune. Une cité qui se promet à un amour inconditionnel et à un mariage forcé avec l'immense forêt d'Amazonie ainsi que ses membres. Et sur le forum, cette immense baignoire creusée dans laquelle elle doit plonger. Elle y entre progressivement, centimètre par centimètre, son corps la démange et la brûle. Des morceaux de

peau se déchirent et une fois que seule reste la tête à l'air libre, l'intégralité du bassin quadriforme est alors saupoudré d'épaisses pellicules de son derme. Alors, la silhouette d'un prêtre immaculé de blanc et de rose, puissant, lui fait de l'ombre tandis que son métabolisme fond et se désagrège toujours plus. Elle remarque tout autour d'elle, notamment, du sang se confondre avec le reste de l'étang artificiel. Soudainement, une force s'empare de son cou et la soulève hors de l'eau pour la mettre au niveau du torse de l'homme au visage grave et aux yeux occultés par d'épaisses lunettes de soleil.

« Mon enfant, n'aie pas peur, ne sois pas timide. Ici, tu es à la maison plus que n'importe quand et n'importe où ailleurs. ~~Es-tu effrayé par moi? Je ne vais rien te faire de mal, il ne va rien t'arriver. Fais-moi confiance, je suis le seul regard qui va te guider... Sais-tu à quel point tu es chanceux d'être, maintenant, dans mes bras?~~ »

Presque étouffée, elle parvient seulement à détourner son regard et à remarquer que l'homme tient dans ses mains une seringue remplie d'un liquide opaque, presque transparent. Il la dirige vers elle.

« Laisse-toi faire, ce ne sera pas long. Ici, c'est chez toi et ta maison est aussi ton corps. Tu y habites toute ta vie. Cette bénédiction te permettra d'obtenir les clefs de ton foyer. ~~Ne bouge plus. Ne hurle pas comme tous ces enfants, s'il te plaît. Ce n'est que la prochaine étape avant le prochain avion... écoute moi. Tu dois m'écouter, c'est ton seul devoir. Voilà. Laisse-moi enfoncer l'aiguille. Doucement. Nous y sommes.~~ »

Allongée dans son bain, ses deux bras attirés par l'extérieur, elle a préparé, au préalable, un champ de soin pour qu'elle puisse effectuer une injection dans sa cuisse. Sur sa fiole, il est notifié le nom du produit « *estradiol valerate injection USP 200 mg / 5 ml.* » Elle sort de l'eau et s'assoit sur le rebord en plastique de la baignoire. Bien lavée, la peau de ses jambes rouge écrevisse se sèche rapidement d'un coup de serviette. Alors, par précaution, elle se désinfecte les mains, le capuchon de la fiole, tire la solution avec plus ou moins de difficulté à la bonne dose et se débarrasse des bulles d'air coincées par l'aiguille sifflante, suant le surplus par quelques gouttes perlantes. Ainsi, en tirant la cuisse vers l'intérieur et la maintenant par sa main droite, de la gauche, elle incline la seringue et la fait doucement entrer en contact avec sa peau brûlante. Son rythme cardiaque s'accélère.

« La cuve, avec le KCN vert s'il vous plaît. Apportez la ici, ainsi, les adultes peuvent commencer... Pardon, ne... ne... ne suivez pas mes conseils, vous serez désolés... vous serez désolés... Ce que nous ferons est ce qu'ils nous font, eux. »

~~S'il vous plaît, gardez vos émotions en vous-même, gardez vos émotions en vous-même... Les enfants ne seront pas blessés si vous êtes tranquilles, si vous êtes tranquilles.~~

Voilà qu'elle pénètre sa peau dans une tension maximale jusqu'au moment où elle ressent la contraction de son quadriceps. Elle injecte lentement la solution pour parvenir à l'étape où elle ne peut plus rien s'administrer. Cinq secondes plus tard, elle extrait l'aiguille et la jette dans sa vasque. Elle relève la tête et sent déjà des vertiges.

Sa respiration devient forte, son rythme cardiaque gagne en cadence jusqu'à devenir insoutenable. Des perles de sueurs froides, cette fois-ci, s'emparent de son front en même temps que d'étranges parasites noirs dans sa vision qui paraît devenir bien nette malgré une myopie sévère et bien installée depuis au moins vingt ans.

Elle se rattrape comme elle peut et tente de se relever pour prendre un bol d'air frais en ouvrant péniblement l'œil-de-boeuf bien au-dessus de sa tête. Elle chute. Sa tête cogne au fond de la baignoire encore pleine.

Ainsi, mon enfant, je te baptise et je guéris ton corps. Je t'offre le renouveau de notre temple au tien propre. Car ce que tu as réellement, c'est la force de tes jambes pour marcher et de tes bras pour travailler. Quand il aura atteint cette nouvelle forme, celle que tu pries pour qu'elle change ton apparence et ta force, tu te sentiras grande et accomplie comme tu le mérites. Tu ne seras plus envahie par le fantôme qui te déforme à chaque coup de poing de ton existence. Elle est dangereuse et semée de pièges mais avec cette évolution magnifique, tu n'auras plus mal quand tu marcheras sur les charbons ardents. Tu les écraseras avec fierté et vigueur car on ne peut voler par dessus. ~~Mais avant, laisse-moi enfoncer un peu plus mes doigts dans ton crâne. Fais-moi confiance, je suis la réincarnation de ton sauveur, du sauveur de tes frères et de tes sœurs, du sauveur des damnés de l'argent et de la ségrégation. N'aies pas peur mon enfant. Je ne suis pas là pour t'anéantir de ma puissance. Je caresserai ton cerveau pour guérir tes maux de tête, et ton cœur pour te faire sentir à nouveau un amour pur qui va te libérer du sang, de la violence~~

~~et des larmes, des gants qui maintiennent ce fusil au canon pointé vers ton crâne, de la souffrance des lames. Merci. Merci. Merci. Merci.~~

~~Libre, enfin. Amen.~~

Alors le prêtre fait pénétrer ses doigts d'une force insoupçonnée dans son occiput, toujours sous cette chaleur étouffante de l'eau. Le sang vient colorer davantage le bassin du baptême d'un vermeil magnifique jusqu'à qu'on ne puisse plus apercevoir la tête qui périt lentement dans sa noyade. Puis, il la relève pour la faire revenir au monde réel, au monde froid et inquiétant avec une vue brouillée qui peine à distinguer une silhouette intimidante, grande. De grands impacts réguliers se font sentir dans un état d'inconscience presque totale.

4:12 A.M.

— Ivan !? Ivan ! Reviens à toi ! Reviens, putain ! Ivan! Ivan ! Espèce de sale con, qu'est-ce que tu as encore fait !? Reviens ! Allez, bordel de merde ! Putain ! P'tite merde, t'écoutes jamais ce que j'te dis ! T'en as pas marre d'être obstiné comme ça !?

— Non...s'il te plaît...je vais bien, je n'ai rien fait de mal...arrête...arrête...je m'en serais remise toute seule...

— Arrête de dire de la merde ! Regarde dans quel état tu es ! C'est pitoyable ! Tu ne ressembles à rien ! Et c'est quoi cette seringue dans le lavabo ? Tu t'injectes de la drogue ? Pour oublier que tu n'as pas de travail ni de relations sociales !? À quoi ça te sert !? À quoi !? Dis le moi putain ! Lève-toi maintenant ! Allez !

Il la tire avec violence pour qu'elle se tienne debout. Revenue à elle par l'adrénaline, elle observe toute cette scénographie qu'elle a provoqué avec son traitement.

— C'est...ce n'est pas de la drogue...ce n'est que de l'oestrogène...j'ai décidé de m'en injecter pour commencer ma transition.

— Et tu ne comptais pas m'en parler avant, bien sûr !? Et pour quoi faire ça ?! Ça vient d'où cette lubie ? T'as chopé ça où !?

— Une amie qui m'en a vendu...

— Et j'imagine que tu n'as pas d'infirmière pour faire le travail. Donc, tu fais ça tout seul comme un grand en minimisant les dangers, en te disant que c'est cool, que ça va aller, que ce n'est pas grave, qu'il ne va rien t'arriver ! Regarde toi... On dirait un putain de

camé.... Je ne t'héberge pas pour que tu sois un danger ! Imagine, tu laisses traîner tes merdes partout et je me blesse !? Imagine à quel point tu serais dans la merde !? Car je ne te louperai pas si ça avait le malheur d'arriver. Arrête de faire ta victime ! Je suis contre ça. Pourquoi est-ce que tu veux devenir une fille ? Ça n'a aucun intérêt. Je n'ai jamais compris ton délire. Qu'est-ce que ça va t'apporter à part du rejet, du chômage et de la violence !? Tu me bassines tout le temps avec ça et maintenant tu risques de nous foutre en danger. Imagine, les flics viennent chez moi et découvrent ça... qui a l'air de tout sauf légal. Tu me foudrais dans la merde pour tes conneries. C'est déjà dur d'être pédé et de vivre caché de tout le monde... Ce n'est pas pour que je sorte honteusement avec une transsexuelle qui m'foutrait en danger en plus de me donner la gerbe. Dégage de là maintenant, et nettoie ta merde avant ! Allez, bouge toi le cul sale traînée !

— Pardon ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? Je n'en peux juste plus de me faire maltraiter comme ça... Pourquoi tu t'es mis avec moi ? C'est ça aimer... ? Ne détourne pas la tête et réponds à ma question ! C'est ça aimer ? Oh ! C'est ça aimer !? Réponds-moi, je te dis ! Tu sais, il y a des milliers de pédés qui fantasmeraient sur moi si je leur disais que j'suis une femme à queue ! Capables de niquer plus avec moi et de faire ce qu'ils veulent de mon corps que de ne pas tromper leur partenaire !? N'est-ce pas !? Je vois que ce n'est pas ton cas et ça me rend si triste... Mais tu préfères déchaîner ta putain de haine et de frustration contre moi car je préfère devenir un corps que tu ne pourras plus soulever. Oui, je sais, tu aimes les mâles virils pour te sentir protégé et guidé, et je me suis tant détestée dans ce rôle pendant ces quatre ans de cette putain de vie passée à deux sous ce toit ! Je n'y vois que du mal pour moi et rien que l'idée de montrer une once de domination... Personnellement... Ça me met dans un état d'angoisse incontrôlé.

— Tu ne racontes que de la merde ! C'est quoi le lien avec ça !? Juste... Je ne vais plus pouvoir te laisser être chez moi. Tu es repoussant... Maintenant nettoie ce bordel et barre toi de mon appartement. Rien à foutre d'où tu iras, juste, je ne veux plus que tu sois là.

— Je vais nettoyer ce que j'ai fait... Mais j'aimerais que t'arrêtes de dire de telles atrocités sur moi. Si je te répugne, c'est ton problème... Pas le mien. J'ai fait mon choix et je me sentirai mieux ainsi, ça va sans dire.

— Comme si ça allait te rapporter quelque chose. Tu resteras, comme moi, une sale pédale des bas fonds de Liverpool. Retourne à San Francisco ou au Guyana, c'est la meilleure place pour toi et tes aiguilles. Tu seras moche mais tout le monde va vouloir te baiser car tu seras trop perché et ensuite, te crachera dessus !

— Tu n'es pas dans ton état normal Eddy...

— Et tu oses me dire ça. Mais pour qui me prends-tu ? Pour un fou !?

— Quand tu auras retrouvé un travail et que tu auras à nouveau des amis de confiance, ça ira mieux... Fais-moi confiance... Je sais que ce qui s'est passé l'année dernière a encore besoin de temps pour cicatriser... Je t'en supplie... Calme-toi... On ne peut pas se parler dans ces conditions... Je peux même prendre du temps pour me taire et t'écouter si tu en as besoin...

Pris d'une rage soudaine et incontrôlée, Eddy la gifle et la pousse violemment à terre tout en lui assénant à intervalles réguliers des coups de pieds sur les flancs, les cuisses et la tête. Recroquevillée sur elle-même, elle croise les bras en dissimulant son visage afin de limiter les dégâts dont elle ne pourrait dire qu'ils soient collatéraux ou bien calculés. Elle colle sa tête, par réflexe, au pied d'un meuble à tiroir lorsqu'elle encaisse un ultime coup dans la colonne vertébrale duquel va en résulter au mieux un bleu, au pire, quelques vertèbres déplacées.

Il finit par se retirer en la regardant avec une haine inégalée et hydratée de larmes de rancœur. S'étant fait mal à la cheville, il marche en boitant légèrement de la salle de bain à la cuisine en inspirant et expirant d'un rythme soutenu et angoissé. Il réalise enfin, semble-t-il, la gravité de son acte. Il ouvre le frigo, les mains tremblantes, et en sort une canette de ginger beer tout en oubliant pas un verre à pied, les seuls propres de sa vaisselle. Avant de se rasseoir en laissant tomber tout le poids de son corps sur sa chaise, il pense à saisir le reste de sa bouteille de whisky Filey Bay reçu à son anniversaire. Il effectue son mélange habituel et boit un, deux, trois, puis quatre verres. Il n'y a que cette pièce qui existe, tout a brûlé, tout a disparu, tout est champs de ruines brûlants sur champs de bataille froids à ses yeux rouges. Il a préféré, dans ce dossier classifié de ses mémoires hurlantes, se laisser embrasser par l'idée scientifique d'un chat de Schrödinger que serait sa compagne, probablement encore allongée dans la salle de bain. Il s'allume, à son tour, une cigarette.

5:20 A.M.

Alors qu'il semble s'être tassé sur la table après avoir laissé fondre son corps avec sa culpabilité sûrement plus lourde que ses membres inférieurs, il entend au loin une musique. Il tente, comme il peut, de relever la tête et aperçoit alors qu'il est pris de vertiges, la silhouette sans émotion et rigide de sa compagne qui le regarde et s'assoit à son tour sans mot dire.

Anemone de The Brian Jonestown Massacre est diffusée sur un vinyle. C'est sa chanson préférée. Il la reconnaît et comprend alors qu'il n'a plus le pouvoir, à son tour assommé par l'alcool.

Elle, de son côté, savoure de constater l'état de faiblesse d'Eddy qui semble impuissant et à un rien de perdre connaissance en assumant un coma éthylique, le troisième en une année.

Elle le voit à la limite de s'absenter. Au contraire de lui envers elle, précédemment, ses petits coups sur sa tête sont là pour le maintenir un minimum réactif. Il lutte tant bien que mal et ne sait pas quelle stratégie silencieuse se profile dans les yeux de sa partenaire.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là. Si tu as besoin de dormir, je suis là. Si tu as besoin de fumer, je suis là. Si tu as besoin de manger, je suis là. Si tu as besoin de boire, je suis là.

— Pourquoi tu fais tout ça pour moi...? Pourquoi tu me proposes toutes ces attentions...?

Après ce que je t'ai fais subir... Tu ne vas pas bien...

— Je pense sincèrement que c'est toi qui a besoin de soins... Depuis longtemps et ce n'est pas la première fois qu'on en parle.

— Mais même avec ce que tu as vécu au Guyana quand t'étais petite... Tu aurais dû te faire suivre assidûment.

— Le manque d'argent et de temps mon chéri... Voilà où ça nous mène. Même si on en a conscience, on en fait les frais... Tu en veux encore ?

Elle se sert du whisky mais patiente avant de le boire.

— Oui, s'il te plaît. Juste assez pour que je m'endorme. S'il te plaît.

Il lui tend son verre en le faisant traîner sur la surface en bois de la petite table. Ce dernier passe sur une goutte et l'étale sur son trajet.

— Tiens, ton verre. Mais, c'est le dernier pour ce soir ? Tu me le promets ?

— Oui... De toute manière, je ne sais pas si j'y arriverai.

Il exprime un rire avec une grande difficulté en finissant par extérioriser une toux grasse qu'il ne peut dissimuler derrière son poing. Il boit le verre lentement comme pour le savourer. Sa bouche laisse s'échapper un filet du précieux nectar qui vient s'échouer sur la table après avoir longé son bras et son coude. Par la suite, il repose le verre. Sa

compagne en profite pour allumer le tourne-disque à nouveau et lui faire rejouer *Anémone*. Elle va dans sa chambre, fouille dans un des tiroirs de son bureau et en sort un dictaphone dans lequel elle avait l'habitude d'enregistrer son journal intime lorsque Eddy était absent. Elle le ramène dans la cuisine et l'allume discrètement.

À peine une maigre minute plus tard, Eddy est épris de violents tremblements. Sa vue se trouble progressivement et il commence à saliver fortement. Pris d'un état soudain de stress, son rythme cardiaque s'accélèrent considérablement, il tombe au sol et convulse. Quant à elle, elle vient s'asseoir en tailleur à côté de lui dans une apparente paix d'esprit. Elle lui caresse la tête et lui essuie avec un mouchoir la salive qui éructe des coins de sa bouche agonisante.

— Tu sais Eddy... Tu n'as jamais vraiment su qui j'étais. Nous avons vécu tant de belles expériences ensemble pourtant. Nous avons lutté main dans la main pour nos droits et pour survivre dans une vie qui nous a jetés dans ce qu'on devrait vivre comme une révolution mais qu'on vit comme un poison. Mentir à l'administration pour rester ensemble le plus longtemps possible. Sous le même toit, nous nous sommes aimés et nous avons évolué en marchant sur un chemin unifié qui change de texture de jour en jour, de nuit en nuit. Je t'ai fait résilient de tes traumatismes, tu as trouvé les bons mots pour me faire oublier un peu le Guyana et me permettre de dormir. Je t'en suis reconnaissante. Mais voilà, j'ai décidé de diviser la continuité. Quand j'ai voulu rejoindre le dit « paradigme féminin », tu m'as enlevé cette clef précieuse de ma main pendant que le reste du monde s'attaquait aux fondations de ma maison. Je t'aurais

passé les doubles si tu ne m'avais pas rejetée. Quand je vivais au Guyana, mon corps était un temple scellé qui appartenait à un palais illusoire, beaucoup plus grand que moi, écrasant, désireux de me faire insignifiante. Je n'en avais pas la définition, j'étais enfant et il était juste matière non pas à construire, mais outil pour construire. Bâtir une utopie qui s'est terminée en massacre. J'aurais pu faire partie du charnier, mais j'ai compris que mon corps était plus que matière quand j'ai fui et que je suis rentrée aux États-Unis. Ainsi, la quête a commencé pendant des années et désormais, en tant que femme arrivée sur Terre par une révélation qui confirme l'aspect conceptuel de cette définition, je me suis constituée une image qui me convient et qui m'aide à me retrouver après cette période sombre. Et toi... Tu m'en as vivement empêché car on te prive toi-même de pleinement exister. L'inconnu te fait peur car je me serai métamorphosée et rendue étrangère à ton attirance. Tu acceptais cette idée que quand tu étais de bonne humeur ou quand tu étais reconnaissant envers moi... Mais à l'inverse, tout cela n'existait plus quand on était en conflit. Pour toi, tout cela était aussi sérieux que l'existence des fantômes en lesquels on croit pour uniquement se procurer d'intenses sensations, mais qu'on oublie quand le jour se lève. Cela me désole, car cette abstraction de l'identité que tu entretiens à mon égard ne fait qu'accentuer mes remises en question sur la mienne, mais surtout en tant que revanche personnelle, sur celle des autres êtres humains. Tu nourrissais mon envie d'abattre des repères abstraits et de priver quiconque de sa définition propre alors que je rageais d'être toujours autant égarée. Je sais qui je suis aujourd'hui et les coups que tu m'as donné m'ont forcé à honorer ce que le Pasteur voulait de moi et de tant d'autres pour se sauver du danger imminent. Je suis désolée... Nous vivons dans la misère et eux veulent notre disparition mais... Je dois me

sauver et malgré toi comme beaucoup qui te ressemblent, tu représentes une menace. Mais ne t'inquiète pas... Je vais me joindre à toi et continuer de te chérir pour que jamais je n'enterre notre bonheur.

5:45 A.M.

Alors qu'Eddy cesse de se mouvoir, Inès s'assure de l'arrêt de son cœur. Il est effectif. Elle ingère, à son tour, un breuvage qui l'amène à vivre une chorégraphie similaire. Elle s'allonge et attend. Le dictaphone enregistre toujours. La musique a laissé place depuis bien longtemps au son du silence.

Prenons notre vie de nous-mêmes, nous la déposons, nous sommes fatigués. Nous ne commettons pas un simple suicide. Nous commettons un acte de suicide révolutionnaire protestant contre les conditions d'un monde inhumain...

Lana Mobason

Sommes nous folles de rêver ?

Elle était restée là, figée, incapable de quitter cette pièce qui lui était devenue beaucoup trop familière. Elle connaissait chaque recoin, chaque détail, même les plus sordides. La moisissure, les traces de coups sur les murs, l'eau qui s'infiltrait dans le sol : elle n'y prêtait plus attention. Tout cela faisait désormais partie d'elle-même, elle en était devenue la continuité. Elle n'avait pas bougé depuis plusieurs jours, peut-être même depuis plusieurs semaines. Seule, face à ses pensées, l'angoisse la prenait par la tête, lui arrachait les cheveux. L'horreur de voir sa propre vie défiler devant ses yeux lui coupait les jambes, l'empêchait de marcher. C'était devenu une habitude, une habitude qu'elle n'aimait pas mais dont elle avait du mal à se débarrasser. Son esprit tentait de s'échapper mais son corps restait là, sclérosé par cette ombre qui semblait émaner de son être mais qu'elle ne pouvait contrôler.

Un jour, elle trouverait la force. Un jour, sa vie serait meilleure. C'est ce qu'elle se disait souvent, comme une sorte de formule qu'elle prenait soin de répéter sans vraiment savoir si elle devait y croire ou simplement l'énoncer. Dans ces moments-là, il lui arrivait parfois de se demander si c'était elle ou le monde qui l'avait rendue ainsi. Ses peurs, ses angoisses, toutes ces voix dans sa tête qui lui répétaient un tas de choses qu'elle ne voulait pas entendre. Elle connaissait la réponse. Elle savait, au fond d'elle, que les choses auraient pu être différentes, qu'elle n'était pas responsable de tout ça. Elle n'était pas vraiment folle, on l'avait rendue folle. La vie l'avait rendue folle, les gens, les institutions, l'État, leur violence, leur mépris, et leur violence encore. C'était ça qui l'avait rendu folle.

La machine était lancée. Son esprit se retrouvait envahi d'une multitude d'images à la fois saisissantes et épouvantables. Elle n'avait pas eu à attendre de vivre sa vie comme elle l'entendait pour que le monde lui fasse payer le prix de sa présence en ces lieux. Il y a des choses que l'on préférerait oublier à jamais. Mais l'esprit nous joue parfois des tours et nous replonge dans l'obscurité de notre mémoire, à cet endroit même où nous avons laissé les blessures que nous aurions préféré oublier.

La voilà donc embarquée dans ces instants qui lui avaient insufflé la peur de sa propre folie et de celle des autres. Elle se souvint de ce soir de Nouvel An au cours duquel son amie avait fini par s'ouvrir les veines. Aux yeux de tous, cette dernière avait saisi un couteau et s'était tailladé les poignets. La peau de cette amie déchirée en deux, les cris qu'elle poussait pour l'accabler de son geste, la rage qu'elle avait pu ressentir face à cette vision morbide : ce sont autant de détails qu'elle ne pourra jamais oublier. « De la rage ? » diriez-vous. Ce n'est pas le premier sentiment auquel on pense quand on songe à ce genre de situation. Mais cet acte, son amie l'avait fait parce qu'elle ne supportait plus qu'elle puisse vouloir vivre, voir, découvrir de nouveaux horizons, loin d'elle, loin de ce groupe d'amis, de cet endroit dans lequel elle suffoquait. Elle n'acceptait pas qu'elle puisse vouloir partir. Alors, pour la faire rester, elle avait usé de la dernière arme dont elle disposait. Vous comprendrez donc qu'elle puisse ressentir de la rage, une rage qu'elle ne voulait pas faire sienne mais qui demeurait pourtant rattachée à son souvenir.

Puis elle se souvint de sa relation avec cet homme d'une quarantaine d'années, de la façon dont il l'avait séparée de tous les êtres qu'elle aimait, de la drogue, de ses menaces et de son harcèlement. Elle, si jeune, avait mis du temps avant de se rendre compte de toute la folie de cette situation. À cette époque, elle n'avait pas d'amour-propre, elle ne s'aimait pas. Elle avait grandi avec ce sentiment intérieur d'être un monstre, une bête, un objet pour qui tout type d'affection était synonyme de grâce. C'est comme cela que la société l'avait éduquée. Alors, elle n'avait jamais pensé avoir le choix. Lui le savait sûrement, il avait dû voir en elle la proie qu'il attendait depuis longtemps. Il l'avait prise entre ses griffes, marquant au fer rouge son corps encore si jeune et si fragile. Ce passage de sa vie l'avait vieillie. Il avait fait d'elle une jeune fille âgée et lui avait laissé un goût amer dans la bouche dont elle ne se séparerait jamais. Mais elle avait mis du temps, là aussi, à le comprendre. L'urgence était à la survie. Elle n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ça avant quelques années. Il avait fallu d'abord qu'elle se sauve, pour ensuite se soigner.

La violence, la destruction, le désespoir : toutes ces choses avaient donc marqué le début de sa vie pour ne plus jamais la quitter. Elles l'avaient donc forcée à partir. Le chaos n'avait pas réussi à l'emporter. Elle se dit finalement qu'elle ne s'en était pas si mal sortie. Elle était peut-être bloquée là, entre ces quatre murs, mais c'était sa propre prison avec ses propres règles, dépendante de ses propres choix. Elle pensait alors à toutes ces traces qu'on lui avait laissées sur

le corps, à ces cicatrices qui empoisonnaient son âme. Elle les garderait sûrement toute sa vie, mais au moins elle n'avait pas été privée de liberté.

Était-elle vraiment libre ? Elle ne le savait pas. Mais elle savait qu'il lui restait une petite marge de possibilité. Et c'est cette petite marge, qu'elle sentait se resserrer au fil des années, qui lui permettait encore d'avancer. Autrefois, elle avait toute la vie devant elle. Elle pouvait rêver, s'imaginer devenir ce qu'elle voulait. Elle s'était battue pour cela, elle avait conquis ses rêves contre le poids de ce qu'on aime appeler faussement « le destin ». Elle n'avait jamais voulu être là où on l'attendait. Elle aimait voir plus loin, plus haut, plus grand. Alors elle s'était donné les moyens d'atteindre ses rêves. Elle avait défié l'avenir en affrontant la vie. Mais aujourd'hui, les choses étaient un peu différentes. Sa vie avait changé et les rêves n'en faisaient désormais plus partie ; du moins, elle avait perdu l'habitude de les côtoyer. Pendant plusieurs années, elle avait dû penser à survivre, le lendemain était son seul horizon. Elle, qui avait pourtant grandi avec ses rêves, devait maintenant apprendre à les cultiver, à les apprivoiser. Elle avait compris que nous n'étions pas tous égaux face à eux, qu'ils étaient eux aussi une question de privilèges. Les parias n'ont pas le droit de rêver. Elle devait donc réapprendre ce geste. C'était ça, sa marge, le futur qu'elle pouvait encore se construire et dont elle pouvait encore espérer. Malgré les coups, malgré les rejets, malgré la violence et l'horreur de la vie, cette marge contre laquelle elle se battait restait sa seule issue. Il fallait espérer, même si tout semblait indiquer le contraire. C'est comme cela qu'elle avait réussi jusqu'à présent. Sa folie ne l'empêchait pas d'être en société, au contraire, c'est grâce à elle qu'elle pouvait encore espérer. Sa folie la maintenait en vie, elle lui permettait de continuer dans ce monde qui semblait pourtant lui crier, chaque jour, le dégoût et l'horreur qu'il ressentait en sa présence. « Après tout, pourquoi ne pas essayer ? Et puis, si rien ne fonctionne, il reste encore la possibilité de partir. »

Elle y pensait souvent, au départ. Elle imaginait qu'elle pourrait retourner dans cette ville qu'elle avait tant aimée mais qu'elle s'était juré d'abandonner. Elle était jeune encore, toujours, et elle avait pu trouver là-bas, pour la première fois dans sa courte vie, un sens à ses actions. Elle avait rejoint alors une petite association dans laquelle elle s'occupait de jeunes ciblés par la violence de l'État et le rejet de la société. La violence, la destruction étaient partout. Dans chaque moment,

à chaque échange, inscrite dans chaque corps. Elle n'était finalement plus au centre de la violence, elle était ailleurs. Mais elle avait fini par se rendre compte d'une réalité qu'elle n'avait pas saisie jusque-là. Si elle n'était plus au centre de la violence c'est qu'elle était ailleurs. Elle avait fini par rentrer dans le jeu. Sa simple présence alimentait le même système contre lequel elle se battait. Une fois l'année terminée, elle décida alors de fuir et de ne jamais revenir. Elle avait pourtant tissé de liens forts là bas, des liens qu'elle gardait toujours mais qui étaient usés par la violence de son vécu. Un vécu qui l'avait rapproché des personnes comme elle mais qui l'avait éloignée de tous ceux qui ne l'étaient pas.

Aujourd'hui, elle repensait à tout cela. Sa vie était telle qu'elle se devait de chercher toutes les traces d'épanouissement enfouies dans son être et dans sa chair. Il fallait qu'elle puise dans tout ce qui l'avait autrefois fait frissonner, vibrer, stimuler, pour qu'elle puisse redonner corps à son énergie et à sa vitalité. Son âme avait faim, elle voulait dévorer la vie dans toutes ses déclinaisons : l'amour, les rires, les larmes, la colère, la tristesse, le bonheur. Elle ne voulait rien laisser passer.

Elle s'imaginait alors qu'elle pourrait trouver une place quelque part qui pourrait lui offrir l'avenir simple et doux dont elle rêvait. La pauvre oubliait parfois que sa condition resterait la même, n'importe où.

Elle n'avait pas encore tout fait pour se donner la possibilité d'aspirer à une vie digne et respectée. Elle n'avait pas tout fait pour dissimuler son identité, cachant aux yeux du monde ce qu'elle était, son passé. Elle se persuadait qu'elle pouvait s'en sortir, qu'elle n'en avait pas besoin. Peut-être même qu'au fond, elle ne comprenait pas vraiment pourquoi les choses étaient ainsi, pourquoi elle devait faire tout ça, pourquoi tout semblait si dur pour elle et si simple pour les autres. Alors elle préférait espérer, bien qu'elle sache au fond d'elle que tout cet espoir n'était qu'illusion. Chaque pas qu'elle faisait, chaque personne qu'elle rencontrait, chaque pensée qui la traversait lui criait cette vérité qu'elle refusait d'entendre : l'amour, l'avenir, l'argent, sa carrière, l'amour encore et toujours. Tout semblait lui rappeler qu'elle n'était pas désirée, qu'elle n'aurait jamais dû être là.

La vérité, c'est qu'elle n'avait plus la force. Elle n'avait plus la force de s'infliger elle-même des choses dont elle ne voulait pas, dans le seul but de se protéger des violences auxquelles elle était confrontée. Elle devait faire un choix : le choix entre sa propre violence et celle du reste du monde. Dans les deux cas, la souffrance l'attendait. Ce dilemme, elle refusait désormais de le résoudre. Elle choisit de croire qu'une autre solution était possible. Elle finit par s'endormir, comme tous les soirs, avec le monde imaginaire qu'elle s'était construit et auquel elle s'accrochait tant. Un monde qui semblerait probablement banal aux yeux des autres mais qui, pour elle, s'apparentait à un idéal qu'elle avait autrefois été si proche d'atteindre. Ce monde lui laissait souvent un goût amer dans la bouche, un goût qui la suivait parfois jusqu'au réveil.

Le soleil prit place dans la pièce. Il était le seul à pouvoir y entrer. Il glissa sur son visage, l'appelant à se lever et à affronter cette nouvelle journée. À peine les yeux entrouverts, elle saisit son paquet et alluma une cigarette. Un geste qui lui permettait de contenir toutes les frayeurs nourries par la nuit passée. Elle le répétait chaque matin. Une fois la cigarette terminée, elle prit la décision de sortir. En réalité, elle n'en pouvait plus de rester là, de se sentir piégée entre le monde des vivants et celui des morts. Elle se mit donc à marcher dans les rues de Paris. Comme souvent, la vue des passants lui agrippait le ventre, son estomac se tordait, son cœur se crispait. Il ne lui en fallait malheureusement pas beaucoup plus. Un simple regard pouvait lui procurer tout un tas d'émotions qui, souvent, la tenaient à l'écart du tout. Elle le savait : ces gens faisaient partie d'un tout auquel elle n'avait pas le droit d'accéder. Les voir avait la faculté de lui procurer cette sensation de vide immense qu'elle n'avait que trop côtoyée. Il ne s'agissait pas d'un vide provenant de l'apaisement et de la plénitude. Non, il s'agissait plutôt du vide laissé par le manque et l'absence. Un vide impitoyable qui l'avait déjà emportée plusieurs fois jusqu'aux abîmes. Cette fois-ci, les choses étaient différentes. Elle ne savait pas vraiment pourquoi. Peut-être que, finalement, son âme toujours meurtrie avait commencé à guérir. Peut-être que sa détermination à ne pas mourir avait fini par la rattraper. Qu'importe ce qu'il pouvait lui arriver, au fond d'elle, elle savait qu'aujourd'hui ne pourrait jamais être pire qu'hier. Le pire, elle l'avait déjà traversé. Alors, au lieu de se sentir en dehors du tout, elle préféra se dire qu'elle y avait pris part dans le passé. C'était donc possible, elle pouvait y retourner. Elle pouvait reprendre sa place. Une autre certes, plus violente, mais la sienne. Une place pour laquelle elle se serait battue, une place qu'elle se serait elle-même construite. Elle se remit donc à rêver. L'espoir avait repris forme dans son esprit et finit par abriter son corps. L'estomac noué avait laissé place au cœur qui

battait : un battement plein de rage et d'espoir qui lui donnait envie de tout faire, de tout voir, de tout renverser. Elle pensait à ces sœurs, à tout ce qu'elles avaient réussi à accomplir et à tout ce qu'elles accompliraient ensemble. Finalement, elle n'avait jamais été vraiment seule. Ses sœurs avaient toujours été là, autour d'elle, dans chaque pas qu'elle faisait, dans chaque bouffée d'air qu'elle prenait, dans chacune de ses pensées. Ses sœurs étaient là, elles avaient la possibilité de briser le sort qui les unissait. Un sort fait de violence et de domination. Elles étaient folles certes, mais cette folie était leur arme. C'est elle qui leur permettait de se lever, de se battre contre ce monde qui semblait s'accorder à les voir disparaître.

Je cours mais la folie me rattrape.

Elle me saisit par la main, me broie les os, vide mon âme.

Qu'elle soit la leur ou la mienne, la folie me menace.

Sais-tu où tout cela va nous mener ?

La destruction, le chaos, les larmes,

C'est bien tout le mal,

que vous nous avez fait.

Votre folie, structurée et impitoyable,

c'est de ce terreau là,

que notre folie se nourrit.

Je cours toujours,

après le temps,

après la vie,

Mes membres tremblent, mon corps flétrit,

Pourtant je continue de courir,

pour ne pas faire face,

À la violence de nos vies.

Le vent souffle et moi je cours,

Je cours, je cours, quand tout d'un coup,

mon corps s'arrête.

Inerte, désormais je suis. Mon corps n'en peut plus.

Il n'en peut plus de courir,

après l'amour, après la vie.

Je regarde autour de moi,

Pour la première fois depuis longtemps maintenant,

Je vois.

Je vois toutes ces choses qui ont défilé devant moi.

Quand je courrai encore et toujours,

même sans vie.

Mon corps brûle, la course reprend.

Une autre course, d'un autre pas, d'un autre temps,

Il faut partir maintenant,

Il est temps,

Je dois affronter la vie.

Willia Bourgine

Kill Bill

Ce conte est plus affreux que ce qu'on imagine.
Vous saurez comment j'ai tué William Bourgine
Lorsque j'ai mis un terme à son règne et ses lois,
Comment ses cris d'horreur sont devenus ma voix
Et comment désormais je vis dans son cadavre,
Sans le moindre regret, sans que rien ne me navre.
Tout commence en un temps où je n'existais pas,
Ou si peu : je n'avais pas fait le moindre pas,
Qu'on avait déjà peur de ce que je réclame.
Alors on m'a cachée au plus profond de l'âme
Et on envoya l'autre — ah ! l'homme —, on le fit roi
Et il était chargé d'attiser mon effroi
Pour que je meure : il a si bien tenu son rôle
Que j'aurais pu crever loin au fond d'une geôle.
Je ne parvenais plus à me tenir debout
Et je sentais que tout en moi était dissous.
Je pensais disparaître et j'ai fini par croire
Que je n'existais pas, que j'étais une histoire,
Que jamais rien en moi ne serait jamais vrai.
Pourtant j'ai survécu, survécu et survivrai.

Alors qu'un monde entier rebutait qu'on me nomme,
Moi, l'entité sans voix qui refusait d'être homme,
Rien n'a pu me briser : j'ai grandi peu à peu,
Et j'ai senti ma peau qui se couvrait de feu.
Je me souviens : son règne arrivait à son terme,
Et j'attendais qu'enfin mon piège se referme
Sur lui, qu'il paye, après tout ce qu'il m'avait fait,
Que sa violence n'en reste pas sans effet.
L'homme : colon, tyran ; au pouvoir sans limite.
Je voudrais devenir comme la dynamite :
Être un souffle enflammé que l'on arrête pas,
Qui tient tous les espoirs et porte son trépas.
Oh pendant vingt-sept ans, comme il garda sa forteresse !
Et que ma volonté grandissait, vengeresse.
Mais l'homme avec tous ses sbires dans leurs bastions
Semble avoir oublié comme nous existions :
Créatures sans forme, êtres mis aux rebuts ;
Ces monstres répugnants sont nés dans les abus,

Et j'étais de ceux-là qu'on tuait : moi l'infâme,
Celle que l'on détruit, celle que l'on affame,
Et qui fait peur. Après avoir payé le prix
Dans la douleur et les souffrances : j'ai compris
Que les monstres et moi, nous étions la même être
Qui criait, qui crevait sous le pouvoir du maître.
Je comprends qui j'étais après tous ses assauts :
Il m'avait dispersée en milliers de morceaux
Que j'étais devenue une foule qui tremble.
Regarde maintenant comme je me rassemble
Comme rien maintenant ne peut me retenir,
Comme mon existence a ouvert l'avenir.

J'ai retrouvé mon être enfin : je ne tolère
Plus rien qui me renie. Une immense colère
Monte en moi, devient mon arme et mon bouclier.
Alors n'espère pas que je vais oublier.
Oh comme il fait le fier ! Oh comme il fanfaronne,
Le corps tout débordant de sa testostérone.
Oh il montre les poings tout en haut de ses tours ;
Mais bientôt il criera des appels au secours.
Et malgré son pouvoir et tout ce qu'il possède,
Aucun être jamais ne lui viendra en aide
Car rien n'arrêtera ma colère sans fin :
Ni la peur, ni les coups, ni la soif, ni la faim.
Connaissez-vous vraiment la rage qui s'incruste
Dans la chair, quand on vit sous un pouvoir injuste ?
J'ai subi chaque jour un supplice nouveau :
Tu as arraché les rêves dans mon cerveau,
Tu as colonisé mon corps et mon imaginaire...
Car ce n'est que la mort que ton pouvoir génère.
Tu voulais m'enserrer, me tenir dans tes fers ?
Mais tu as réveillé les monstres des Enfers,
J'ai surgi des tréfonds, j'ai converti Cerbère,
Et aujourd'hui tu vois comme je me libère :
J'arrive armée avec mes hordes de démons,
Et c'est un monde entier qu'enfin nous transformons.
Commencerais-tu à regretter quelques actes ?
Tu sais qu'il est trop tard pour que tu rétractes ?
Tu vois : je ne suis pas morte ton bûcher.
Mais non ce n'est plus la peine de te cacher :
Car quelles nuits, mon vieux, pourraient être assez sombres
Pour te couvrir ? Je vis dans le fond des décombres,
Ma vie urbex dans les ruines de ton palais,

Vingt-sept ans que j'ai dû vivre où tu m'exilais :
Je viens des profondeurs, la nuit est ma demeure
Et je m'en souviendrai jusqu'à ce que je meure.
Où que tu puisses fuir, je saurai où tu es.
J'ai connu tous tes lieux : partout tu me tuais,
Chaque jour, chaque nuit, tu m'y as poursuivie
Et j'ai fait de ce monde effroyable ma vie.

Je serai près de toi comme un esprit frappeur.
Je serai dans ton ombre et je serai ta peur.
Et maintenant tu cours et fuis dans mon domaine.
Ignorez-tu qu'avec les monstres que je mène
C'est là d'où nous venons ? Pour nous, êtres de feu,
Ces pays de douleur sont nos terrains de jeu.
Tu te souviens ? Tu as fait danser une lame
Sur la peau pour que la douleur soulage l'âme ;
Tu as cogné les murs et fais saigner tes mains
Car tu ne savais pas vivre avec les humains ;
Tu as même essayé de t'ouvrir chaque veine
Pour achever ta vie insupportable et vaine ;
Et tu as tant voulu te jeter sous un train
En voyant plus de joie au monde souterrain ;
Un soir tu t'allonges au milieu de la route
Pour ne plus vivre enfin ce sort qui te dégoûte ;
Tu finis par plonger ta tête au fond de l'eau
Pour ne pas devenir qui j'étais : la travlo !
Oui, ton corps s'infligea souffrance après souffrance
Parce qu'il ne trouvait aucune délivrance.
Mais l'émancipation, cher William, c'était moi.
Mais tu as préféré me tuer par ta loi
Et maintenant ton corps meurt et se désagrège,

Ta peau tombe en morceaux tels des flocons de neige :
En me tuant, c'est toi-même que tu détruis ;
Tu te déchirerais dans les jours et les nuits
Et ton corps tomberait en cendre et en poussière
Et changerait ce monde en un désert glaciaire.
Ce corps que tu détruis n'est déjà plus le tien.
Je déclare aujourd'hui que ce corps m'appartient
Et je t'en fais sortir ainsi : je te dépèce
Toi William et tous les hommes de ton espèce.
Je me ferai un corps de tes restes épars :
La chair sanguinolente, ouverte en toutes parts,
La viande décharnée à force d'être maigre,
La peau qui ne tient plus et qui se désintègre.
Je me glisse à présent au fond de cette chair
Si rare : jamais rien ne m'a été plus cher.
J'ai tant de vie en moi qu'à l'instant je ranime
Cette carcasse, en arrachant ton nécronyme :
J'ai charcuté ton nom pour en faire le mien,
Car au Shéol, ce nom ne te sert plus à rien.
Et je viens m'injecter un concentré d'hormones :
Alors j'appartiendrai au peuple des démons ;
Celles que ton pouvoir redoutait aussi fort
Maintenant crient de joie et célèbrent ta mort.
Oh maintenant je sais, comme tu le devines,
Avec toutes mes sœurs que nous sommes divines :

Car tout ce que tu fis de beau, à chaque fois
C'était moi qui parlais à travers toi : ma voix
Condamnée, usurpée, interdite, arrachée,
Qui finit par mourir au fond de ta trachée.
Alors je prends la tienne à tes restes meurtris :

Ce sera par ta voix qu'on entendra mes cris.
Je commence : je suis et je deviendrai elle,
Pour moi femme, ou pour toi monstre, mais si réelle...
Moi qui étais un·e être écartelé·e en deux,
Je vivais des destins toujours plus hasardeux
Mais maintenant je me révèle à moi : si vraie
Que je sens le vieux monde injuste qui s'effraie.
Oui, je suis celles et ceux que vous méprisez,
Je suis les horizons qu'on croit avoir brisés,
Je suis les mondes morts et les mondes possibles —
Ceux que la haine et la violence ont pris pour cibles —
Je suis le plus profond et le dernier secret,
Je suis ce qui survit lorsque tout disparaît,
Je suis tous les instants où l'avenir se fonde,
Je suis ce qui renaît après la fin du monde.
J'ai trop porté de haine envers moi-même pour
Refuser maintenant de m'offrir mon amour.
Dans cet instant présent, oui dans cet instant même :
Je découvre ma force et à quel point je m'aime.
Et dans les cauchemars qui infestent vos nuits,
J'ai appris à m'aimer vraiment comme je suis.
Et si vous voulez nier mes beautés féminines,
Contemplez mon sourire où brillent mes canines,
Admirez ma mâchoire où je tiens votre mort,
Vous ne survivrez pas si jamais elle mord :
Rien ne peut m'arrêter dans ma forme nouvelle.
Et la réalité devant moi se révèle :
Que le monde de l'homme a fait naître de si
Cruels fils, qu'il n'est pas digne de ma merci.

Regardez-moi danser dans ma robe de flamme !

Que chaque geste brûle au plus profond de l'âme
Tout ce qui fait le monde injuste dont il vient,
Je l'embrase jusqu'à ce qu'il ne soit plus rien,
Je l'engloutis partout où j'irai me répandre
Jusqu'à ce qu'enfin j'ai réduit ce monde en cendres.
Je me libère en vous tuant, hommes méchants ;
Et tous vos cris d'horreur seront comme des chants
Lorsqu'ils résonneront au fond de mon oreille.
Vous vouliez me priver d'une force pareille :
Vous m'avez rejetée et tenue à l'écart ;
Vous vouliez que je sois Monstre dans le placard ?
Monstresse je deviens : tout en moi se transforme
Et je serai pour vous un incendie énorme.
Il m'a suffi de mettre œstrogène et progé
Dans le corps pour m'ouvrir à ma puissance : j'ai
Crocheté la serrure et défoncé la porte,
Pour que la société qui nous bannit soit morte !
Je me suis transformée et monstresse je suis
Sur la ruine à venir de vos mondes détruits
Car vos normes me broient et votre ordre me nie :
Je serai la révolte et la rage infinie !